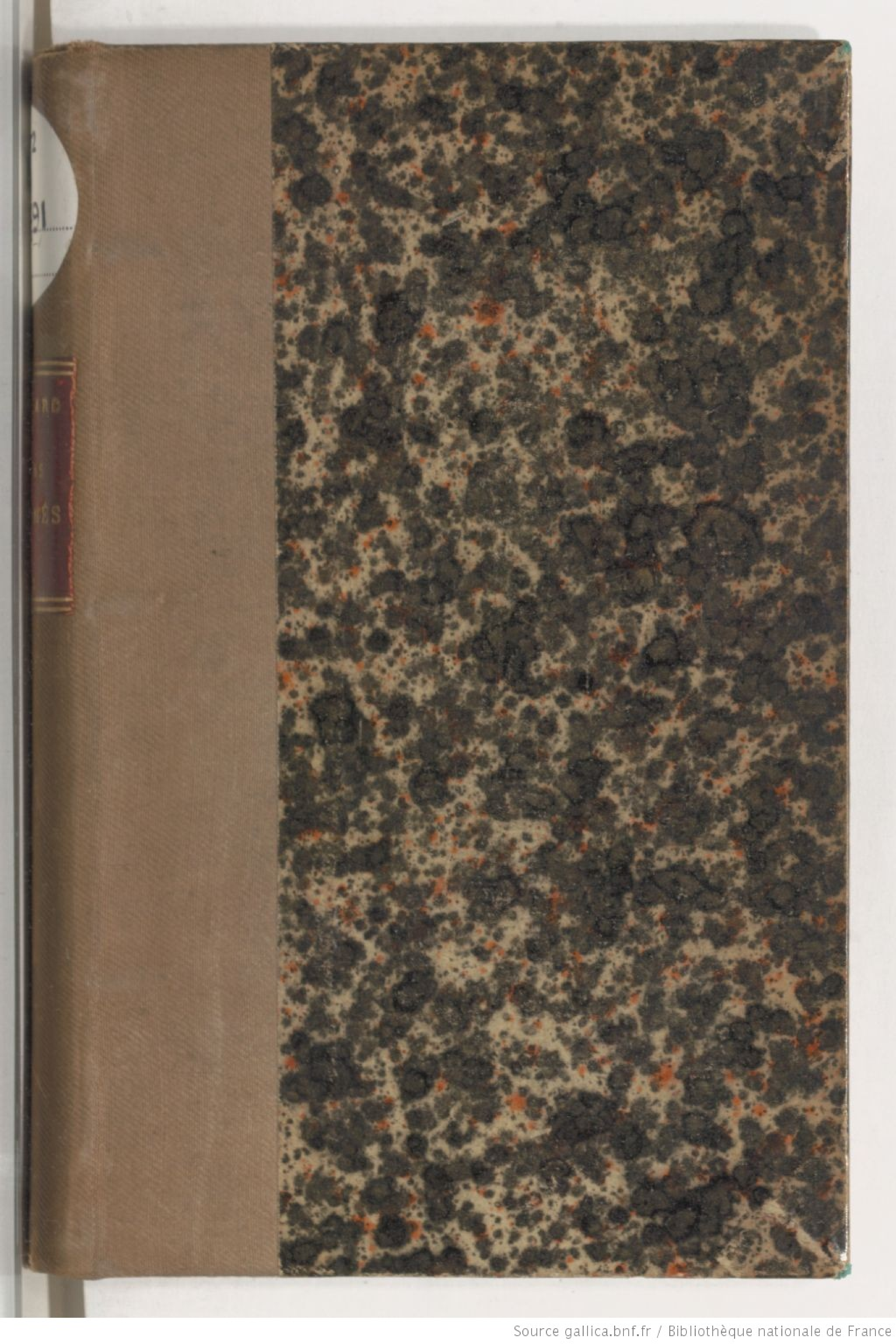
Contes panachés, par Auguste Erhard





BIBLIOTHÈQUE MODERNE

CONTES PANACHÉS

PAR

AUGUSTE ERHARD



PARIS
JULES LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2
1885

CONTES

PANACHÉS

DU MÊME AUTEUR :

CONTES EN VERS.

LA RECHERCHE DE LA PATERNITÉ. (*Réponse à M. Alexandre Dumas.*) 3e édition.

LA PRINCESSE CASSE-COU. (*Préface de J. Claretie.*) 2e édition.

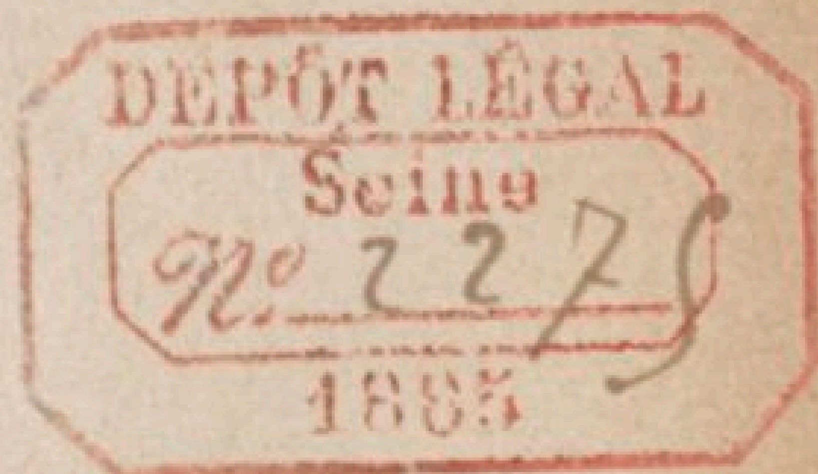
CONTES PANACHÉS



PAR

AUGUSTE ERHARD





PARIS
JULES LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2
—
1885



Les Épingles

LES ÉPINGLES

A Albert Debelly.

On dansait chez Albertine. Une sauterie ; rien de plus. On était une quinzaine, tant hommes que femmes, et après le thé, où on n'avait bu que du champagne, on avait voulu faire deux tours de valse. Une de ces dames avait ouvert le piano, un de ces messieurs s'y était assis, et, trouvant le moyen de faire avec dix doigts vingt notes fausses, *tapotait* l'*Erinnerung an Josef Strauss* (Souvenir à Joseph Strauss) de Fahrbach.

— Vous ne dansez pas, Léonce? demanda Albertine, s'avançant vers un jeune homme, qui, debout, appuyé contre un des angles du salon, regardait, le monocle à l'œil et la cigarette à la bouche, les couples échauffés et un peu chancelants des valseurs.

— Non.

— Pourquoi? reprit Albertine. — Puis, avisant le monocle de Léonce et le lui ôtant de l'œil d'un revers de main : — Enlevez donc ça, mon cher! Vous finirez par n'y plus voir que d'un œil.

— Si c'est celui qui vous regarde, dit Léonce, qu'est-ce que ça fait?

— Vous avez de l'esprit?

— J'ai celui qu'on me donne, mais ça ne m'enrichit guère.

— Venez vous asseoir là, près de moi, et, puisque vous ne voulez pas valser, causons.

Albertine était une belle brune de vingt-six ans, grande, faite merveilleusement, avec des yeux à incendier tous les cœurs et des lèvres à étouffer tous les incendies; la main longue, effilée, le poignet fin, bien attaché, le pied cambré et minuscule, la taille souple, se développant sur deux puissantes hanches : une créature digne de la couche d'un prince d'Este ou d'un cardinal Bembo.

— Donnez-moi une cigarette, dit-elle à Léonce en interrompant la conversation commencée.

— Voilà. Elles ne valent probablement pas celles de Marillot.

Albertine regarda le jeune homme.

— Pourquoi me dites-vous cela? demanda-t-elle.

— Parce que je le crains, répondit-il en souriant.

— Ce n'est pas là votre pensée.

Elle continuait de le regarder fixement. Lui, toujours souriant, reprit :

— Ce qui vient de l'objet aimé...

— Vous croyez que j'aime Marillot ?

Elle eut un petit éclat de rire sec, plein d'un arrogant mépris.

— Le bruit en a couru dans Landernau, repartit Léonce, et assez fort même.

— Si fort qu'il vous a tous attrapés.

— Voyons, vous ne nierez pas que vous avez eu un caprice pour lui ?

— C'est possible... En tous cas, c'est un rude serin.

— Bah ?... Contez-moi ça.

— Vous y tenez ? soit ! Eh bien ! oui, je m'étais toquée de ce garçon-là... je ne sais trop pourquoi.

— Moi, je ne le sais pas du tout.

— Oh ! ne vous fatiguez pas à l'éreinter ; il m'est si indifférent à présent !... Mais alors je le trouvais gentil, avec sa petite moustache blonde, soigneusement frisée, et ses yeux de jeune premier qui en disent plus qu'ils n'en savent.

— Je vous ferai observer qu'en ce moment ce n'est pas moi qui l'*éreinte*.

— C'est qu'aussi lorsque j'y repense !... Tenez,

c'était un soir comme celui-ci : j'avais quelques amis chez moi, et, comme bien vous pensez, il était un de ceux-là. Maintes fois il m'avait semblé s'enhardir, et puis... (Est-ce mon air qui l'effarouchait? il n'avait cependant rien de terrible; au contraire.) Quoi qu'il en soit...

— Notre ami rompait?... C'est un terme d'escrime qui signifie : reculer d'un pas.

— D'un grand pas. Alors, quand j'ai vu ça, je l'ai forcé à faire un tour de valse avec moi; à un moment donné, j'ai mis le pied sur ma jupe et je me suis écriée : « Vous venez de déchirer ma robe! » Et, comme il s'était arrêté et me regardait tout décontenancé : « Ça ne fait rien, ai-je ajouté; avec trois ou quatre épingles il n'y paraîtra plus; j'en ai dans ma chambre, venez les chercher avec moi. » Je le pris par la main et l'entraînai.

— Inutile de me conter la suite, dit Léonce, elle se devine : la chambre était obscure.

— Entièrement.

— C'était on ne peut plus clair.

— Pas pour lui, car il sortit des allumettes de sa poche et en alluma une.

— L'imbécile! A votre place, j'aurais soufflé l'allumette.

— Ma foi, non. Et puis ça n'aurait servi à rien : il en avait une boîte pleine.

— Vous avez voulu la lui économiser. Je comprends ça.

Pendant le cours de cette conversation, la soirée avait pris une animation de plus en plus marquée; ce n'étaient alors qu'exclamations bruyantes, éclats de rire, cris désordonnés; les coupes s'emplissaient de nouveau de champagne, les têtes de vapeurs; les regards se troublaient. La danse continuait dans un échevèlement bizarre. A la valse avait succédé une polka; les notes fausses du piano amenaient maintenant quelques faux pas.

Albertine, toujours assise près de Léonce, s'était insensiblement rapprochée; son épaule frôlait celle de son voisin, s'y appuyait presque. Elle se fit verser du champagne, porta la coupe à ses lèvres et la lui passa, puis elle lui demanda de polker avec elle, le fit rasseoir à ses côtés, se reprenant à causer avec lui dans une plus grande liberté de paroles et d'allure. Tout à coup elle jeta un léger cri.

— Qu'avez-vous? lui dit Léonce.

— Je viens de me piquer, je ne sais comment... une épingle placée dans mon corsage probablement.

— Voyons ce doigt.

Elle mit sa main dans celle du jeune homme. Il examina attentivement, la tournant et la retournant, cette mignonne main.

— Je ne vois rien, dit-il.

— Mais si... là... Aïe... Qu'est-ce que je pourrais bien mettre dessus?

— Ma foi, je ne sais trop ; du taffetas d'Angleterre.

— Vous avez raison ; je dois en avoir dans ma chambre. Soyez gentil et venez avec moi.

Elle se leva ; il la suivit.

Elle le fit entrer et ferma aussitôt la porte derrière lui.

— Diable! fit-il, mais on n'y voit goutte.

— Ça ne fait rien ; je sais à peu près où ça se trouve. Donnez-moi la main, je vais vous guider.

Il se laissa faire, et ils avancèrent tous deux lentement, à tâtons.

— Tenez-moi ferme, n'ayez pas peur... Je crois que nous y sommes.

A son tour il avança la main, se heurta à un meuble, le palpa.

— Mais non, dit-il, c'est le lit.

— Ah! c'est juste.

Ils se remirent à chercher, plus lentement encore, l'un contre l'autre toujours, la main dans la main. A un moment elle faillit tomber, il dut la retenir dans ses bras.

— Vous ne vous êtes pas fait de mal?... Attendez; laissez-moi faire.

Il la quitta, allant par la chambre pas à pas, les bras tendus, trébuchant dans les meubles qu'il rencontrait.

— Ah ! s'écria-t-il, nous sommes sauvés.

Une lueur jaillit des ténèbres et éclaira la pièce. Sur la cheminée il avait trouvé des allumettes et allumé une bougie.

Albertine, droite au milieu de la chambre, avait redressé la tête et le regardait, l'œil narquois, la lèvre légèrement relevée par un pli moqueur.

— Eh bien ! vous restez là ? lui demanda naïvement Léonce. Et le taffetas ?

— Oh ! répondit-elle avec un imperceptible mouvement de tête, je viens de me rappeler qu'il ne m'en restait pas. D'ailleurs la piqûre ne se sent plus, et me voici guérie. Je ne vous en remercie pas moins.

— Il n'y a pas de quoi, dit-il en s'inclinant galamment.

— C'est vrai, répliqua-t-elle.

Et ils repassèrent dans le salon.

A quelque temps de là, Léonce rencontra sur le boulevard un de ses amis qui lui demanda depuis quelle époque il était brouillé avec Albertine.

— Brouillé? s'écria-t-il. Qui vous a fait ce conte?

— Elle-même.

— Albertine? Allons donc! A quel propos?

— Je l'ignore. Elle prétend... Faut-il vous le répéter?

— Je vous en prie.

— Eh bien! elle prétend que vous êtes...

— Que je suis?

— Un rude serin.

— Moi?... — Il resta abasourdi un instant, puis, éclatant de rire: — Eh! mon cher, vous avez confondu; elle parlait de Marillot.

— Cependant je vous assure...

— Je vous dis que si... Je le sais bien, puisqu'elle m'a conté l'histoire. Figurez-vous que cet imbécile... Elle l'emmène un soir, sans lumière, dans sa chambre, sous le prétexte de chercher des épingles; et qu'est-ce qu'il fait? Il allume des allumettes!

— Pas possible?

— Hein! on n'est pas bête comme ça? Aussi elle lui a signifié son congé. Quant à moi, je suis au mieux avec elle. Au thé qu'elle a donné il n'y a pas quinze jours, elle s'est montrée charmante pour moi; nous avons dansé, causé, bavardé, dit mille folies; elle m'a fait boire dans la coupe où elle venait de tremper ses lèvres... et,

tenez, un détail qui me revient à l'esprit : elle s'est piquée au doigt et elle m'a conduit dans sa chambre pour y chercher du taffetas d'Angleterre. Il y faisait même assez noir, dans sa chambre.

— Et vous avez allumé? dit l'ami avec un certain sourire.

— Naturellement, j'ai... — Puis sur un autre ton : — Mais oui, au fait, j'ai allumé.

Il s'interrompit, poussa un cri de colère.

— Ah! sapristi!

La vérité venait de surgir devant lui. Comment n'avait-il pas compris l'autre soir? Et lui qui à l'instant venait de traiter Marillot d'imbécile!

Il prit la main de son ami.

— Quand vous verrez Albertine, dit-il avec un soupir, dites-lui de ma part qu'elle a raison. Oh! oui, je suis un serin : la cage était charmante, elle m'était ouverte, et je n'y suis pas entré.

Pataud

PATAUD

A Fernand Crochard.

I

— A bas, Pataud! A bas!... Je vais me fâcher.

Ce disant, M. Aubry se baissa, posa à terre le sac de voyage qu'il tenait à la main, et se mit à caresser le gros chien.

— On est donc bien content de revoir ce maître, hein?

Et, sous ces caresses, Pataud redressait sa bonne grosse tête, remuait la queue, se frottait à son maître, faisant entendre de petits grondements de satisfaction, lançant quelques abois joyeux, appelant câlinement de nouvelles câlineries.

— Pauvre chien, va! murmura M. Aubry en

passant une dernière fois la main sur la tête de Pataud, c'est encore toi qui m'aimes le plus.

Il soupira, reprit son sac de voyage.

— Allons, va m'annoncer maintenant.

Pataud comprit : il s'élança vers la maison, jappant et bondissant.

Cependant une bonne avait paru sur le pas de la porte, s'avançant au-devant de M. Aubry.

— Monsieur a fait bon voyage? lui demanda-t-elle en le débarrassant de son sac.

— Merci, Agathe, merci. Ici tout le monde va bien ?

— Mais oui, monsieur. Madame est sortie avec la petite, et monsieur est à Paris... Va-t-en donc, sale bête !

Cette dernière phrase, accentuée par un coup de pied vigoureux, était à l'adresse du pauvre Pataud, qui, pour revenir vers son maître, avait eu le malheur de passer devant Agathe et de frôler le jupon de la bonne.

— Pourquoi le frappez-vous? dit M. Aubry, il n'a rien fait de mal.

— Il est assommant! Toujours à courir, à abîmer tout! Ah! c'est M. Cardalet qui était content hier, oui! Pataud lui a déraciné deux pivoines qu'il venait de planter.

— Comment cela, interrogea M. Aubry, puisque à présent il est à l'attache toute la journée?

— Eh ben! et la nuit? fit la bonne d'un ton hargneux et mauvais.

M. Aubry baissa la tête et ne répondit rien.

On était arrivé au pied du petit perron attenant à la maison. Pataud s'était arrêté, la queue basse, les oreilles pendantes, regardant son maître, le sollicitant d'un œil doux et triste. M. Aubry pénétra ce regard.

— Non, non, Pataud; il faut rester là. Tu sais bien que tu n'as plus le droit d'entrer.

II

M. Aubry était un homme d'une soixantaine d'années, dont le rêve constant avait été de vivre à la campagne. Ayant amassé une petite fortune dans les affaires, vendu son fonds et marié sa fille unique, il avait enfin pu mettre ce projet à exécution; et il s'était retiré à Bois-de-Colombes, tout près de Paris, ce qui ne les éloignait pas trop, sa femme et lui, de leur fille et leur permettait de temps à autre d'aller faire un tour dans la capitale.

Il vivait donc là, tranquille et heureux, dans son intérieur gentiment arrangé, employant ses journées à soigner son jardin, à palisser ses

murs, à se promener en compagnie de son chien. L'été, sa fille et son gendre venaient passer le dimanche avec le bébé (une petite fille qui allait sur ses deux ans, s'il vous plaît, et gentille, et maline!). Parfois on invitait quelques amis, on dînait gaiement, sans façon, sous une tonnelle recouverte de vigne vierge et de plantes grimpantes, on riait, on bavardait; les heures passaient vite. C'était une douce existence, trop douce pour qu'elle pût durer. Un soir la mort s'abattit sur la maison joyeuse : Mme Aubry succomba en quelques jours à la fièvre typhoïde.

Pris d'un bon mouvement, M. et Mme Cardalet, le gendre et la fille, vinrent alors s'installer à Bois-de-Colombes chez l'ancien négociant, pour prendre la direction abandonnée du ménage, refaire au veuf un intérieur et peupler sa solitude. Mais ce ne fut plus la même chose que par le passé. Outre le vide que la morte avait fait dans la maison, tout fut changé. M. Cardalet était d'une nature impérieuse et égoïste, et Mme Cardalet qui ne voyait que par son mari se rangeait invariablement du parti de celui-ci contre son père. Le malheureux homme ne fut plus maître chez lui ; on transforma la maison, on bouleversa le jardin ; la tonnelle fut abattue, comme donnant trop d'ombre. Rien de ce qu'il avait chéri, soigné, planté ou édifié, ne fut

respecté. Cardalet semblait même prendre plaisir à détruire ce que son beau-père affectionnait particulièrement.

Pauvre M. Aubry ! Il dut assister chaque jour à la disparition successive et rapide de tout ce qui lui tenait au cœur, et cela sans oser s'y opposer, sans laisser échapper une plainte ni risquer une observation, car alors c'étaient des scènes, des récriminations à perte de vue. Sa fille l'accusait de ne songer qu'à lui, son gendre l'apostrophait rudement, lui rappelait avec aigreur le sacrifice qu'il avait fait en quittant Paris pour venir s'enterrer à la campagne, loin de ses affaires, loin de ses connaissances, dans une « méchante baraque » où il n'avait aucune de ses aises, ne pouvait s'octroyer la moindre liberté ! Quelle ingratitude ! Quelle intolérance ! Voulait-il donc les faire repentir, Mme Cardalet et lui, de leur trop grande bonté, les forcer à le quitter, à le planter là ? Qu'il le dît ; ce serait bientôt fait. M. Aubry alors ne soufflait plus mot ; il courait s'enfermer dans sa chambre pour soulager son pauvre cœur gonflé, ou bien il fuyait sa maison, s'en allait au hasard, par les champs, avec son chien, la seule affection qui lui restât.

On eût dit d'ailleurs que Pataud devinait, cherchait à atténuer le chagrin de son maître.

Celui-ci parfois lui parlait comme à un ami, lui racontant ses douleurs, le prenant à témoin de sa détresse, lui demandant si vraiment il méritait d'être traité de la sorte; et le chien répondait tendrement dans son langage muet, appuyait sa tête sur les genoux du vieillard, fixait sur lui ses grands yeux doux et pleins de compassion. Que de confidences ils échangèrent ensemble! Que de souvenirs ils évoquèrent! Le seul être à qui l'opprimé pût parler du passé, c'était Pataud. Il y avait beau jour que celle qui depuis un an dormait sous la pierre était oubliée. M. Cardalet n'aimait pas à entendre rappeler les événements tristes; les jérémiades déplaisaient à cet ami du rire, de la vie facile et de la bonne chère, et il exigeait qu'on se montrât gai en sa présence. Que diable! on n'est point sur terre pour se lamenter. Une fois que Mme Cardalet (ce qui pourtant ne lui arrivait pas souvent) parlait de sa mère, il lui avait coupé la parole par ces mots : « Si nous causions d'autre chose, veux-tu? » et Mme Cardalet avait immédiatement changé de conversation.

Non, certes! il n'avait personne que Pataud pour l'entendre, le comprendre. Le maître et le chien ne se quittaient plus; et l'on était certain en apercevant l'un de voir bientôt l'autre paraître. Dans le pays on disait : « Saint Roch et son

chien. » Quand les mauvais temps privaient M. Aubry de sa promenade, il se tenait dans sa chambre, Pataud à ses pieds, paresseusement étendu devant la cheminée, et là encore, ils pouvaient tous deux échanger leurs pensées. Mais un beau jour on s'avisa de trouver que le chien salissait les appartements, et on lui défendit l'accès de la maison; bientôt on exigea qu'il fût enchaîné, afin qu'il ne circulât plus dans les plates-bandes. Et, comme toujours, M. Aubry se vit contraint d'accepter ces exigences de son gendre bouche close. Du reste il avait fini par perdre toute énergie devant la volonté despotique qui gouvernait la maison.

Les seuls bons moments qu'il connut en dix-huit mois furent les huit jours qu'il venait de passer hors de chez lui, en Picardie, où il avait été appelé par des affaires d'intérêt. Sa fille lui avait écrit dans des termes assez affectueux pour que l'infortuné conclût (tant l'espoir est prompt à nous revenir au cœur!) qu'un revirement s'était fait chez ses enfants et qu'il serait à l'avenir l'objet d'un peu plus d'égards et de tendresse. Mais sa confiance était subitement tombée, lorsque, descendant du train, il n'avait vu sa fille ni sa petite-fille à la gare. Il avait si bien compté qu'on serait venu au-devant de lui, pour le revoir, l'embrasser plus tôt! Alors soucieuse-

ment il s'était acheminé vers sa demeure, où il avait appris par la bonne que « madame et la petite » étaient sorties.

Ainsi, même pas à la maison pour l'attendre !

Quoique habitué à cette indifférence de la part des siens, il la ressentit en cet instant plus vivement que de coutume; et c'est le cœur serré, non avec cette impression de bien-être qu'éprouve l'homme qui se retrouve chez soi après quelques jours d'absence, qu'il entra dans sa chambre.

III

Il y était depuis environ dix minutes, lorsque la porte s'ouvrit et que Mme Cardalet parut avec la petite Charlotte. Elle s'avança vers son père, lui présenta distraitement son front, tandis que l'enfant tirait M. Aubry par un des pans de sa jaquette et criait tant qu'elle avait de forces : « Grand-père !... grand-père !... Qu'est-ce que tu m'as rapporté ? »

Alors seulement la figure du grand-père s'éclaira. Il se baissa, prit Charlotte dans ses bras et l'embrassa à pleines lèvres.

— Ce que je t'ai apporté? Devine un peu.

Et à chaque réponse que jetait la petite, son

visage s'épanouissait et il répliquait avec un petit geste joyeux et négatif de la tête :

— Ce n'est pas encore cela.

— Ah! cria Charlotte avisant sur le lit et le montrant du doigt un paquet mal enveloppé; je sais!... je sais!... Une voiture pour ma poupée.

— Tout juste.

Il posa à terre la bambine, qui courut vers le lit, s'empara du jouet, qu'en un tour de main elle débarrassa des ficelles qui le retenaient et se mit à faire rouler par la chambre.

— Eh bien! dit Mme Cardalet, on ne remercie pas grand-père?

— Merci, grand-père.

M. Aubry s'était de nouveau baissé, tendant à Charlotte la joue et les bras, souriant, ému, heureux.

En ce moment s'éleva du jardin une voix colère qui criait : « Qui a encore lâché ce chien? »

— Ah! mon Dieu, dit M. Aubry, devenu tremblant, c'est moi. — Et, se tournant vers sa fille : — Veux-tu aller dire à Agathe qu'elle remette tout de suite Pataud à la chaîne.

Mais la voix continuait, furibonde, dans un déchaînement de jurons et de gros mots, et il descendit en toute hâte.

Dès que son gendre l'aperçut, il lui cria :

— C'est vous, n'est-ce pas, qui avez détaché Pataud ?

M. Aubry s'excusa, voulut s'expliquer ; l'autre ne le permit pas.

— Oh ! parbleu ! je sais bien, vous avez raison ; c'est moi qui ai tort... comme toujours ! Eh bien ! j'en ai assez de cette vie-là, vous entendez ? Ça ne peut plus durer comme ça ! Ce n'est pas pour mon plaisir que je suis venu m'enfouir ici, c'est pour vous, afin que vous ayez une société, que vous ne soyez plus seul...

— Oui, oui, balbutia timidement M. Aubry, et je vous en remercie.

— Soyez donc un peu reconnaissant, alors.

— Certainement ; que faut-il faire ?

— Me débarrasser de cet animal !

— Me défaire de Pataud ?

— Voici assez longtemps que je le supporte !... que je patiente !...

M. Aubry eut un sourire amer, plein de tristesse.

— Ce n'est pas vrai, peut-être ? vociféra Cardalet, exaspéré par ce sourire.

Il énuméra dans un emportement croissant tous les méfaits, toutes les équipées du chien, les innombrables dégâts qu'il causait, les ennuis continuels qu'il occasionnait. Impossible d'avoir quoi que ce soit dans le jardin : tout était cassé,

saccagé; hier encore, des pivoines qui venaient d'être mises en terre, déracinées net; à tout moment, dans les allées, dans la pelouse, des trous énormes à vous donner des entorses, à vous rompre le cou; la nuit, des aboiements interminables qui empêchaient qu'on s'endormît ou vous éveillaient en sursaut. Et la dépense? Le surcroît de service? Tous les soirs une pâtée à fabriquer et à porter! l'eau à renouveler! la paille de la niche à changer! Ça n'en finissait plus. La bonne n'en pouvait mais; elle l'avait déclaré du reste; elle ne voulait plus s'occuper de Pataud.

— Je m'en occuperai, moi, dit M. Aubry.

— C'est vous qui ferez sa pâtée? — Il eut un haussement d'épaules indigné. — Comme ce serait convenable!

Son beau-père allait répliquer, il ne lui en laissa pas le temps.

— L'empêcherez-vous aussi de creuser partout et d'aboyer la nuit? Je vous dis que je ne veux plus de cet animal chez moi! Tuez-le ou donnez-le.

— Le donner? Mais je ne connais personne...

— Meschin, l'horticulteur d'à côté, l'acceptera.

— Meschin? Pour qu'il le roue de coups, qu'il l'estropie, comme la malheureuse chienne qu'il avait!... Non, non! J'aimerais mieux...

— Le tuer? A votre guise.

— Oh! fit M. Aubry tout pâle.

— Sans ça, c'est nous qui partirons.

— Cardalet!... mon ami...

— Du moment que vous préférez votre chien à votre fille et à votre petite-fille!

Cependant on avait sonné plusieurs fois pour avertir que le dîner était servi. Agathe vint chercher ces messieurs. «Vous savez, dit-elle du ton bourru qui ne la quittait pas, la soupe est froide.»

Cardalet se tourna vers son beau-père.

— Allons, venez dîner.

Il se dirigea à grands pas vers la maison, et l'autre le suivit machinalement, la tête perdue, dans une hébétude telle du coup qui l'avait atteint qu'il ne gardait qu'un sentiment confus de ce qui venait de se passer entre son gendre et lui. Lorsqu'il entra dans la salle à manger, on était à table et on avait achevé le potage. Charlotte en le voyant lui cria :

— Grand-père, regarde.

Elle lui montrait sur le parquet, auprès de sa petite chaise haute, la voiture qu'il venait de lui donner et dans laquelle elle avait installé un gros bébé à figure joufflue. Alors M. Aubry eut une inspiration; il pensa que s'il parvenait à intéresser l'enfant à la cause du chien, ce dernier était sauvé.

— Charlotte, lui dit-il à mi-voix, tu aimes bien Pataud, n'est-ce pas?

— Pataud! répéta inconsciemment la petite fille.

— Oui, le gros Pataud, ton ami, avec qui tu fais de si bonnes parties, qui se laisse tirer les oreilles sans rien dire, n'est-ce pas que tu l'aimes bien?

— Oh! oui.

— Et ça te ferait de la peine, si... — Il hésita, puis d'une voix plus sourde, un peu étranglée — si on le donnait?

— Je veux pas qu'on donne Pataud.

— Alors demande sa grâce à ton papa.

— Oh! papa!... commença Charlotte, émotionnée, le cœur gonflé.

Dès les premiers mots de ce colloque, Cardalet avait prêté l'oreille. Il releva la tête, fronça le sourcil, puis se tournant vers son beau-père et le dévisageant d'un air sévère :

— Vous allez faire pleurer cette enfant maintenant? — Et comme M. Aubry d'un geste de la main cherchait à se justifier. — Alors, taisez-vous!

M. Aubry se tut. Mais bientôt, sentant les larmes le gagner et craignant qu'on ne lui reprochât aussi cette faiblesse, il se leva de table précipitamment et sortit.

IV

Il passa une partie de la nuit sur pied, à se promener par sa chambre, la tête affaissée sur la poitrine, les mains derrière le dos. De temps en temps il se redressait, passait fébrilement la paume de la main sur son front, laissait échapper à haute voix cette phrase : « Non, je ne pourrai pas... je ne pourrai pas. » Mais aussitôt la perspective d'être séparé de ses enfants, privé de la vue et de la société de sa petite Charlotte, l'effroi de rester seul à son âge, sans ami, sans personne avec qui causer, à la merci d'une bonne qu'il faudrait surveiller et diriger, qui le volerait, le rudoierait, le planterait là, l'étreignaient au cœur, l'effaraient, modifiaient sa résolution.

Ah ! quelle angoisse! Pouvait-on le torturer de la sorte ? Son cher Pataud, qu'il aimait tant, qui lui était si attaché ! Les cris du chien aboyant après quelque passant attardé venaient à toute minute l'emplir d'une douleur mortelle, de remords cuisants. « Va, va, disait-il, aboie, mon chien; tu n'en as plus pour longtemps. » Il secouait tristement la tête, refoulait un sanglot, se laissait tomber accablé sur un fauteuil.

Vers trois heures du matin, il sentit le froid

le saisir et il se décida à se mettre au lit. Au bout d'un quart d'heure il s'endormit d'un sommeil troublé, coupé de rêves affreux et de réveils en sursaut. Il se leva, les tempes serrées, le sang aux oreilles, les membres brisés et endoloris; et il résolut de descendre pour respirer l'air frais du matin; mais la pensée que Pataud accourrait à lui empressé et confiant, lui fit passer un frisson par tout le corps. Il renonça à se rendre au jardin et demeura dans sa chambre, le front collé aux vitres de sa fenêtre, regardant le chien aller et venir. Alors son cœur se fendit de nouveau, et, afin d'échapper à l'obsession terrible qui l'écrasait, il ouvrit un livre et essaya de lire. Mais les mots dansaient devant ses yeux; il jeta le volume au loin. Il descendit tard, seulement quand huit heures sonnaient. Sa fille, en voyant ses traits pâles, étirés, le questionna.

— Tu es souffrant?

— Non, murmura-t-il; seulement...

Elle comprit ce qu'il allait dire.

— Peux-tu te mettre dans des états pareils pour un chien? lui dit-elle. Après tout, quand il sera mort, il ne sera plus malheureux.

Il vit qu'elle était au courant et ne lui prêterait aucun appui; il n'osa point insister et retomba dans son mutisme douloureux.

Comme tous les matins, Cardalet était parti

pour Paris. Ce jour-là, contre son habitude, il revint déjeuner.

— Eh bien ! dit-il à M. Aubry, qu'avez-vous décidé ?

— Ainsi... vraiment... vous exigez ?

Une petite sueur froide perlait sur son front, et un mouvement nerveux faisait trembler sa lèvre inférieure. Bien qu'il n'eût guère d'espoir, il tenta auprès de son gendre un dernier effort ; il lui prit les mains, le conjura de lui laisser Pataud, promettant qu'à l'avenir nul n'aurait à se plaindre du chien, et que, quant à lui, il ne serait pas ingrat et saurait reconnaître la grâce qu'on lui aurait accordée.

Vraiment le malheureux homme faisait pitié, et il fallait le cœur sec et endurci de Cardalet pour n'être point remué par les touchantes objurgations du vieillard. Mais Cardalet n'avait ni âme ni entrailles : il ne céda point. Bien plus, pour éviter de voir se renouveler une scène d'attendrissement et de larmes qui l'assommait, il déclara formellement qu'il ne voulait pas le soir, à son retour de Paris, retrouver le chien à la maison.

V

Le soir arriva. Pataud était encore là. Chaque fois, au moment de donner l'ordre fatal, le courage avait manqué à M. Aubry, et il avait remis d'heure en heure, attendant, comptant sur un hasard imprévu, providentiel, impossible, comme en ont les désespérés à la dernière minute, se disant qu'il avait encore du temps devant lui. Tout à coup il aperçut son gendre. Il fut terrifié de sa désobéissance, et il se précipita à la rencontre de Cardalet. En phrases craintives, haletantes, entrecoupées, il lui annonça ce qu'il en était. « Mais après le dîner, je vous le promets... on l'emmènera. »

Cardalet se contenta de répondre :

— Ça vous regarde; vous savez ce que je vous ai dit.

On se mit à table. Bien qu'il eût l'estomac serré à en mourir, M. Aubry ne laissa point de paraître avoir grand'faim. Il mangeait avec lenteur, semblait savourer ce qu'on lui servait, revenant aux plats, s'interrompant pour interroger son gendre sur les affaires, raconter son voyage de la veille, demander conseil. Parfois il affectait

de plaisanter, provoquait, écoutait les discours bredouillés et diffus de la petite Charlotte; il jouait avec elle, se prêtait aux caprices de l'enfant, puis se reprenait à pérorer avec volubilité, avec fièvre; et tout bas, en lui-même, il se disait que grâce à ce verbiage menteur et à cet appétit feint il donnait quelques minutes de plus à vivre au pauvre Pataud.

Le dîner s'acheva enfin. Cardalet noua sa serviette et la jeta sur la table avec un « ah! » significatif qui fit tressaillir M. Aubry. L'heure cruelle était arrivée, et cette fois implacable, irrémissible. Le vieillard fit un grand effort sur lui-même.

— La pâtée de Pataud? balbutia-t-il.

— Eh ben! quoi? lança la bonne. J' l'ai pas faite, sûrement, puisqu'on va le tuer.

— J'entends qu'il mange sa pâtée... comme les autres soirs.

— Allons, ma fille, dit Cardalet à Agathe, avec un ton plein de commisération pour celle-ci, puisqu'on le veut, faites-la, cette pâtée.

— Qué malheur! grommela Agathe; enfin, demain on en sera quitte.

Elle fila dans sa cuisine, continuant à bougonner entre ses dents. M. Aubry l'y rejoignit quelques instants après. Il voulait porter lui-même à l'infortuné qu'il avait sacrifié son der-

nier repas. Il ne redoutait plus, comme le matin, d'aborder son chien; au contraire, il avait besoin de le voir, de le caresser, de lui faire ses adieux. Il prit à deux mains la marmite pleine et se rendit à la niche.

Pataud avait faim et se jeta sur la pâtée. Son maître le regardait manger goulûment, immobile, sans mot dire. Quand la marmite fut vide, M. Aubry tira de sa poche deux morceaux de sucre, suprême gâterie qui ne devait plus se répéter; ensuite il se pencha, prit dans ses deux mains la tête de l'animal et l'embrassa dans une longue étreinte.

Cela fait, il s'éloigna vivement, sans se retourner, alla droit à la cuisine et dit à Agathe qu'elle pouvait *l*'emmener. Et tandis que la bonne s'apprêtait, il lui fit ses dernières recommandations : qu'elle dît bien au pharmacien de ne pas martyriser Pataud, de le tuer le plus rapidement, le plus doucement possible; que pendant le trajet elle ne maltraitât point le chien, ne le grondât pas, qu'elle le laissât courir en liberté. « Vous me le promettez, n'est-ce pas ? » Il lui glissa cent sous dans la main, puis il s'enfuit, nu-tête, de l'autre côté du jardin, au fond, tout au fond, pour ne point voir conduire à la mort son pauvre ami. Il entendit ouvrir puis fermer la porte de la grille, et il dit tout haut,

avec calme, comme quelqu'un qui a pris son parti d'un fait accompli : « C'est fini. »

Il commença à parcourir la petite allée où il se trouvait, allant à pas lents d'un bout à l'autre, refaisant en sens contraire le trajet qu'il avait accompli. Un refrain de chanson populaire lui passa par la tête; machinalement il se mit à siffler entre ses dents ce refrain.

La nuit était venue, une nuit calme, sereine, avec une échappée de lune. Subitement il s'arrêta, cessa de siffler. L'image de Pataud s'était dressée devant lui, l'emplissant d'horreur. Il restait là, l'œil agrandi, le regard fixe, effaré, comme s'il assistait aux dernières convulsions de l'animal; et ce qui le poignait, c'était moins la vision cruelle que la pensée d'avoir donné cet ordre sanglant. Un remords grandissant surgissait en lui. « J'ai été lâche ! » Il se méprisait, se faisait honte à lui-même; il se demandait de quel droit il avait disposé de l'existence d'une créature vivante, qui n'avait jamais fait le moindre mal, si douce, si aimante; et il pensait que si sa femme vivait encore, elle n'aurait pas, elle, consenti à ce meurtre. Non, assurément, au risque de ce qui serait arrivé, elle n'aurait pas eu cette faiblesse, cette pusillanimité! C'était une femme de devoir, et qui faisait passer le devoir avant l'intérêt, avant l'égoïsme. Il suffoquait, il n'y

tenait plus, et brusquement il prit sa course à travers le jardin et s'élança dans la rue, espérant arriver à temps.

Il allait aussi vite que ses forces le lui permettaient, ne s'arrêtant qu'une seconde çà et là, pour souffler, quand il était à bout d'haleine; puis il se remettait à courir. Il n'était plus qu'à six mètres de la boutique du pharmacien, lorsqu'il en vit sortir Agathe. La vue de la bonne lui porta un coup terrible ; ses jambes fléchirent violemment, il crut qu'il allait tomber. Il se raidit et s'avança vivement vers elle.

— Eh bien?

— C'est fini. Oh ! il n'a pas souffert, allez; il a fait seulement « *ouah !* » et v'là tout.

— Il est là? dit M. Aubry en étendant la main vers la boutique.

— Derrière; au fond.

M. Aubry entra. Le pharmacien vint à lui.

— Eh bien! vous avez donc fait tuer Pataud? Votre bonne m'a dit qu'il était malade; c'est bien dommage! une si belle bête!

— Puis-je le voir? murmura M. Aubry, à qui ces réflexions brisaient le cœur.

Le pharmacien le conduisit vers le chien.

Celui-ci gisait étendu sur le carreau, la langue pendante et toute noire, les yeux grands ouverts, ternes et vitreux. Le vieillard pensa que c'était

la première fois qu'il n'en recevait pas l'accueil accoutumé et si cordial; puis il se rappela le temps où Pataud était ainsi étendu devant la cheminée, mais alors plein de vie, prêt à se dresser joyeusement au premier appel. Il le contempla quelques minutes, tandis que le pharmacien, d'un air tout à la fois doctoral et aimable, lui expliquait la manière de foudroyer les animaux — une goutte d'acide cyanhydrique posée sur la langue, la mort était instantanée — ensuite il se baissa, prit Pataud dans ses bras, doucement, avec précaution, comme s'il eût craint de lui faire mal, et l'emporta.

Dans la rue on se retournait pour voir passer ce bonhomme, sorti sans chapeau, ses cheveux gris au vent, qui cheminait pesamment, le corps voûté, portant un chien dans ses bras. Quelques personnes reconnaissant M. Aubry, le saluèrent. Un enfant avisa Pataud et s'écria : « Oh! il est mort. » M. Aubry ne voyait, n'entendait rien. Il poursuivait sa route, plus sombre, plus affaissé, trébuchant sous son fardeau.

VI

Arrivé chez lui, il déposa au pied d'un arbre, aussi doucement qu'il l'avait pris, le cadavre du

chien. Puis il alla chercher une bêche sous un petit hangar, derrière la maison, revint vers l'arbre et se mit à creuser un trou dans la terre. Le sol était ferme, rocailleux, la bêche y mordait difficilement, et M. Aubry avait peine à l'entamer. Chaque pelletée de terre qu'il enlevait, il la rejetait avec soin, à côté de lui, toujours à la même place. Déjà il avait ouvert une tranchée profonde d'environ quinze centimètres, lorsqu'il entendit ricaner derrière lui. Il se retourna et vit son gendre, qui, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon, l'air goguenard et sarcastique, le regardait travailler. A son tour, il regarda Cardalet, et celui-ci lui ayant demandé : « Que faites-vous donc là? » il répondit :

— J'enterre mon chien.

L'autre ricana de nouveau.

— Laissez donc cette charogne !

Il poussa du pied rudement le cadavre de Pataud. M. Aubry se redressa.

— Je vous défends de toucher à ce chien!

— Comment? fit Cardalet, stupéfait de cette audacieuse parole.

M. Aubry répéta :

— Je vous dis que je vous défends de toucher à ce chien. — Une flamme avait passé dans ses yeux et sa voix tremblait. — Vous me l'avez

tué, ça doit vous suffire ; ce que je fais ne vous regarde pas. Laissez-moi.

— Ah! mais... s'écria Cardalet, vous le prenez sur un ton que je ne supporterai pas !

— J'en ai bien supporté d'autres de vous, répliqua M. Aubry, depuis près de deux ans que vous êtes ici. Oui, oui, je sais : c'est par dévouement, par générosité, que vous êtes venu demeurer avec moi ; vous me l'avez assez répété pour que je n'aie garde de l'oublier. Est-ce aussi par dévouement que vous commandiez et agissiez en maître, que vous vous empariez de ma maison, que vous me la bouleversiez de fond en comble, sans me prévenir, sans me permettre la plus petite objection ? Est-ce par dévouement que j'étais malmené, rudoyé, la plupart du temps non servi par votre bonne, qui, me voyant ainsi traité par vous, ne se gênait pas avec moi ? Est-ce par dévouement qu'on me laissait seul des journées entières ? Ah ! j'en ai gros sur le cœur, allez ! et si je ne disais rien !...

Il s'interrompit un instant, puis d'une voix douce, profondément attristée, il poursuivit :

— Il me restait un ami, une affection, pour me consoler de tous ces chagrins, de toutes ces amertumes ; vous vous êtes dit : Il faut que je lui enlève cette affection ; et vous m'avez forcé à tuer ce pauvre animal, parce qu'il vous avait dé-

raciné deux pivoines!... Et moi, moi, j'ai eu la faiblesse, la lâcheté — car c'en est une — de céder, comme toujours, au lieu de vous dire : Je garde Pataud, et si cela ne vous convient pas, allez-vous-en !

Sa parole était redevenue vibrante, saccadée.

— Si j'ai eu un tort, ç'a été de me montrer faible le premier jour, tandis que j'aurais dû imposer ma volonté. Car ici, c'était chez moi! Aussi vous m'avez dédaigné, bafoué, foulé aux pieds! J'existais, mais je ne comptais plus. Tout le mal que vous m'avez voulu faire, vous me l'avez fait. Qu'est-ce que vous risquiez? N'étais-je pas un vieillard, sans appui, sans énergie, soumis à vos caprices, tremblant devant un regard, un mot de vous? Ah! oui, votre despotisme avait beau jeu; vous saviez bien que vous me teniez par votre femme, par votre fille! Et si je risquais une parole, si, le cœur débordant d'affliction, je balbutiais une plainte, bien humble, bien craintive, aussitôt vous me mettiez le marché à la main, vous me menaciez de me quitter, de m'abandonner! Eh bien! aujourd'hui, c'est moi qui ne veux plus de vous! Partez! Je vous chasse de ma maison! Je vous chasse!...

Impétueusement, superbe d'indignation, de douleur, le vieillard étendait vers son gendre une main frémissante. Celui-ci, blême, les dents

serrées, avait écouté, sans mot dire, ce flux de paroles ardentes qui le souffletaient au visage. Au mot : « Je vous chasse ! » il releva le front, frappa violemment du pied la terre et lança à son beau-père un regard terrible. Mais M. Aubry soutint ce regard sans baisser les yeux. Alors Cardalet, qui semblait s'apprêter à répondre, tourna brusquement sur ses talons et s'en alla à grands pas, faisant sonner le sol, cassant des branches sur son passage. M. Aubry l'entendit monter les marches du perron, claquer la porte à la briser; puis tout retomba dans le silence.

Et sous la clarté blafarde de la lune, le vieillard demeura seul, debout, immobile, les deux mains appuyées sur le haut de la bêche. Son grand courroux avait fait place à l'attendrissement; et de ses yeux au regard fixe, vide d'expression, coulaient des larmes qui lentement glissaient le long de ses joues et tombaient une à une sur le cadavre du chien.

Une Réputation terrible

UNE RÉPUTATION TERRIBLE

A Roger Marx.

Le bal, quoique animé, ne battait pas encore son plein. Il n'était du reste que minuit et quelques minutes; c'est à peine l'heure à laquelle on doit arriver. Mais Mme Robaker avait insisté pour qu'on vînt de bonne heure, et la plupart des invités avaient obtempéré à ce désir.

Un quadrille venait de finir. Chaque cavalier reconduisait sa danseuse à sa place, qui d'un maintien irréprochable, correct jusqu'à l'exagération, le buste droit, le menton rigide, fixe à deux centimètres au-dessus du col inflexible, qui d'une démarche plus souple, l'encolure plus aisée, causant et riant; puis le cavalier saluait, le haut du corps légèrement incliné, et s'éloignait le claque sous le bras. Les dames et les demoiselles, celles-ci auprès de leurs mamans, s'appuyaient, l'éventail battant, au dossier de

leur chaise, jaseuses ou graves, tandis que les messieurs, debout dans les angles, près des portes, conversaient avec animation. Les domestiques, échine courbée, circulaient, présentant les plateaux de glaces et de punch.

En ce moment, un grand jeune homme blond se montra dans l'encadrement de la porte d'entrée. Il promena quelques secondes son regard par la pièce, puis, apercevant la maîtresse de la maison, il traversa le salon d'un pas mesuré et alla présenter ses hommages à la dame.

— Ah! monsieur Paul Richomme! dit Mme Robaker. Comme vous venez tard!

— Je voulais arriver de meilleure heure, madame, mais figurez-vous...

— Ça vous a été impossible?

Elle le regardait, un sourire dans les yeux, un sourire un peu ironique, où il y avait moins de fâcherie que d'indulgence.

— Tout à fait contre ma volonté, répondit Paul. Figurez-vous...

— Je ne demande pas de confidences. Avec vous ma curiosité courrait peut-être quelque risque.

Il rougit, et, légèrement troublé, articula :

— Mais non... mais ne croyez point...

Elle lui coupa la parole d'une tape amicale sur le bras du bout de l'éventail, et, l'envisageant

bien en face, avec un faible hochement de tête entendu :

— Mauvais sujet! fit-elle.

Elle lui tourna le dos et le planta là.

Il demeura les yeux errants sur la foule des invités, fit quelques pas au hasard, distribua chemin faisant quelques saluts et poignées de main, et se dirigea soudain vers un groupe de dames déjà mûres, qui, tout en jacassant, humaient des sorbets lentement, à petites gorgées sensuelles. Là, il s'arrêta, se courba respectueusement devant une dame d'une cinquantaine d'années, et d'une voix douce, qui tremblait un peu, il lui demanda des nouvelles de sa santé, et aussi de la santé de M. Barillon, son mari, et encore de la santé de Mlle Louise, sa fille. Mme Barillon répondait brièvement, d'un air à la fois aimable et gêné, et lui, reprenait, discourait, s'efforçant d'être agréable, se jetant dans les banalités, prolongeant le plus possible l'entretien.

Pendant qu'il parlait, toutes les dames avaient les yeux fixés sur lui avec un petit air d'effroi admiratif, qui enchaînait leur être, immobilisait leur physionomie. Lorsqu'il eut pris congé, elles sentirent en elles une détente générale, un léger frémissement de bien-être et de soulagement, quelque chose comme la sensation que doit

éprouver la colombe qui vient d'échapper aux serres du vautour. Leurs paupières battirent plusieurs fois de suite, comme pour chasser tout reste de fascination, et, sans dire un mot, elles se remirent du même mouvement automatique qu'auparavant à déguster leurs sorbets.

Cependant, Paul se frayait un passage à travers la cohue des habits noirs et des jupes à traîne, sans prêter attention aux œillades furtives, aux sourires flatteurs des dames que son bras frôlait; il avançait, la tête haut dressée, l'œil inquiet, en quête d'un visage qu'il ne découvrait point, lorsqu'une main lui saisit le bras en même temps qu'une voix lui soufflait dans le cou près de l'oreille :

— Si c'est elle que tu cherches, elle n'est pas par là.

Il se retourna précipitamment, un grand coup au cœur.

— Ah! c'est toi, dit-il en reconnaissant un de ses amis, Marcel Duclos.

Celui-ci lui fit faire volte-face, puis continua :

— Tiens, elle est là-bas... dans le coin... à droite, entre la fenêtre et la cheminée...

— Je vois, interrompit Paul vivement; en rose...

— Auprès de sa cousine, qui a une robe sang de bœuf.

— Oui, oui... merci.

Il allait s'esquiver. Marcel le retint.

— Si tu désires saluer ta belle-mère...

A ce mot de « belle-mère » Paul devint pourpre jusqu'aux oreilles.

— Ne te moque pas, je t'en prie; elle ne l'est pas encore, hélas! et peut-être ne le sera-t-elle jamais.

— Parce que?

L'autre eut un geste désolé, accablé.

— Si je ne plais pas? dit-il.

Les premières mesures d'une valse retentirent; les deux jeunes gens se séparèrent, Marcel pour se retirer dignement dans une encoignure où il ne gênerait pas les danseurs, Paul pour se précipiter vers une charmante toilette rose, qui se leva aussitôt et avec laquelle il ne tarda pas à tournoyer.

Mais bientôt Marcel ayant avisé auprès de Mme Barillon un siège vide, se glissa jusqu'à ce siège, s'assit et engagea la conversation.

— Vous regardez votre fille danser avec Paul... Un charmant cavalier!... Vous ne trouvez pas?

Mme Barillon se contenta de répliquer froidement, non sans quelque amertume :

— Parbleu!

Presque immédiatement elle ajouta :

— Ces hommes-là sont toujours charmants.

— Pardon... je ne comprends pas.

Elle haussa les épaules en signe d'incrédulité, et, enveloppant son interlocuteur d'un coup d'œil sévère :

— La réputation de votre ami est faite, n'est-ce pas ?

— Sa réputation ?... Comme quoi ?

Elle eut un deuxième coup d'œil d'une sévérité plus grande.

— Comme homme à femmes! Là!... Vous teniez à me l'entendre dire : eh bien! je l'ai dit.

Marcel s'apprêtait à répondre; elle ne lui en laissa pas le temps.

— Dieu sait quel monde il fréquente, votre Paul Richomme! C'est un libertin achevé; et, pour être franche, ce n'est jamais sans une certaine appréhension que je vois Louise danser avec lui.

Marcel se récria avec vivacité.

— Vous ne supposez pas Paul capable ?...

— Non... non... Je ne pense pas qu'il irait jusque-là. Mais les jeunes filles s'exaltent, se montent la tête si facilement!... Et il est très séduisant, le garnement!... Comme tous ses pareils du reste, qui connaissent la vie à fond et en jouent merveilleusement.

— De sorte que vous craignez qu'il ne tourne la tête à Mlle Barillon ?

— Sans lui tourner la tête, il peut occuper son imagination ; c'est déjà trop.

— Peut-être.

— Comment peut-être ? Etes-vous fou ? Voulez-vous que ma fille s'éprenne de ce Lovelace ?

— Où serait le mal, si lui de son côté aimait Mlle Louise ?

— Est-ce qu'il l'aimerait ? Vraiment, vous l'aurait-il dit ?

— Vous me faites poser, madame. Comme si vous ne vous en étiez pas aperçue ?

— Mais non, je ne m'en suis pas aperçue... Tout au plus ai-je remarqué une apparence d'amabilité... d'assiduité... Je vous en prie, Duclos, répondez-moi sérieusement : votre ami, M. Richomme, aimerait ma fille ? Il l'aimerait tout de bon ?

— Au point de l'épouser, lorsqu'il osera vous la demander en mariage.

— Ah ! mon Dieu, Duclos, que m'apprenez-vous là ? Mais c'est terrible ! Un tel homme le mari de ma Louise... une petite fille si douce, si gentille !

— Eh bien ! madame ? Ne venez-vous pas d'avouer qu'il est très séduisant ?

— La pauvre enfant n'en sera que plus malheureuse.

Il l'interrogea d'un regard étonné.

— Ah! ça, vous croyez donc que son mari lui appartiendra? Vous êtes naïf. Elle l'aura trois mois... et encore! Après... — Une mimique expressive des doigts indiquant l'action de prendre sa volée compléta sa pensée. — Et alors elle, toute sa vie, seule, au coin de son feu! Ce n'est pas ce feu-là qui réchauffe le cœur des jeunes femmes!

— Mais...

— Pendant ce temps, monsieur courra les spectacles et les fêtes en compagnie de ses cocottes; il passera ses nuits dehors, à sabler du champagne, à dire mille horreurs, à en faire mille autres; il rentrera au jour, exténué, harassé, stupide... s'il rentre. Un beau matin, il décampera avec sa maîtresse. Il a une liaison, n'est-ce pas?

Marcel eut un geste de dénégation formelle; il essaya de placer un mot, mais la mère était lancée grand train et ne s'arrêtait plus.

— Non? Il n'en a pas? Ça viendra. Son passé est là pour l'attester. Et il sacrifiera tout à cette drôlesse; il se ruinera, il ruinera sa femme, ses enfants... c'est-à-dire qu'il achèvera de les mettre sur la paille, car les soupers, le vin, le jeu, auront ouvert déjà une large brèche à sa fortune.

— Mais, s'écria impétueusement Marcel, il ne boit pas! Il ne joue pas!

— Un viveur!... Mon cher, qui aime la femme, aime tous les vices.

— Non, madame, non; vous avez de nous trop bonne opinion. D'ailleurs Paul n'est pas un viveur, loin de là; et je suis sûr qu'il fera un excellent mari.

Mais Mme Barillon s'entêtait dans son dire; elle savait bien, elle comme tout le monde, à quoi s'en tenir sur le compte de M. Paul Richomme; et elle protestait énergiquement de la tête, déplorant que la jeunesse courût ainsi au vice, usât dans la débauche ses aspirations et ses forces, y laissât le meilleur de soi. Oui, oui, elle connaissait le proverbe — proverbe créé par l'homme, prêché et glorifié par lui — *Il faut que jeunesse se passe*... Jolie morale, et qui portait de beaux fruits! L'homme n'arrivait plus au mariage qu'avec un cœur vieilli, flétri, incapable désormais de goûter les joies pures et honnêtes. Ah! comme elle eût élevé autrement son fils, si elle en avait eu un! Comme elle eût fait de ce fils un garçon décent, délicat, irréprochable! D'abord, au lieu d'être livré à lui-même, il aurait grandi à ses côtés; elle lui aurait procuré des plaisirs sages, des distractions permises... Oh! Duclos pouvait sourire, railler à son aise, la trouver même ridicule; toutes les honnêtes femmes sur ce point pensaient comme elle; et

elle s'exaltait, repartait de plus belle, révoltée du dévergondage masculin, censurant vertement jeunes, vieux, adolescents, s'attendrissant à la pensée que sa fille unique, sa fille qui ne l'avait jamais quittée, était destinée à devenir un jour la proie d'un monstre comme Paul Richomme!

Marcel écoutait, abasourdi, ce flux de paroles intarissable. Une fois ou deux il avait d'un mot interrompu la bonne dame qui ne s'en était guère inquiétée; mais depuis quelques instants il semblait réfléchir, se consulter, et quand Mme Barillon se tut, dominée par la violence de son émotion maternelle — peut-être aussi pour souffler, car elle était à bout d'haleine — le jeune homme, au lieu de profiter du court silence qui lui était accordé, persista dans son mutisme, songeur, perplexe, délibérant en lui-même s'il parlerait ou non. A la fin, il se détermina, et, se penchant vers sa voisine :

— Ainsi, madame, c'est la conduite de Paul qui vous arrête? Vous ne lui pardonnez pas d'avoir fait comme tout le monde?

Elle riposta d'une voix brève et digne :

— Dites : comme beaucoup. Grâce au ciel, il y a encore des jeunes gens... — Elle soupira profondément, avec ampleur — qui ont des principes.

Il la regarda dans une dernière hésitation, puis, se rapprochant davantage, avançant la bouche, il lui coula dans l'oreille quelques mots à voix très basse. Elle eut un brusque haut-le-corps, ferma d'un coup sec son éventail et resta, bouche bée, l'œil rivé sur Marcel dans une expression de saisissement stupide. Soudain elle éclata d'un petit rire nerveux et forcé.

— Ah! la bonne plaisanterie! Avez-vous espéré que je m'y laisserais prendre?

— Je vous affirme...

— Laissez donc! Un garçon de vingt-cinq ans!... C'est me croire trop bête aussi!... Allons, allons, Duclos, poursuivit-elle avec une animation extraordinaire, vous avez voulu me donner le change, vous amuser à mes dépens ou — ce qui est d'un bon cœur — réhabiliter votre ami. Mais vous n'avez pu penser me duper si grossièrement. Mais non! vous dis-je, vous ne me convaincrez pas; si c'était, ce serait... ce serait trop beau!

— Soit! madame, ne me croyez point.

— Certes non, je ne vous crois pas.

Là-dessus, elle commença à le questionner avidement, curieusement; et peu à peu elle sentait son assurance l'abandonner, le doute croître dans son esprit. Elle ne se rendait pas encore, interrogeait derechef, plus pressante, plus attentive,

ne badinant plus, écoutant posément, l'air grave, le visage froid. Quand elle fut persuadée que Marcel lui avait dit vrai, elle prononça d'un ton mesuré, réfléchi :

— Réellement, c'est fabuleux... fabuleux.

— Eh bien! dit Marcel en se levant, mon ami peut-il espérer à présent?...

Mme Barillon fut une seconde indécise.

— Nous verrons, dit-elle. — Elle reprit avec un léger sourire : — Je comprends que M. Richomme soit impatient, mais nous qui n'avons point les mêmes raisons que lui... En tous cas, je vous remercie mille fois, mon cher Duclos.

Elle lui serra affectueusement la main dans une étreinte qui lui donnait congé.

Marcel parti, elle songea à la singulière confidence qu'elle venait d'entendre; et elle demeurait absorbée, l'éventail dans les mains et posé sur les genoux, la tête droite, le regard vague, gardant au coin de la bouche son sourire de sphinx. Paul vint à passer; elle le vit, et son sourire s'accentua pendant qu'elle le suivait de l'œil.

— A quoi donc pensez-vous, chère madame?

C'était sa voisine de droite qui l'interpellait, Mme Desplain, épouse de Me Desplain, notaire, mère de deux charmantes femmes, Mme Lebriche et la vicomtesse de Mas.

Mme Barillon s'éveilla brusquement.

— Mais... dit-elle, à rien.

Elle se mit à causer avec Mme Desplain, mais mollement, sans entrain, laissant tomber la conversation à tout moment.

— Décidément, déclara Mme Desplain, vous êtes préoccupée.

— Mais non... je vous assure...

L'autre la considérait d'un air de doute. Alors elle n'y tint plus et raconta ce qu'elle avait appris. Mme Desplain se rejeta en arrière dans un mouvement de surprise profonde.

— Pas possible? fit-elle. Quoi! pas la moindre aventure?

— Pas la moindre. C'est à ne pas croire, n'est-ce pas?

Ayant échangé un regard, elles pouffèrent derrière leur éventail. Mais à les voir se pâmer la curiosité s'était éveillée autour d'elles, et elles ne purent se défendre longtemps de mettre les autres dames dans le secret.

La nouvelle prit comme une traînée de poudre, gagna instantanément de proche en proche, envahit chaque salon. De toutes parts ce furent des ébahissements, des chuchotements, des brocards discrets, à mots couverts. On se contait la chose à l'oreille, confidentiellement, d'un air mystérieux et ravi. Les mamans, les grand'

mères, s'autorisant de leur âge, se gaudissaient franchement; elles se communiquaient leurs réflexions sans détour, sans gêne, abordaient des gaillardises, fronts rapprochés, mines épanouies, dans un rire tranquille et permanent, qui troussait leurs rides, plissait leurs petits yeux clignotant de malice. Les jeunes femmes, obligées à plus de retenue, affectaient de n'oser s'égayer; elles parlaient bas, solennellement, les lèvres pudiquement pincées, avec des regards lents qui ajoutaient aux phrases. Une d'elles, pliée amoureusement au bras de son mari, l'écoutait pérorer, attentive, les yeux sur lui, et de temps à autre elle ramenait vivement son éventail contre sa figure, pour se cacher et qu'on ne la vît pas toute secouée d'une gaieté folâtre.

Seules, les jeunes filles restaient graves, intriguées, mourant d'envie de savoir. Elles s'agitaient, affairées, tendant l'oreille, questionnant leurs mères, leurs amies, dépitées du mystère qu'on leur taisait. « Ça ne vous regarde pas, mesdemoiselles. » Mme Robaker ne fut guère plus explicite. Aux curieuses qui l'interrogeaient, elle répondit d'un ton péremptoire : « Il s'agit d'une de vos camarades. »

Celui qui tenait ainsi cette foule en éveil ne se doutait pas de l'intérêt nouveau et si puissant qui s'attachait à lui. Il circulait, aimable, con-

tent, sans remarquer les clignements d'yeux, les rires étouffés, les silences subits et significatifs qui se faisaient à son approche. Une veuve adorable le désigna du regard à une amie; une blonde le surprenant près d'elle poussa le coude à sa voisine. Un peu plus loin, une marquise septuagénaire, dont le petit-fils la désolait par ses fredaines, le lorgna longuement de son binocle d'or. Maintenant, lorsqu'il invitait une dame, celle-ci acceptait d'un signe de tête, court, rapide, serrant la bouche pour garder son sérieux. Au milieu d'un quadrille, un petit jeune homme, auditeur au Conseil d'Etat, qui lui faisait vis-à-vis, se mit tout à coup à fredonner le commencement de l'air des *Mascottes;* ce fut un accès d'hilarité générale.

— Hein? Quoi? fit-il. Qu'y a-t-il donc?

Le vis-à-vis répondit gravement, désignant sa danseuse :

— Je demandais à madame si elle connaissait la *Mascotte?*

— Oh! répliqua Paul innocemment, qui est-ce qui ne la connaît pas?

Alors les rires redoublèrent; on se tordit. Paul imagina qu'on trouvait sa repartie plaisante et fit chorus avec les rieurs.

Dans leur coin, Mme Barillon et Mme Desplain n'avaient pas cessé de causer.

— Vous disiez, chère madame, que ce pauvre garçon était amoureux de votre fille.

— Il paraît.

— Eh bien! la lui donnez-vous?

A cette question, Mme Barillon se redressa majestueusement, puis d'une voix méprisante où tremblait quelque indignation :

— Marier Louise à ce dadais!... Ah! bien, merci! Elle serait heureuse, la pauvre chère enfant!

Georges et Lucile

GEORGES ET LUCILE

A Émile Desbeaux.

I

L'addition payée, Georges offrit son bras à Lucile, et tous deux quittèrent le restaurant.

Il était huit heures et demie, et la nuit était venue, une nuit de fin d'été (on était aux premiers jours de septembre) calme, limpide, sous un ciel argenté par un croissant de lune qui commençait à se montrer à l'horizon.

Après avoir marché une dizaine de pas, Georges demanda :

— Que faisons-nous?

— Ce que tu voudras, répondit doucement Lucile.

— Rentrons-nous à Paris?

— Oh! non!... Restons à Asnières... à nous promener ainsi sur le bord de l'eau.

Elle s'était rapprochée par un mouvement brusque, craintivement câlin, de manière que son épaule touchât celle de son compagnon.

— Tu sais, reprit-elle avec une tendresse contenue, que tu m'as promis toute ta soirée?

— Je le sais.

— Embrasse-moi.

Elle lui tendit ses lèvres; il y appuya les siennes moins amoureusement que distraitement.

Ils se reprirent à marcher lentement, sans échanger alors une parole ni un regard. Elle semblait enfoncée dans une pensée unique, profondément absorbante et douloureuse, car par instant sa poitrine se soulevait, mais les soupirs, aussitôt étouffés, n'arrivaient pas jusqu'aux lèvres. D'ailleurs, sa physionomie ne trahissait aucun sentiment, ni de tristesse, ni de résolution arrêtée; elle allait, la tête droite, le regard devant elle indifférent et sans autre expression que celle du vague et de l'absence de toute pensée. Lui, avait cet air froid, ennuyé, de l'homme qui accomplit un devoir dont il n'a osé se dispenser par scrupule de conscience, et qui suppute par avance l'instant où la corvée prendra fin.

Des promeneurs, parfois isolés, le plus souvent par couples, les croisaient ou les dépas-

saient, les uns riant, gesticulant et parlant haut, emplissant la nuit de leur joie bruyante, les autres moins expansifs, plus impressionnables peut-être, enfermant en eux-mêmes un bonheur dont ils étaient trop jaloux pour ne le pas retenir tout entier et en livrer le secret à l'écho. Par moment la solitude se faisait autour d'eux, sans qu'ils songeassent pour cela à se rapprocher, à se serrer l'un contre l'autre, à mêler leurs regards, à s'effleurer d'un baiser. La pénombre avait beau confondre ces deux êtres, il était certain qu'ils restaient désunis. Elle pesait à peine sur ce bras d'homme, aussi banalement pris qu'il était offert; et peut-être sans l'ennui qui se lisait sur son visage à lui, eût-on pu affirmer qu'il avait oublié qu'une femme était à son bras.

Elle tourna cependant la tête vers lui pour l'interroger.

— Parle-moi. Pourquoi ne me dis-tu rien?

— Que veux-tu que je te dise?

— C'est vrai, fit-elle.

Elle n'insista pas, et ils continuèrent cette promenade sans but et sans intérêt, dont ils n'auraient pu donner le motif, sinon qu'il la faisait parce qu'elle l'avait voulue, et qu'elle l'avait voulue parce qu'elle n'avait autre chose à vouloir.

La lune montait peu à peu, élargissant son croissant, donnant à tout une teinte mélancolique et recueillie, de cette mélancolie qui nous verse à la fois du bonheur et de l'effroi, et semble, comme dit Mme de Staël, faire de l'univers entier un symbole des émotions de l'âme. Les arbres feuillus, d'une masse plus sombre, mystérieux et graves comme des ancêtres, avaient un léger frémissement, semblable au murmure confus de voix trop lointaines pour qu'on puisse distinguer si leur musique est un chant ou une plainte. Leurs grandes ombres, profilées de-ci, de-là, en travers du chemin, de la Seine et de la campagne, coupaient le paysage de grandes lignes noires, effilées, comme des traits à la pointe sèche.

Les promeneurs se faisaient plus rares. De temps à autre une barque passait, glissant silencieusement, sans amener au rivage le bruit cadencé de la rame. Au loin on entendait le son perlé d'un piano arrivant par une fenêtre ouverte et parfois le tonnerre retentissant d'un train qui roulait sur le pont en fonte du chemin de fer.

Lucile s'arrêta.

— Si tu étais gentil, dit-elle, tu ne sais pas?...

Elle s'interrompit, les yeux levés sur Georges,

lui souriant, attendant sans doute un encouragement ; mais celui-ci se contenta d'arrêter son regard sur elle, sans prononcer un seul mot.

Alors elle reprit :

— Tu me ferais faire une promenade sur l'eau.

— A cette heure-ci ?

— Il n'est pas tard, et la Seine est si belle avec ce clair de lune. Et puis, ajouta-t-elle, ça me rappellera... — Elle n'acheva pas, et avec une vivacité passionnée : — Veux-tu ?

— Soit !

Ils retournèrent sur leurs pas, pour revenir vers le pont du chemin de fer, près duquel se tenait un marinier qui louait des bateaux.

Le marinier démarra un canot. Lucile s'installa au gouvernail, Georges alluma un cigare et prit les rames en main. Le canot se détacha de la berge, gagna le milieu du fleuve et descendit doucement le courant. Tout à coup, à la hauteur de l'île de la Grande-Jatte, une voix tout près d'eux retentit, formidable : « Attention, tonnerre de Dieu ! »

Georges se retourna. Un de ces bateaux longs et étroits, appelée *as*, venait droit sur eux, lancé à toutes rames ; il n'était qu'à trois mètres. Le jeune homme n'eut que le temps de crier à Lucile :

— Vire à droite!

Lucile entendit machinalement; elle se redressa et imprima à la barre un brusque mouvement; au même instant l'as fila à côté d'eux de toute sa vitesse, en les frôlant de si près que si Georges n'avait précipitamment débordé l'aviron, les deux embarcations s'entre-choquaient et chaviraient.

Georges interpella durement sa maîtresse.

— Un peu plus, nous y étions. Ah! ça, qu'est-ce que tu faisais? Tu dormais?... Lucile! tu ne m'entends pas?

Il se pencha vers elle, lui campant en plein visage son regard impérieux et scrutateur. Il s'aperçut alors qu'elle pleurait. Il se rejeta en arrière d'un mouvement de colère.

— J'étais sûr que ça finirait par là.

Rageusement il arracha de sa bouche son cigare et le lança dans l'eau à toute volée.

— C'est bien fait pour moi, d'ailleurs; je n'aurais pas dû consentir.

Elle avait tiré son mouchoir, essuyé les larmes qui lui ruisselaient des joues, contractant sa gorge, se mordant les lèvres jusqu'au sang, pour n'en point verser de nouvelles. Et d'une voix faible, entrecoupée de hoquets douloureux et de sanglots violemment renfoncés, elle s'excusait, mendiait un pardon. « Je ne le voulais pas... Ça

été plus fort que moi... C'est cette promenade en bateau... Ça m'a rappelé l'autre... celle d'il y a deux ans... où nos lèvres se sont unies pour la première fois. »

Il fit claquer ses doigts d'impatience.

— Ah ! fit-il nerveusement.

Mais aussitôt, soit honte de son emportement, soit pitié pour cette pauvre fille assise devant lui, les bras abandonnés, les mains inertes et jointes dans un mouvement d'écrasement et de résignation, la tête un peu renversée, montrant une face pâle, d'une pâleur qui la rendait admirablement belle, il adoucit sa voix presque jusqu'à la tendresse.

— Voyons, Lucile, sois raisonnable. Quand tu m'as demandé de t'accorder cette soirée, j'y ai mis pour condition qu'*il ne serait question de rien*. Tu me l'as promis, tu me l'as même juré.

Elle secoua douloureusement la tête.

— Oui... Mais il est bien dur de se dire que dans une heure...

Elle sentit un sanglot qui allait se faire jour; impétueusement, follement elle tamponna son mouchoir et mura le sanglot dans sa gorge.

Georges lâcha les avirons, quitta sa place, vint l'entourer de ses bras. Elle eut un cri farouche de passion, se dégagea pour l'enlacer,

lui, de ses bras à elle, pour l'étreindre de toutes les forces de son être, le serrer, l'incruster en quelque sorte dans sa poitrine.

— Je t'aime! Je t'aime! Je t'aime!

Elle lui avait saisi la tête, lui plaquait des baisers à pleines lèvres sur la bouche, sur les yeux, sur les cheveux, sur la nuque.

Le bateau abandonné à lui-même se balançait mollement et allait insensiblement à la dérive; l'eau clapotait tout autour avec un petit murmure joyeux; la nappe tranquille de la Seine se déroulait comme un large ruban moiré entre deux rives calmes et muettes. La lune s'était voilée à demi derrière un nuage transparent. Tout se taisait. Une grande douceur, une sérénité ineffable enveloppait la nature. C'était comme un apaisement universel soudainement descendu du ciel, sorti de l'eau, venu de la terre, caché sous la brise, une sorte de lassitude exquise sourdissant de tout, emplissant tout.

Lucile avait laissé tomber sa tête sur l'épaule de Georges; ses bras retenaient encore le jeune homme, mais sans force, d'une étreinte lâche, faite d'accalmie. Sans soulever sa tête du doux oreiller où elle l'avait posée, elle se tourna vers Georges.

— Renonce à ce mariage... dis?

Il eut un imperceptible haut-le-corps.

— Ah ! Lucile, je t'en prie !

Sa voix avait repris l'intonation de l'impatience et de l'ennui. Toute sa commisération était tombée devant ces quelques mots balbutiés faiblement, qui pouvaient amener une discussion irritante qu'il voulait éviter.

Mais elle continuait.

— Songe que je n'ai que toi au monde. Tu es le seul homme que j'aie aimé ; tu m'as eue vierge.. Ce n'est pas un reproche : je me suis donnée volontairement, mais je me suis donnée croyant en toi. Et depuis que je suis ta maîtresse, as-tu une faute, une seule, à me reprocher ?

Georges secoua les épaules, comme un homme qui se trouve pris dans des liens qu'il ne peut briser.

Et Lucile répétait.

— En as-tu une, dis?... Laquelle?

— Eh ! mon Dieu, aucune, répliqua Georges ; tu le sais aussi bien que moi.

— Alors pourquoi te maries-tu?

— Je te l'ai dit et redit : parce qu'il le faut.

— Puisque tu ne l'aimes pas, cette jeune fille? — Elle ajouta aussitôt, répondant à un geste de protestation de son amant : — C'est toi qui me l'as dit.

Georges tenta de couper court à la conver-

sation. Il étendit la main vers l'une des rives.

— Regarde, dit-il, comme ce coin de paysage est joli au clair de lune. Et quel calme! Ne se croirait-on pas à cent lieues de Paris?

Mais rien n'était capable de distraire Lucile de son idée. Elle savait bien que cette soirée était la dernière qu'ils passaient ensemble, qu'après, tout serait fini entre eux, fini à jamais; et elle s'attelait à l'espoir de le retenir de tout l'effort du désespoir.

Comme il avait regagné son banc et repris la rame, c'était elle qui à son tour était allée le retrouver. Elle s'était accroupie au fond du canot, à ses pieds; et là, elle poursuivait ses discours, tâchant de l'émouvoir, lui rappelant le passé et ses fêtes, leurs émois, leurs caresses, avec toute l'éloquence naïve, toute la tendresse inassouvie de son pauvre cœur amoureux et brisé; le frôlant de sa joue, de sa poitrine, de ses genoux, se haussant jusqu'aux lèvres de Georges, pour lui verser de plus près la parole et la persuasion. Elle se faisait humble, câline, provocante, mais d'une sollicitation non hardie, toute de sensibilité, par une posture de suppliante, avec un sourire frangé de larmes, n'osant plus parler le langage de la passion et n'osant davantage parler celui de la plainte et du reproche.

Parfois elle se taisait, ne l'interrogeant plus que d'un regard anxieux et angoissé, qui se laissait pénétrer plus qu'il ne pénétrait, hélas! tandis que lui, gêné et à la fin troublé par ces deux yeux si profondément ouverts sur lui, détournait la tête et tentait d'échapper à l'agitation qui le gagnait par un mouvement plus rapide imprimé à la rame. D'ailleurs il la laissait parler, ne répondant rien, sinon par intervalles une phrase courte affirmant sa résolution inébranlable.

Lucile se sentit condamnée. Elle jeta dans un soupir navrant ce seul mot « Alors?... » sorte d'interrogation à elle-même, dont elle n'attendait pas une réponse, qui résumait toute sa pensée et voulait dire: « Alors c'est donc fini?... bien fini? »

Elle se tut quelques secondes, puis elle dit:

— Eh bien! un dernier baiser... mais bien long, bien amoureux.

Elle colla ses lèvres glacées à celles de son amant.

— Adieu, mon bien-aimé!... Adieu!...

Georges lui prit les mains.

— Pourquoi? murmura-t-il.

— Puisque nous ne devons plus nous revoir, balbutia-t-elle faiblement.

— Pourquoi? répéta-t-il un peu plus haut que la première fois.

Il la regardait d'une façon étrange.

Ce mot la bouleversa, lui rasséréna le cœur. Un espoir fou l'envahit. Toutefois, n'osant le questionner, elle aussi se mit à le regarder. Alors il s'expliqua.

— Pourquoi ne continuerions-nous pas à nous aimer ? Ce n'est pas parce que je serai marié...

Elle n'attendit point qu'il eût achevé. Elle s'était levée d'un bond, et se tenait toute droite devant lui, dans une expression d'indignation et de fierté superbes.

— Ça, jamais !... Tu m'entends ? Jamais ! J'aimerais mieux... — Elle abaissa énergiquement la main et du doigt montra la Seine — me précipiter là la tête la première.

Georges haussa les épaules. Il avait l'air dédaigneux et dépité. Elle, elle répétait, d'une voix plus farouche, accentuant son geste :

— Oui, là !...

— Allons, dit Georges, tiens-toi tranquille : tu vas encore nous faire chavirer.

Cette réponse lui fit passer un éclair dans les yeux, un frisson par le corps. Elle parut se recueillir, s'interroger. Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant.

— Georges, commença-t-elle.

Sa voix était sombre, altérée, son haleine courte. Elle dut s'interrompre pour aller cher-

cher au fond de sa poitrine sa respiration.

— Georges, je t'en supplie, ne m'abandonne pas.

— Eh! ma chère, dit Georges, je t'ai proposé...

— Non!... Je te l'ai dit: j'aimerais mieux me tuer.

— Alors? fit Georges d'un ton qui signifiait: que veux-tu que j'y fasse?

— Renonce à ce mariage. Je te le demande au nom de notre amour.

Le jeune homme ne répondit rien.

— Au nom du passé, au nom de tes serments.

Il continuait de garder le silence.

— Au nom de ton bonheur... car il y va de ton bonheur, je te le jure!

Il se taisait toujours.

— Tu ne veux pas?... Tu ne veux pas?...

Elle posa un pied sur un des flancs du canot, puis l'autre, y pesa de tout le poids de son corps; brusquement le canot se retourna, la quille en l'air, engloutissant dans la Seine ceux qui le montaient.

Ce fut un hasard providentiel qu'un marinier se trouvât là, à cette heure, que ce marinier vît l'accident, fît force de rames et pût amener à lui Georges, et, à l'aide de celui-ci, Lucile évanouie.

II

Un an après, Georges était au coin de son feu. Il parcourait son journal, pendant qu'en face de lui, sa femme allaitait le bébé. Le premier *fait-divers* qui lui tomba sous les yeux lui fit faire un mouvement de surprise assez prononcé, que sa femme remarqua.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— Rien, répondit Georges. Une fille, du nom de Lucile, qui, de jalousie et de désespoir, s'est jetée d'un quatrième étage dans la rue, parce qu'une camarade lui avait pris son amant, qui était en même temps son souteneur.

La Maîtresse de Milord

LA MAITRESSE DE MILORD

A Victor Roger.

— *John!*

— *My lord?*

— *What time is it?*

— *Half-past nine, my lord.*

— *All right!*

Milord avança la main vers une bouteille de porto qui se trouvait sur la table à proximité de son bras et s'en versa un plein verre, qu'il porta majestueusement à ses lèvres et que non moins majestueusement il vida d'un seul trait. Puis il reposa le verre à côté de lui, s'allongea pesamment dans son fauteuil et alluma un deuxième cigare.

Milord était un gros homme replet, entre trente-cinq et quarante ans, à face rubiconde et fleurie, avec une large bouche épaisse et sensuelle, un nez charnu et bourgeonné. Deux yeux saillants, bleu

de faïence, aux paupières enflammées — ce que le peuple dans son langage énergique et trivial appelle « des yeux bordés d'anchois » donnaient à sa physionomie une expression stupide et repoussante; le front, dégarni vers les tempes, était busqué, signe, suivant Balzac, d'entêtement dans les passions; et des cheveux roux, clairsemés de fils blancs, se hérissaient plutôt qu'ils ne frisaient çà et là sur son crâne. Le buste était long, le ventre proéminent; les jambes courtes, un peu grêles, les pieds et les mains carrés, puissants.

La tête accotée au dos de son fauteuil, les pieds contre le feu, il tirait coup sur coup trois et quatre larges bouffées qui le noyaient d'un nuage opaque de fumée, avalait un verre de porto, et, fermant à moitié les yeux, se laissait aller à un demi-sommeil, plein de douceur. Quand il eut achevé son cigare et épuisé la bouteille, il posa le doigt sur un timbre et sonna.

— *John!*

— *My lord?*

— *What time?*

— *Ten o'clock, my lord.*

— *All right!*

Milord se souleva, aidé par le domestique qui glissa son bras sous celui de son maître; ensuite John lui passa son paletot, lui présenta son cha-

peau, ses gants, sa canne, et Milord, étant prêt, descendit à pas comptés pour se hisser dans le carrosse qui l'attendait au pied de l'escalier.

— Chez *lady Lovewarm,* jeta le valet de pied au cocher, après avoir fermé la portière.

Tous les soirs, à pareille heure, Milord se rendait chez *lady Lovewarm*, car il l'adorait, cette femme; il n'aurait pu rester un jour sans l'aller voir. Elle était si belle, si avenante, si passionnée! Et son amour pour Milord était si grand, si durable! Il y avait bientôt huit ans qu'il avait fait la connaissance de cette captivante personne, de cette *ravishing and delightful creature*, et son cœur n'en était point rassasié: il l'aimait comme au premier jour. Il est vrai qu'il aurait longtemps cherché depuis *Pall-Mall* jusqu'à l'extrémité de *Hyde-Park* avant de rencontrer de plus charmants appas. Quelle femme avait la taille aussi souple, aussi bien prise, la peau aussi douce, le teint aussi frais? Qui pouvait se vanter de posséder ces beaux yeux noirs, ces longs cils au reflet de velours, ces lèvres de pourpre, ces tresses soyeuses tombant jusqu'à terre? Qui aurait montré ces beaux bras blancs, ces épaules si admirablement attachées, ce cou, cette gorge? Personne. Non, *indeed!* Pas même le plus beau portrait de la *National Gallery*, qui — on le sait — est le premier mu-

sée du monde, comme l'Angleterre est la première nation du globe entier.

Il fallait sans doute reconnaître tant de charmes. *Lady Lovewarm* coûtait à Milord entre trois et quatre mille guinées par an, mais il n'en étaitpas — Dieu merci — à quelques *banck-notes* près, et une telle bonne fortune ne se pouvait assez payer. Il était d'ailleurs d'une complexion amoureuse, d'une nature tendre; il avait besoin de s'épancher, et jusqu'ici *Matilda* — *Maud*, comme il l'appelait d'un diminutif tendre et familier — avait seule compris son cœur.

Ce fut donc impatient, tout brûlant d'amour qu'il arriva chez elle.

— *Oh! dearling!... Oh! my sweet!...*

Il se précipita, les bras ouverts, les lèvres tendues.

Elle lui présenta son front, le fit asseoir, pendant que soufflant, agité, éperdu, il reprenait haleine et baisait avidement les mains mignonnes qu'elle lui avait abandonnées.

— Allons, allons, dit-elle en se dégageant, laissez-moi vous installer confortablement.

Elle alla chercher deux coussins, lui en mit un derrière la tête, l'autre sous les pieds, puis elle avança un petit guéridon laqué sur lequel elle posa un flacon d'un vieux rhum de la Jamaïque et un gobelet en vermeil ciselé. Cela

fait, elle emplit le gobelet et le lui tendit en disant :

— Pour vous mettre en train.

— *Oh! dear!* fit-il, l'œil allumé, très émotionné par cette délicate attention, comme si c'eût été la première fois qu'il en était l'objet, tandis qu'elle se renouvelait chaque soir.

Il porta la santé de *Maud*, dégusta la valeur d'une gorgée, murmura avec attendrissement : « *Delicious!* » et acheva le contenu.

Alors elle s'assit à côté de lui et il commença à lui baragouiner une chaleureuse et interminable déclaration, coupée de véhéments soupirs et de fréquentes libations. Il s'animait, gesticulait, se tournait et retournait sur son fauteuil, disait à Mathilde de s'approcher pour qu'il effleurât d'un baiser son cou de neige. Il lui nouait ses bras autour de la taille, voulait l'attirer sur ses genoux; elle résistait, et lorsqu'il se permettait d'aller trop loin elle s'emparait du flacon, l'agitait devant les yeux du libertin en disant de nouveau : « Pour vous mettre en train. » Aussitôt le regard du gros Anglais se tournait vers la liqueur enchanteresse; il souriait béatement au flacon, lâchait la taille de la jeune femme, et, bredouillant des « *yes... yes...* » pleins d'une tendresse expressive, il saisissait son gobelet, qui une seconde après se retrouvait vide.

Cependant sa face s'empourprait peu à peu; une sensibilité touchante amollissait son cœur, le pénétrait; ses yeux, qui papillotaient, s'emplissaient de larmes, et d'une voix lamentable il criait qu'il était prêt à se tuer si Mathilde doutait de lui. Elle le rassurait, grondeuse et câline comme une mère qui s'adresse à un enfant rebelle et gâté: ces bonnes paroles calmaient son désespoir; une rasade du vieux rhum achevait de mettre en fuite toute idée lugubre. Subitement il recouvrait sa gaieté et entonnait une chanson. Il se dandinait, balançant la tête, frappant la mesure sur ses cuisses de ses deux poings fermés, et forçait la bien-aimée à répéter le refrain avec lui. A la fin de chaque couplet, il hurlait à tue-tête : « *Hip! hip! hurrah!* » en agitant frénétiquement tout son corps. Il se sentait en verve, et les flonflons se succédaient sur ses lèvres; mais bientôt sa voix se ralentit, perdit de son éclat, sa parole s'embarrassa, son geste devint lourd, sa tête demeura droite, son regard fixe, et soudain il roula lentement de son siège sur le parquet, où il demeura étendu et inerte. Mathilde, sans s'émouvoir, alla jusqu'à la sonnette, tira le cordon et dit aux deux grands laquais venus à son appel:

— Portez Milord dans sa voiture.

Le lendemain, on le réveilla, comme tous les matins, à l'heure accoutumée; il se leva, déjeuna, luncha à une heure et dîna à six; puis, après avoir fumé ses deux cigares et bu sa bouteille de porto, il appela son domestique.

— *John!*

— *My lord?*

— *What time is it?*

Et quand John eut répondu qu'il était dix heures, Milord lança un retentissant « *all right!* » et se prépara à quitter le coin de son feu pour se transporter chez *lady Lovewarm*, qu'il adorait, à qui il prouva son amour par ses soupirs, ses serments, ses toasts répétés, ses pleurs et ses chants, et d'où on le ramena chez lui ivre-mort, comme il l'était la veille, comme il le serait le lendemain et tous les soirs que Dieu lui accorderait vie et santé, ce qui ne l'empêchait pas de se dire avec une conviction pleine d'orgueil et d'allégresse qu'il possédait ce qu'en France nous appelons « une chic maîtresse ».

Le Paratonnerre

LE PARATONNERRE

A Achille Lemoine fils.

I

Ceci se passait en l'an de grâce 1788, juste un an avant cette année mémorable qui rompit avec le passé un pacte de plus de dix siècles, ouvrit l'ère des bouleversements terribles et des activités bienfaisantes, lança le genre humain sur une route nouvelle qui n'est peut-être point la route définitive — cette année qui mit la Bastille aux mains du peuple, ce qui fit dire à Louis XVI : « Mais c'est une révolte ! » et répondre au duc de Liancourt : « Non, Sire, c'est une révolution » — cette année enfin qui arracha à quelques milliers de privilégiés les nombreux droits que le poing ganteié de fer des chevaliers avait saisis et ne lâchait plus, et que le poignet ganté de peau

parfumée et brodée des courtisans ne savait déjà plus retenir.

On était au commencement d'août, et M. le marquis de l'Etangneuf chassait sur ses terres.

M. le marquis, qui allait sur ses quarante ans, était un grand et bel homme, bon vivant, chasseur endiablé et fin amateur de vieux vins et de jeunes tendrons. Il n'avait pas son pareil pour tenir tête à un flacon de tokay, tirer un lapin au jugé et — comme on disait alors — asseoir son empire sur un cœur de vingt ans.

Or donc M. le marquis chassait, et ce jour-là Nicette, la femme à Louisot, une jolie villageoise qui n'avait pas vu encore son dix-huitième été, s'en revenait de la ville, et, seulette, le panier au bras, un fredon à la bouche, traversait prestement les bois seigneuriaux, lorsqu'un orage la surprit à moitié chemin. Or apprenez, lecteurs, que Nicette avait une effroyable peur du tonnerre.

Femme elle était : ainsi c'était son droit ;

mais elle eût volontiers répudié ce droit en échange d'un brin de courage, que le ciel s'obstinait à ne lui point départir. Jugez de son effroi. Blottie dans un fourré, tremblante et balbutiant sans fin les plus ferventes patenôtres, quand

M. de l'Etangneuf l'avisa, elle avait de frayeur à moitié perdu connaissance. Sauter en bas de sa selle et courir à Nicette fut pour le galant gentilhomme l'affaire d'un instant. Il releva la charmante apeurée, la rassura, la câlina, lui prit quelques baisers qu'on n'osa lui disputer, et l'engagea à venir, chaque fois qu'un orage serait imminent, se réfugier au château.

— Là, lui dit-il, tu seras en sûreté, grâce à mon paratonnerre.

— A votre... quoi? demanda Nicette.

— A cette tige de fer qui surmonte le château, répliqua le marquis. Tu l'as sûrement remarquée?

— Oh! que oui, monsieur le marquis! Même que nous nous demandions toutes au village à quoi servait cette grande tringle sur votre toit!

— Eh bien! ça sert à préserver de la foudre.

— Bien vrai, monsieur le marquis?

— Bien vrai, Nicette de mon cœur.

II

Quelques jours après, M. le marquis est dans sa bibliothèque. Il a pris au hasard sur un rayon un volume de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, de l'abbé Raynal, dont la lecture

fastidieuse n'a pas tardé à l'assoupir. Soudain le ciel s'obscurcit; de lointains grondements se font entendre; puis un trait de feu sillonne l'horizon et une détonation formidable retentit. En même temps on frappe à la porte, et un laquais vient annoncer à M. le marquis qu'une villageoise est là, qui demande à lui parler, qu'elle prétend que M. le marquis sait bien ce qu'elle veut, qu'elle se nomme Nicette et vient à cause de l'orage. Le marquis jette aussitôt le livre qu'il tenait à la main et donne l'ordre d'introduire sur-le-champ la visiteuse.

La tempête est terrible. Les éclairs se succèdent presque sans interruption, suivis chacun de coups de tonnerre qui font sonner les vitres et trembler le sol. Nicette a bien peur. Heureusement le bienfaisant protecteur est là : lui et son paratonnerre. Déjà l'émoi de notre poltronne est moins grand; au bout de dix minutes il a encore diminué; cinq autres minutes, et il a disparu tout à fait. La foudre peut gronder, éclater avec tout le fracas qui lui plaira, Nicette ne l'entend plus; elle est devenue toute rose et toute bavarde.

— Eh bien! petite, dit le marquis, t'avais-je menti?

Il parut bien que non, car Nicette jura qu'elle ne manquerait pas de revenir à la première

bourrasque. Et elle tint parole, et souvent même, car l'année fut des plus orageuses. Aussi ne se passait-il de semaine que la gentille paysanne ne fût deux et trois fois sur le chemin du château. Bientôt elle prit l'habitude de s'y rendre par les temps incertains; dès qu'un nuage de ses flocons laiteux capitonnait la nappe bleue du firmament, elle accourait. Un matin elle arriva par le plus beau soleil du monde et le ciel le plus pur.

— Comment, fit M. de l'Etangneuf en l'apercevant, ce matin?

— Oui, monsieur le marquis, murmura Nicette en baissant les yeux.

— Mais... poursuivit M. de l'Etangneuf en étendant la main vers le ciel resplendissant de sérénité.

— Oh! ça ne prouve rien, monsieur le marquis, il y a de l'orage dans l'air... j'en suis sûre.

Le marquis sourit.

— Ah! friponne! dit-il en lui prenant le menton.

Dès lors les visites de Nicette devinrent régulières : chaque matin, quelque temps qu'il fît, on était assuré de la rencontrer au château. On affirma même que parfois elle y retournait le soir. Cela dura jusqu'au jour néfaste où on lui déclara tout net que M. le marquis était absent.

Absent ! C'était impossible. Elle l'avait aperçu à une des fenêtres en venant. « Dites-lui que c'est moi... moi, Nicette... qui viens comme à l'ordinaire... » Mais le laquais persista dans son assertion catégorique, et la pauvrette dut s'en aller, non comme elle était venue, souriante et joyeuse, mais le cœur gros et une larme au bord de ses grands cils. Le lendemain, le surlendemain, même déconvenue ; plus de doute : le marquis refusait de la recevoir, il ne l'aimait plus. Qu'avait-elle fait pour mériter une telle disgrâce ?

III

Cependant Louisot, le mari, était le plus heureux gars de la terre. Depuis trois mois il ne se sentait pas d'aise. L'humeur de sa femme, qui jusqu'alors avait été bizarre, fantasque, *avertineuse,* s'était soudainement modifiée : plus de cris, plus de larmes ni de reproches ; le ménage était fait dès le matin, la soupe prête à l'heure, et grasse, et appétissante ! Notre homme se croyait dans le paradis. Ah ! il devait une fière chandelle à son seigneur, car c'était de son seigneur que lui venait ce bien-être. Nicette ne le lui avait pas caché : les *lunes* qu'elle avait ne provenaient que de sa peur du tonnerre, et c'était M. le marquis qui l'en avait guérie, de cette peur.

Quel ne fut donc pas son désespoir, à lui aussi, lorsque sa femme cessa d'être reçue au château ; car tout de suite les *lunes* de Nicette avaient reparu, comme par le passé, plus fortes même et plus fréquentes. « J'étions trop chanceux, disait-il en s'arrachant les cheveux ; ça ne pouvait pas durer comme ça ! »

Or un jour qu'en menant la charrue, il songeait douloureusement à son bonheur perdu, M. le marquis vint à passer. Ma foi, le manant prit son courage à deux mains. Il quitta le labour, s'avança gauchement, et, saluant jusqu'à terre :

— Ah ! monseigneur, balbutia-t-il, j'aurions eune grande faveur à vous demander.

— Quelle faveur ? dit M. de l'Etangneuf.

— V'là ce que c'est... C'est de recevoir queuquefois Nicette.

— Hein ? fit le marquis, qui ne s'attendait pas à cette requête.

— Je vous en prie, monseigneur, reprit Louisot d'une voix lamentable.

— Çà, mon garçon, perds-tu la boule ?

— Oh ! non... C'est si monseigneur ne veut plus que ma femme aille le trouver, que je la perdrions.

Il raconta ses premiers ennuis et ses premiers chagrins, auxquels avait succédé une si douce

mais si courte félicité, et il termina en conjurant de nouveau son seigneur et maître de ne pas le faire à tout jamais malheureux, lorsque le contraire lui était si facile.

— Facile! Tu en parles à ton aise, riposta le marquis. Ta femme ignore sans doute qu'un paratonnerre, comme toute chose en ce monde, n'est pas éternel, et que, lorsqu'il a reçu trop d'orages, il ne garantit plus de la foudre.

Et comme le paysan consterné soupirait et répétait :

— Qu'est-ce que j'allons devenir?

— Console-toi, ajouta le marquis, j'en ferai poser un sur ta maison.

IV

M. de l'Etangneuf tint-il sa promesse? Il est permis d'en douter. Les événements se précipitèrent : 89, puis 93. Emigré un des premiers, le marquis ne rentra en France qu'en 1814, à la suite du duc d'Angoulême, et définitivement qu'après Waterloo, avec la petite cour de Gand.

Aujourd'hui le château seigneurial appartient aux arrière-petits-fils du paysan Louisot. Il a été restauré, agrandi, et trois ou quatre paratonnerres le dominent. On y reçoit la cour et la ville, un essaim de jeunes et jolies femmes s'y

rassemble chaque été, et les fêtes les plus magnifiques s'y succèdent sans interruption. Les châtelains modernes ne se refusent rien : valets, chevaux, voitures, grandes chasses et jeu effréné, bals, soupers durant jusqu'au matin, maîtresses de toutes nuances et de tout monde ; toutes les joies de la terre !

Ils ont du sang d'aristocrate dans les veines.

M. Fabre

M. FABRE

A Jacques Grancey

I

Ce jour-là, comme tous les autres depuis trois mois, M. Fabre rentra chez lui, sombre, affaissé. Il avait encore inutilement battu le pavé de Paris à la recherche d'une place, et il pensait que si avant la fin du mois il n'avait rien trouvé, il aurait épuisé toutes ses économies et n'aurait pas de pain à donner à sa femme et à ses deux enfants.

Ah! la sinistre chose que la maladie! Cruelle pour le riche, elle est farouche pour le pauvre, car elle frappe à la fois celui-ci et les siens, et tandis que le riche n'a à affronter que la douleur, le pauvre, lui, a affaire à la douleur et à la misère. Les trois mois de souffrances que M. Fabre venait de passer sur son lit avaient brisé l'avenir



de la famille. La grande maison de soieries Pouville et Chaussecroix, dans laquelle M. Fabre était comptable depuis trente-cinq ans, lui avait signifié que sa maladie se prolongeant, elle avait dû pourvoir à son remplacement. A cette nouvelle le pauvre homme était sorti de son lit pour aller trouver ses patrons, les supplier de patienter quelques jours, leur affirmer qu'il était guéri; mais il était à peine debout que la violence du rhumatisme triomphait de son énergie et qu'il perdait connaissance entre les bras de sa femme et de sa fille. Il lui fallait se contenter d'envoyer sa femme avec une lettre pleine d'objurgations touchantes. Mais une fois que la maison Pouville et Chaussecroix avait pris une décision, cette décision était irrévocable : Mme Fabre n'obtint qu'un secours de six cents francs, payables deux cents francs par mois pendant un trimestre, en récompense du temps que son mari avait passé dans la maison et des services qu'il avait rendus.

Aussi, dès qu'il se sentit un peu solide, M. Fabre ne tint plus chez lui. Malgré les prières de sa femme, les conseils du médecin lui assurant qu'il avait encore besoin de repos, il courut du matin au soir pour rattraper le gagne-pain qu'on lui avait implacablement retiré. Que venait-on lui parler de repos, quand il s'agissait de

l'existence de sa famille? Ceux-là seuls dont le sort es assuré ont le droit d'attendre tranquillement chez eux la fin d'une convalescence; mais lui n'avait pour vivre que son travail, et il était sans travail.

Heureusement l'ouvrage ne l'effrayait pas; il était courageux, et malgré ses soixante-cinq ans se disait encore vert et robuste. Il ne désespéra point. Tous les jours, parti dès sept heures, il ne rentrait qu'à la nuit, recommençant chaque matin ses courses folles, exténuantes, déjeunant dans la rue d'un petit pain d'un sou, reculant, quelle que fût sa fatigue, devant la dépense d'un omnibus. Au bout de trois semaines il n'avait pas réussi : ses références étaient excellentes, mais son âge lui faisait du tort, et un soir il était obligé de se faire reconduire en voiture, pour prendre de nouveau le lit pendant deux mois.

Le chagrin faillit l'emporter. Impitoyable pour lui, il restait accablé par la pensée que la maladie le tenait cloué, impuissant, inutile, que la vieillesse venait à grands pas, qu'il ne trouverait plus d'emploi ou, qu'en trouvât-il, une future rechute le lui retirerait bientôt. Il avait perdu toute confiance, d'autant plus que cette fois il sentait vaguement que ses forces diminuaient, quoiqu'il se refusât à l'admettre, et que toute porte continuait à lui être fermée. Le mé-

nage n'était plus alimenté que par quelques travaux d'aiguille procurés à sa femme et à sa fille; mais c'étaient là de faibles ressources, irrégulières, incertaines, qui d'un instant à l'autre pouvaient manquer. Aussi par moments s'écriait-il amèrement qu'au lieu de guérir, il aurait dû s'en aller dans l'autre monde, car non seulement sa mort serait un allègement, mais encore un profit, attendu que sa famille était assurée pour une somme de cinquante mille francs.

Il avait bien un frère, riche et vieux garçon. Mais ce frère passait sa vie à voyager. Où le prendre? Il y avait un an qu'il n'avait donné de ses nouvelles; la dernière lettre qu'on avait reçue de lui portait le timbre de Buenos-Ayres; il était certain que depuis il avait quitté cette ville. Pourtant à tout hasard M. Fabre avait écrit.

Hélas! le temps s'écoulait, sans que l'infortuné vît sa position améliorée. Sa lettre était demeurée sans réponse, comme ses recherches sans résultat.

Oh! oui, il était bien sombre et bien découragé ce soir-là. En rentrant, il se laissa tomber sur un fauteuil, dans une telle absorption de douloureuses pensées qu'il n'entendit pas sa femme ouvrir la porte et s'avancer vers lui. Celle-ci s'était arrêtée et restait debout à contempler son mari, hochant tristement la tête, essuyant à la

hâte du bout du doigt une larme qui se faisait jour à travers ses cils. Elle aussi était sans illusions et sans espoir. Elle se pencha sur son mari, l'entoura de ses bras, le serra contre elle.

— Voyons, un peu de courage; il ne faut pas se laisser abattre ainsi. On échoue un jour, mais on réussit le lendemain.

— Le lendemain? fit M. Fabre d'un ton de résignation navrante, et avec un geste du bras qui en disait long.

— Je sais bien que voici longtemps que tu cherches, mon pauvre homme; mais ce n'est pas une raison pour désespérer. C'est souvent au moment où on n'y compte plus que la chance vous revient.

— Je suis trop vieux, dit M. Fabre.

— Eh! ne va pas te mettre pareille idée en tête! On n'est pas vieux à soixante-cinq ans, lorsqu'on a ton activité et ta vigueur.

M. Fabre hocha la tête, peu convaincu.

— Trouve donc beaucoup de gens de ton âge, capables de faire ce que tu fais, de courir chaque jour Paris dans tous les sens, surtout venant d'être malades. Va, va, il y a bien des hommes de trente ans qui ne te valent pas, et tu as de plus qu'eux l'expérience des affaires et une longue renommée de probité et d'honneur. C'est quelque chose, cela, à notre époque.

Elle continua de lui énumérer les raisons qui militaient en sa faveur, essayant de le réconforter, de le rasséréner, mais l'ancien comptable restait incrédule; les bonnes paroles, les consolations glissaient à présent sur lui sans pénétrer son cœur. Il écoutait, silencieux, insensible, se bornant de temps à autre à balbutier sa même phrase désolée : « Je suis trop vieux... trop vieux... Ah! si j'avais vingt ans de moins? »

La porte du salon s'ouvrit de nouveau; une toute jeune fille parut.

— Ah! papa est rentré; eh bien?

— Rien encore, dit Mme Fabre.

Le père immédiatement avait redressé la tête, s'était levé d'un bond. Il embrassa sa fille.

— Ça viendra, lui dit-il; il faut un peu de patience.

Il sourit d'un sourire plein de tendresse et d'affliction.

— C'est bien long, dit la jeune fille.

— Sans doute, ma pauvre enfant; mais que veux-tu? Je fais tout ce que je peux.

— Anna le sait bien, dit la mère; elle ne t'accuse pas non plus, n'est-ce pas?

— Oh! non, fit vivement la jeune fille; je dis seulement que c'est bien long.

Elle étouffa un soupir et alla se poster contre la fenêtre, pour regarder distraitement dans la rue.

— Ah! dit Mme Fabre, je vais voir mon dîner. Tu dois avoir faim, pauvre ami, après une journée comme celle-ci.

Elle sortit. M. Fabre resta seul avec sa fille. Il avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine, s'absorbant de nouveau dans l'inquiétude et dans le chagrin, se sentant écrasé de plus en plus sous le fardeau de sa destinée, n'ayant plus la force ni la volonté de s'y soustraire, s'abandonnant, se laissant aller. Un grand silence régnait dans la pièce, et la nuit était presque venue. Soudain M. Fabre eut un soubresaut : il venait seulement de se rappeler que sa fille était là, qu'elle l'observait peut-être et que si elle le voyait anéanti de la sorte elle comprendrait qu'il ne conservait aucun espoir. Pour la seconde fois il releva vivement le front, éclaira sa physionomie d'un sourire et se mit à considérer Anna.

Elle était demeurée à la même place, perdue elle aussi dans une contemplation vague, la tempe collée aux vitres de la fenêtre, le corps et les bras abandonnés. Son ombre sous la réverbération d'un bec de gaz placé en face de la maison se détachait nettement de la croisée et marquait d'une grande tache noire la demi-obscurité du salon. M. Fabre avait fait un pas, puis s'était arrêté, secouant tristement la tête, ne quittant pas Anna des yeux. Sa physionomie avait repris

son expression lamentable; un pli douloureux creusait profondément une de ses joues près de la bouche, tirait la lèvre inférieure qui restait pendante. Une minute il sembla hésiter, fit encore un pas vers la fenêtre, puis il eut un geste de découragement. A quoi bon? Que dirait-il à sa fille? Autant la laisser tranquille que lui apporter des encouragements menteurs, qu'elle ne croirait pas et qui ne feraient que redoubler sa peine.

Depuis un mois déjà, son grand tourment c'était sa fille. Il avait remarqué combien elle était peu propre à affronter la misère et à supporter les privations. Bien qu'elle ne se plaignît pas, sa voix, son regard, sa démarche, tout son être protestait contre la situation précaire qui lui était faite. Elle était sans courage, peut-être parce qu'elle était sans santé. Oh! il l'avait bien envisagée, longuement, à la dérobée. Anna souffrait, d'une souffrance au-dessus de ses forces; et pourtant jusqu'ici le nécessaire ne lui avait pas manqué; que serait-ce le jour où elle ne l'aurait plus? Et ce point d'interrogation sinistre qu'il se posait à toute minute avec terreur, le malheureux père n'osait le résoudre. Jamais non plus il n'avait osé causer de cela avec sa femme, mais chaque jour il y pensait davantage. Ah! quel serrement de cœur! Quelle angoisse! Se

dire que son enfant, sa fille qu'il avait vue grandir entourée de tant de soins, de tant de sollicitude, cette Anna, toute son admiration, toute sa joie, tout son orgueil, mourrait bientôt, tuée par le besoin, à l'âge où la vie ne présente que des promesses et des fleurs, ou qu'épouvantée par la misère elle se réfugierait dans le vice! Non; tout plutôt que cela! Cette seule pensée l'affolait, le secouait d'un frisson de mort de la tête aux pieds. Mais que faire pour qu'il n'en fût pas ainsi? Il ne pouvait rien, rien!

Il regardait toujours Anna dans son immobilité glacée et poignante; et cet abandon, cet écrasement de son enfant, que de minute en minute il devinait plus grand, plus sinistre, achevait de le briser. Il se reprenait à désespérer, à songer à l'assurance des cinquante mille francs, à maudire la mort qui n'avait pas voulu de lui; et en cet instant une idée lui vint, une idée terrible, formidable, qui le fit plus pâle encore qu'il n'était. La maladie l'avait épargné; mais lui, restait maître de sa destinée : il n'avait qu'à vouloir. Qui empêchait que sa volonté ne fît ce que n'avait pas fait la maladie? Se tuer, c'était sauver les siens. Ecartées pour longtemps les dures privations! Et les affres de la misère! Ecartée aussi cette horrible crainte de voir Anna glisser au gouffre de la

prostitution! Le présent assuré, c'était l'avenir dégagé, la porte ouverte à l'espérance. Oui, là était la solution tant cherchée. Puisqu'il ne pouvait plus que ça pour les chers êtres qu'il adorait, il n'avait pas à hésiter.

Il mourrait donc.

Le tout était qu'on ne soupçonnât pas un suicide, car en ce cas l'assurance devenait nulle et la prime était perdue. Eh bien! il chercherait et il trouverait. C'était un délai de quelques jours à prendre; qui sait si pendant ce sursis qu'il s'accordait Dieu ne le prendrait pas en pitié, ne lui ferait pas enfin trouver quelque emploi? Certes, il était décidé et ne reculait pas devant la tombe, mais ce n'en était pas moins un douloureux et cruel holocauste. Il avait espéré de vieillir près de celle dont les cheveux blanchissaient déjà, qui pendant vingt-huit ans avait été sa compagne, son amie fidèle, d'où lui était venue toute joie, toute consolation; il s'était bercé du doux rêve de voir sa fille mariée, mère à son tour, d'élever, d'établir son garçon, qu'il allait faire orphelin à l'âge de dix ans. Car c'était à tout cela qu'il fallait dire adieu; et il sentait le courage l'abandonner, sa fermeté faiblir. Instinctivement il avança la main, d'un geste brusque, épouvanté, comme s'il voyait la mort devant lui et pour la repousser. Il eut une plainte

étouffée, comme une sorte de râle, qui fit retourner Anna.

— Qu'y a-t-il, père ?

M. Fabre arrêta sur sa fille son regard vague, hébété ; son cœur battait dans sa poitrine à grands coups redoublés ; l'émotion l'étranglait ; il semblait vouloir articuler une parole et ne le pouvoir. Mais Anna ayant répété sa question, il fit un effort sur lui-même et d'une voix sourde, il bredouilla :

— Rien... je n'ai rien...

Puis, avec une explosion subite de tendresse et de violence :

— Anna !... viens m'embrasser !

Il ouvrit largement ses bras à la jeune fille qui s'y laissa tomber, et il la tint étroitement serrée sur son cœur, pendant que les larmes envahissaient ses yeux et peu à peu obscurcissaient son regard.

II

Depuis deux jours déjà le délai que M. Fabre s'était accordé était expiré, et le malheureux n'avait pas encore mis à exécution son sinistre projet.

Il avait pourtant trouvé l'odieux moyen qu'il cherchait. Certes, un tel suicide était horrible et demandait une force d'énergie continue, pres-

que surhumaine; mais il gardait sûrement le secret du suicidé, et devant cette considération toute autre devait disparaître. Puis, qu'importait plus ou moins de souffrances, plus ou moins de douleur dans cette douleur suprême? Il avait assez *raisonné la mort* pour se livrer à elle de sangfroid, peu à peu, au jour le jour, au lieu de s'y jeter d'un coup, tout entier, comme quelqu'un qui craint de réfléchir sur l'acte qu'il accomplit. Et qu'importait aussi la durée d'une agonie à qui avait volontairement décrété cette agonie? D'ailleurs, serait-ce si long? Autant quinze jours auparavant il prenait soin de s'illusionner, de se dissimuler la décroissance de ses forces, autant aujourd'hui il se plaisait à l'exagérer, à se déclarer anémique au dernier degré, usé, fini. Une semaine d'abstention, deux au plus : tout serait dit. Et rien à redouter, même d'une autopsie. Nulle trace de poison, nul indice d'un attentat contre sa propre vie. On pourrait constater qu'il était mort de faim; mais mort volontairement de faim, cela était impossible. L'horreur même du suicide en écarterait l'idée. La seule difficulté, le seul obstacle réel, c'était de tromper la vigilante affection de ceux qui l'entouraient. Mais il se jura d'y arriver.

Il attendit deux autres jours, s'accrochant peut-être à un dernier espoir, imprévu, impossible.

— Ah! je suis lâche! dit-il. Il n'y a plus à reculer.

Le soir, à table, après quelques cuillerées de potage, il posa sa cuiller dans son assiette, respira avec difficulté et porta la main au creux de l'estomac, comme s'il étouffait et que la digestion se fît avec peine.

— Tu souffres? demanda Mme Fabre avec inquiétude.

— Je ne me sens pas bien... Oh! ne t'inquiète pas; un léger malaise.

Il s'efforça d'avaler encore un peu de potage.

— Non, décidément, je n'ai pas faim. Il est plus sage de m'abstenir. Mais, continua-t-il en voyant l'œil de Mme Fabre anxieusement levé vers lui, que cela ne vous empêche pas de dîner, vous autres; je vous regarderai, voilà tout.

Pour rassurer sa femme et ses deux enfants, il se mit à bavarder, à plaisanter.

Le lendemain matin, il se sentait mieux, et il sortit de bonne heure. Il ne rentra qu'un peu avant six heures. Mme Fabre remarqua sa pâleur, ses traits décomposés.

— Tu n'en peux plus? J'aurais dû t'empêcher de sortir; tu n'as pas de raison, tu retomberas malade.

Il protesta d'un léger mouvement d'épaules et d'un faible geste de la main.

— Où as-tu déjeuné?

— Dans un bouillon.

— Bien?

— Mais oui; j'ai pas mal mangé.

Ceci était un mensonge : il n'avait pas déjeuné.

— Et ce soir, as-tu de l'appétit?

— Un peu.

Pourtant, lorsqu'on se mit à table, cet appétit avait disparu, et il ne put, comme la veille au soir, achever sa soupe.

— Je crois, murmura-t-il, que j'ai besoin d'être purgé.

Il s'étira à moitié, ramena vivement ses mains sur son front et ses yeux, à la façon des gens qui cherchent à rassembler leurs idées, mais en réalité pour cacher sa figure et dérober l'expression de souffrance qu'avaient dû y amener les crampes d'estomac qui le tordaient. Il avait la peau brûlante, la gorge sèche, avec des élancements nerveux; et d'instant en instant les crampes augmentaient. Il se raidit contre le mal, voulut se verser de l'eau, mais il lui fallait étendre le bras pour atteindre la carafe et la force lui manqua. Alors il avança faiblement son verre, qu'on lui emplit jusqu'au bord et qu'il avala d'un grand trait.

Sa femme, sa fille, son fils, s'étaient levés et l'entouraient.

— Mais qu'as-tu ? Où as-tu mal ?

Mme Fabre et Anna lui tenaient chacune une main ; penchées sur lui, suppliantes, câlines, elles le pressaient de questions, le sollicitaient, le palpaient d'un attouchement inquiet. Le petit Paul, effrayé, se serrait contre lui, criant entre deux sanglots : « Papa!... papa!... » Il s'obstinait dans son silence entêté, mais à la fin, en les voyant tous trois en larmes dans ses bras, il ne put empêcher son cœur d'éclater.

— Je vous en prie, dit-il.

Parole d'admirable abnégation, car elle signifiait : « Ne m'ôtez pas tout courage ; ne me forcez pas à me trahir. »

Il les embrassa, les caressa, s'efforça d'atténuer leurs craintes.

— Ne pleurez plus ; je vais mieux... je vous jure que je vais mieux.

C'était la vérité d'ailleurs : l'eau avait trompé la faim et calmé les crampes. Toutefois, sur les instances de sa femme, il consentit à se mettre au lit. Anna courut à la cuisine, revint avec une boule d'eau bouillante, bassina les draps.

— Tu vas voir, papa, comme ça va être chaud et bon.

Ce soin touchant, qu'il savait inutile, lui fit une impression telle qu'il fut sur le point de tout avouer. Sans la pensée soudaine que cette Anna,

si tendre, si filiale, succomberait à la tentation de ne pas mourir involontairement de faim, son secret lui échappait. Il se mit à pleurer abondamment.

— C'est assez, c'est assez, ma chérie, lui dit-il en effleurant ses cheveux d'un baiser. Va, laisse-moi.

Son lit lui procura un certain bien-être. Il demanda qu'on le laissât dormir, et quelques instants après, il s'assoupit.

A une heure du matin, les crampes revinrent et le réveillèrent. Une veilleuse brûlait sur la commode, et Mme Fabre était assise dans un fauteuil au pied du lit. Au premier mouvement que fit son mari, elle fut debout.

— Tu veux quelque chose ?

En effet, il s'était soulevé, avait avancé la main vers la table de nuit.

— De l'eau, murmura-t-il.

Mme Fabre versa de l'eau dans un verre, découvrit le sucrier.

— Non, non... dit-il; de l'eau pure.

Il saisit avidement le verre et le vida encore d'un trait.

— Ah! c'est bon, fit-il.

— Tu as la fièvre, dit Mme Fabre en posant sa main sur celle de son mari et l'emprisonnant dans une douce étreinte. Demain je ferai venir le docteur.

Il refusa vivement, avec force. C'était inutile ; il n'était pas malade à ce point ; un peu de fatigue, de surexcitation, voilà tout. Si ça continuait, on verrait. Ils n'avaient pas assez d'argent pour le jeter par les fenêtres. Alors à quoi bon payer une visite sans nécessité ? Il se sentait bien, n'est-ce pas ?

Sa femme voulait veiller : il s'y opposa encore, énergiquement, presque avec colère. Elle dut céder et gagner en soupirant le petit lit de fer qui depuis sept mois, c'est-à-dire du jour où M. Fabre était tombé malade, avait été dressé à demeure dans un coin de la chambre. Elle se coucha, mais l'inquiétude la tint éveillée toute la nuit, et M. Fabre qui ne dormait pas non plus l'entendait de temps à autre se moucher sourdement, comme une personne qui pleure et craint d'être entendue. Elle finit néanmoins par céder au sommeil, mais à un sommeil agité, qui la secouait de fréquents soubresauts, emplissait son souffle saccadé d'une plainte confuse.

A cinq heures et demie, elle ouvrit les yeux. Le bruit régulier de la respiration de son mari lui fit présumer qu'il reposait ; elle n'osa se lever de peur de le réveiller, et ce ne fut qu'en entendant sonner sept heures qu'elle se risqua à sortir de son lit. M. Fabre dormait toujours. Elle noua à la hâte son jupon, passa doucement sa robe,

et, marchant sur la pointe du pied, s'approcha du lit du malade, vers qui elle se pencha.

Il existe assurément une force magnétique entre deux êtres qui s'aiment. Elle était là, immobile, depuis une minute à peine, lorsque M. Fabre ouvrit les yeux. Elle s'empara aussitôt de sa main, lui tâta le pouls, qui était calme, puis le front, qu'elle trouva moins brûlant que la veille.

— Ah! dit-elle, cela va mieux.

Elle lui sourit, et il répondit à ce sourire par un faible geste amical de la tête.

— Vilain homme, reprit-elle en l'embrassant avec effusion, peux-tu bien nous tourmenter ainsi?

Il la regarda gravement, profondément, puis lui noua ses deux bras autour du cou, et, l'attirant à lui, la garda quelques secondes sur son cœur.

— Qu'est-ce que tu vas prendre? demanda Mme Fabre.

Il lui jeta un coup d'œil effaré, et elle poursuivit :

— Il faut manger quelque chose; tu ne peux pas te laisser mourir de faim.

— C'est vrai, fit-il avec une expression indéfinissable. — Il parut se consulter. — Tu me donneras un peu de bouillon.

Pour couper court à l'entretien, il se retourna

du côté du mur, feignant de céder à un reste de somnolence. Mme Fabre quitta la chambre. Alors il se redressa, promena son regard tout autour de lui, puis laissa retomber sa tête sur l'oreiller, où il demeura inerte, absorbé. Il était tout étonné de ne pas souffrir et plus encore de ne se sentir aucun appétit. Une certaine lourdeur à la tête avec une lassitude générale, qui n'avait rien de pénible; voilà tout; ses idées restaient très lucides et il percevait distinctement jusqu'au moindre bruit. La phrase de sa femme l'occupait : « Tu ne peux pas te laisser mourir de faim. » Pourquoi avait-elle dit cela? Soupçonnerait-elle?... Non; sa voix sonnait claire, son ton plaisantait; mais il devait faire son profit de cet avertissement fortuit, régler sa mort, ne point trépasser trop vite. Il lui suffisait pour cela d'accepter de temps à autre quelque aliment. Ça n'empêcherait rien et ça écarterait les défiances.

Il laissa de nouveau errer son regard par la chambre, et la vue de la petite pièce, de cet intérieur doux et reposé, où il avait vécu vingt ans, confiant, heureux, aimant et aimé, ramena en lui l'émotion et le chagrin. Chaque meuble lui rappelait une date joyeuse du passé. Ici, la commode achetée quelques jours avant son mariage; sur la cheminée, la pendule, cadeau de noce d'un oncle de sa femme; à côté, les flambeaux en bronze

doré, payés des cinquante francs de sa première gratification; là, contre son lit, une petite chaise basse en tapisserie, ouvrage de sa femme fait en secret pour une de ses fêtes. A cette heure chaque objet prenait une physionomie sérieuse, réfléchie, presque humaine; il lui semblait que tous suivaient son regard, répondaient à l'adieu qu'il leur disait tout bas, cherchaient à le retenir. Un grand attendrissement lui venait. Il essaya de se lever, mais la tête lui tournait, et il se recoucha.

Ce fut Anna qui apporta la tasse de bouillon avec un petit pain de gruau, bien cuit, bien doré. Il but le bouillon, mais le petit pain ne lui disait rien. Et comme Anna se désolait, disant qu'elle l'avait choisi elle-même, il déclara qu'il le gardait à portée de sa main et qu'il y ferait honneur certainement un peu plus tard. Une heure après, lorsque Mme Fabre vint voir comment il allait, le pain n'était plus sur le plateau.

— Tu vois, dit-il à Anna qui accompagnait sa mère, je l'ai mangé.

En même temps il témoigna le désir de se lever, mais sans l'aide de personne. Il se sentait un peu plus de forces et il parvint en effet à s'habiller tout seul. Sitôt sa robe de chambre mise, il glissa sa main sous l'oreiller, en retira le pain de gruau, l'enfouit rapidement dans sa poche; et dans la journée il trouva le moyen de le faire disparaître.

Le soir, il accepta un potage; le lendemain, il absorba encore quelques liquides, mais il repoussa obstinément toute espèce de viande, en ayant, disait-il, un dégoût insurmontable. Dans la nuit la faim se fit de nouveau sentir; au matin elle s'était accrue, et il souffrit atrocement. « Mon Dieu ! mon Dieu ! geignait-il tout bas, donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout. » Néanmoins lorsque sa femme comme de coutume s'approcha de son lit, il eut l'effroyable courage de tenir ses yeux fermés en simulant le sommeil. A midi, la fièvre était très forte; un peu de délire s'était même manifesté. Mme Fabre envoya en toute hâte chercher le médecin.

Celui-ci, mis au courant, présuma une gastrite.

— Ses digestions, dit-il, comment se font-elles?

— Oh ! voilà cinq jours qu'il n'a pour ainsi dire rien pris.

— Diable ! fit le médecin, qui ajouta : ce ne serait pas une raison. Nous allons voir.

Mme Fabre l'introduisit auprès du malade. M. Fabre était dans l'abattement et la stupeur. Le docteur l'examina, l'ausculta, l'interrogea longuement, mais n'obtint que des réponses brèves, vagues, que justifiait d'ailleurs un état d'anéantissement complet. Il fit une ordonnance, déclara qu'il reviendrait le soir.

— Il n'y a pas de danger immédiat, dit-il en sortant à Mme Fabre; du moins je n'en vois pas, mais il est urgent d'agir sans retard.

Cependant la visite de son médecin agitait M. Fabre, occupait son esprit. « Encore un qu'il s'agit de tromper, » pensait-il; et il réfléchissait profondément là-dessus. Le soir, quand le docteur fut là, il renvoya sa femme, pour causer plus librement. Et tout de suite il dit:

— Voyez-vous, mon cher docteur, je suis perdu. Ne dites pas non ; je le sens. C'est le chagrin qui me tue. Vous connaissez ma position : je meurs de ne pouvoir nourrir ma femme ni mes enfants. Le manque d'appétit, la fièvre, tout le mal que j'ai en ce moment vient de là. Vous m'engagez à forcer mon estomac, mais il se serre rien qu'à voir les aliments.

— Pourtant les liquides que vous absorbez ne vous font point mal ; votre estomac les supporte.

M. Fabre hocha la tête en signe de dénégation.

— N'en parlez pas à ma femme ; il est inutile de l'affliger *avant*; mais deux fois je n'ai pu garder le bouillon que j'avais bu, et il y a trois jours, pour un petit pain d'un sou, que j'avais mangé pour faire plaisir à ma fille, j'ai souffert

pendant deux heures horriblement, jusqu'à ce que je l'aie eu rendu.

— De quelle nature étaient les évacuations ?

Après un court silence, M. Fabre répondit :

— Je n'ai pas fait attention.

Le médecin recommença à l'examiner. Il paraissait soucieux. La fièvre existait toujours, le pouls battait irrégulièrement et très affaibli ; la face était pâle, les lèvres exsangues, la rétine de l'œil agrandie, la sclérotique moins résistante ; le regard prenait une sorte d'opacité nquiétante. Le médecin constata une diminution sensible de volume dans le cœur, le foie et la rate.

— Il faut vous soutenir, dit-il, coûte que coûte. Tâchez de prendre sur vous d'oublier vos chagrins... Ce n'est pas facile, je le sais ; mais dites-vous que la maladie n'améliorera pas votre situation... au contraire..... que vous voulez guérir dans l'intérêt des vôtres... Voyons, un peu d'énergie, que diable ! C'est promis, n'est-ce pas ?

Il affectait de parler d'une voix rude, mécontente, de bousculer son malade. Ensuite il rédigea une autre ordonnance, recommanda l'absorption de trois gouttes d'opium immédiatement avant l'ingestion des aliments, lesquels devaient être pris fréquemment, à très petite dose, pour endormir

l'estomac et l'empêcher de se rebeller. Il prit congé après avoir fait la leçon à Mme Fabre.

— Vous pouvez plus que moi : tâchez de le consoler, de le réconforter; il est de toute nécessité qu'il mange, autrement il mourra d'inanition.

III

Pendant quatre jours, Mme Fabre fut plus contente et put espérer qu'on sauverait son mari. Il mangeait peu, mais enfin il mangeait. La faiblesse décroissait, l'œil était meilleur. Le médecin cessa de venir, sur l'injonction formelle du malade, qui avait déclaré qu'allant mieux il n'avait plus besoin de visites onéreuses et qu'il cesserait tout remède si on lui désobéissait. Il fallut toutefois le rappeler bientôt. De nouveau, M. Fabre dépérissait, s'en allait. Chose inexplicable : il continuait de manger.

Le médecin revint donc, mais trompé encore une fois par celui auquel il donnait ses soins, il crut à un cancer, ordonna le régime du lait, qui demeura impuissant.

Hélas, faut-il le dire ? Le malheureux vieillard, entêté, inébranlable dans sa résolution, s'arrangeait pour ne rien garder de ce qu'il prenait; il se faisait vomir. Puis, pour mieux étouffer jusqu'à l'ombre d'un soupçon — autre courage

qui fait frémir ! — il feignait de se frapper, s'attendrissait sur lui, sur sa femme, sur ses enfants, et cette comédie qu'il jouait aux siens le prenait à son tour ; la pitié lui venait, à lui comme aux autres, il défaillait d'affliction. Souvent il appelait sa fille, lui parlait de sa fin prochaine : « Tu penseras quelquefois à ton vieux père, quand il ne sera plus là ? » D'une main tremblante, exténuée, il caressait les beaux cheveux d'Anna, les lissait d'un mouvement automatique et lent de la paume, l'œil vague, contemplant sans voir. Son bras, bientôt lassé, retombait, s'appuyait à l'épaule de la jeune fille ; en lui-même il comptait les jours qui lui restaient à vivre.

Maintenant il éprouvait des tortures indicibles, ne savait comment les maîtriser. A certains moments, il avait envie d'en finir d'un seul coup, en se jetant par la fenêtre. Il n'imaginait point que la faim amenât de tels ravages ; mains jointes sous ses draps, et lèvres closes, il répétait désespérément sa phrase habituelle : « Mon Dieu, donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout. » Il se comprimait le ventre de ses deux poings crispés, mordant ses draps, étouffant ses gémissements de son oreiller ou de son mouchoir. De grands frissons le secouaient de la tête aux pieds ; il se sentait à la fois un vide immense et un poids

énorme à l'épigastre; puis c'était par tout son être une lourdeur obsédante, coupée d'élancements nerveux, de douleurs lancinantes, qui broyaient ses membres, tenaillaient ses chairs. Son gosier était étrangement serré, d'une sécheresse qui amenait au palais une cuisson brûlante, promenait sur la gorge et l'arrière-gorge la morsure d'un fer rouge; une salive épaisse, nauséabonde, emplissait les parois de la bouche, s'y collait, s'y agglutinait. Son corps était devenu d'une maigreur affreuse à voir; les saillies musculaires s'étaient aplanies, et les os apparaissaient en crêtes monstrueuses, dessinant le squelette, se reliant l'un à l'autre dans une apophyse générale, sous une peau desséchée, jaunâtre et cendreuse. Si encore le sommeil était venu lui apporter quelque répit; mais depuis trois nuits il ne dormait plus; il avait des hallucinations, se sentait devenir fou.

Ce fut alors que la nature fut plus forte que sa volonté, et qu'il succomba à l'effroyable tentation qui l'obsédait. Il y avait plus de quarante-huit heures qu'il luttait contre la faim. Cela le prit entre deux et trois heures du matin, et ce fut immédiatement un désir furieux, irrésistible, que rien n'arrêta, de vouloir manger, s'emplir le ventre, se gorger, et encore, et toujours, jusqu'à ce que son estomac n'en pût mais, criât merci,

refusât de se laisser faire. Une convoitise sensuelle et brutale l'avait envahi, lui montait au gosier; il se représentait des plats fumants, débordant de bonnes choses, dont il saisissait le fumet savoureux, appétissant; ses narines dilatées aspiraient l'air longuement, goulûment, ses dents s'entre-choquaient comme si elles eussent broyé des viandes, et il promenait sur ses pauvres lèvres altérées le bout de sa langue en gourmand qui se délecte d'avance.

Autour de lui régnait un grand calme. La petite veilleuse jetait sa lueur vacillante qui éclairait la pièce d'une demi-obscurité, douce et reposée. Mme Fabre, écrasée de fatigue, dormait d'un sommeil de plomb, étendue sur le dos, la bouche entr'ouverte, ce qui donnait à la respiration un léger son guttural; les draps, repoussés au delà de la taille, découvraient la poitrine qui haletait; les deux mains s'y croisaient, abandonnées dans l'attitude de la *Mère des sept douleurs*. Sur une chaise, des vêtements de femme reposaient les uns sur les autres, pliés avec soin; plus loin, la table à ouvrage supportait des fioles pharmaceutiques, des verres, une tasse, une cuiller posée sur le rebord d'une soucoupe. La vue des potions amena sur les lèvres de M. Fabre un rictus silencieux: c'était bien de médicaments qu'il s'agissait à cette heure! Est-ce qu'il avait

jamais eu besoin de ces drogues ! Il se disait : je vais me lever et je vais manger.

D'un mouvement brusque il rejeta les draps, découvrit son lit, puis, s'arcboutant de ses deux bras au matelas, il pivota sur lui-même, se laissa glisser et posa une jambe à terre. Mais en ce moment la pensée lui vint que sa femme pouvait l'entendre, s'éveiller, et alors l'empêcher d'assouvir sa faim à sa guise. Un souffle d'épouvante passa sur sa figure ; il lança sur le petit lit de fer un regard terrifié, haineux, écouta dans un affolement de bête apeurée. Mme Fabre n'avait point bougé. Un reflet de joie aviva sa face livide ; avec mille précautions il commença à avancer par la chambre, nu-pieds, en chemise, ne sentant pas le froid, tout entier à l'idée fixe qui le menait.

Il allait péniblement, oscillant, trébuchant à chaque pas, s'accrochant aux meubles. De fréquents vertiges l'emportaient dans un tournoiement croissant ; il s'arrêtait, la tête perdue, les poignets cramponnés au dos du fauteuil qu'il avait saisi, gardant, dans le désarroi et l'abandon de son être, la volonté de son projet. Il fut repris de terreur en se trouvant devant la porte. S'il allait faire du bruit ? Il manœuvra très doucement le pêne, ouvrit d'un trait, se retourna effaré : il n'avait pas été entendu. Alors il s'en-

gagea à tâtons dans l'étroit corridor qui conduisait à la salle à manger, pénétra dans cette pièce, poussa droit au buffet. Une odeur de ragoût lui monta aux narines, le grisa, le suffoqua. Ses mains, dans leur précipitation, ne trouvaient pas la serrure, tout son corps tremblait d'impatience et de désir. Enfin il palpa la clef, la fit jouer, attira à lui les deux battants du buffet. Et tout de suite, avidement, il s'empara du plat, se jeta dessus à la façon des animaux, saisissant les morceaux à pleins doigts, les écrasant, les pétrissant, engloutissant sans prendre le temps de mâcher, dévorant tout à même le plat, lampant la sauce figée qui encollait sa barbe, lui découlait des lèvres, se gavant à crever, faisant entendre de petits grondements de satisfaction bestiale. Tout à coup il porta la main à son estomac, déchira sa chemise, enfonça ses ongles dans ses chairs; sa face était violacée avec de petites plaques d'une coloration plus foncée; ses yeux injectés de sang, saillis de leur orbite, se tournèrent; une crispation convulsive l'agita; il roula sur le parquet.

IV

Quand il revint à lui, il était dans son lit, sa femme et sa fille en larmes, à ses côtés. Il les regarda, d'un regard fixe, hébété, d'un regard

d'idiot, tandis que, penchées sur lui, elles lui parlaient, lui faisaient avaler lentement de petites cuillerées d'eau de mélisse. Il obéissait, desserrant les lèvres machinalement. Lorsqu'une voiture passait, Anna courait à la fenêtre, écartait le rideau anxieusement. Depuis trois heures on attendait le médecin, qu'on n'avait pas trouvé chez lui et à qui on avait laissé un mot pressant. Une autre heure s'écoula. Le malade recouvrait peu à peu ses sens et la parole ; il put expliquer qu'il avait eu cette nuit une frénésie, qu'il était sorti de son lit pour apaiser cette frénésie, et qu'immédiatement après il avait cru mourir. Sa langue embarrassée bredouillait les mots péniblement, à grands intervalles.

Un coup de sonnette retentit.

— Enfin ! crièrent les deux femmes.

Anna se précipita ; mais ce n'était qu'une lettre pour son père. Cette lettre, timbrée de Bâle, annonçait à M. Fabre que son frère était mort subitement, il y avait de cela dix jours, qu'on avait été obligé de faire des recherches pour savoir s'il restait une famille et où demeurait cette famille, ce qui expliquait la tardive information du décès.

C'était la fortune.

A cette nouvelle, M. Fabre se souleva comme mû par un ressort ; il avança la main vers la

lettre pour la saisir, s'assurer par ses yeux de la vérité; mais aussitôt il retomba sur l'oreiller sans connaissance. On le ranima, et son premier mot fut :

— Un médecin!... un médecin!... Je ne veux plus mourir maintenant!

Mme Fabre et Anna le regardèrent, épouvantées.

— Ah! balbutia-t-il, pardon!...

La mère et la fille tombèrent à genoux, les mains jointes.

— Mon Dieu! jeta Mme Fabre dans un cri déchirant, il se laissait mourir de faim!

Quand le médecin parut, la pauvre femme désespérée, affolée, se jeta dans ses bras, lui contant en phrases désordonnées, hachées, la vérité horrible, le suppliant de sauver son mari, promettant de le couvrir d'or, cherchant à l'attendrir, baisant ses mains, ses vêtements. Mais au premier coup d'œil le médecin jugea la situation.

— Il est bien mal, murmura-t-il à l'oreille de Mme Fabre.

— Oh! je vous en prie, dit-elle, retombant à genoux et y restant affaissée sur elle-même, qu'il vive!

— Je ferai humainement tout ce qui est possible, dit le médecin.

Mais peu d'instants après, une nouvelle con-

gestion se déclarait, et tous les révulsifs restèrent impuissants. A neuf heures moins quelques minutes, l'agonie commença. Elle se prolongea jusqu'à l'entrée de la nuit. A six heures trois quarts, Mme Fabre approcha un miroir de la bouche de son mari : la glace ne fut pas ternie.

Alors la famille se mit en prières pour l'âme de celui qui venait de quitter la terre; puis la veuve se prépara à faire la dernière toilette du trépassé. Un papier était resté déplié sur le lit; elle le prit, y jeta les yeux; aussitôt ses larmes redoublèrent, et elle s'abattit avec un long sanglot sur le cadavre, qu'elle tint longuement embrassé.

Ce papier était la lettre qui les faisait, ses enfants et elle, riches de trente mille livres de rente.

La Bisque

LA BISQUE

A Henry Gray.

Le garçon posa la bisque sur la table et se retira.

— Allons, *Bichette*, dit Eugène, à table!

Bichette qui regardait par la fenêtre basse du petit entresol de Brébant, ne fit qu'un bond jusqu'à la table, et prit place devant le potage brûlant, après toutefois s'être haussée sur la pointe des pieds pour entourer de deux bras caressants le cou de son compagnon et lui poser sur chaque joue un bon gros baiser sonore.

— A table! cria-t-elle joyeusement à son tour.

N'allez point croire au moins que cette *Bichette* fut une effrontée fieffée, passant sa vie à distribuer de-ci de-là des baisers sur les joues des messieurs entre minuit et cinq heures du matin dans des endroits interlopes. C'était une

toute jeune femme, de bonne famille, ayant reçu une éducation respectable, mariée depuis le printemps dernier à un brave garçon qu'elle aimait bien. Si ce soir-là elle était en bonne fortune, la faute en était au carnaval et aussi à cet Eugène épanoui et rebondi, vers qui s'en allaient son cœur et ses lèvres, et qui n'était autre que son mari.

Mon Dieu, oui, Eugène Mollissan avait ménagé cette surprise à sa petite Georgina. Après l'avoir conduite au bal de l'Opéra, il la menait souper gaillardement en cabinet particulier.

— Qu'est-ce que c'est que ça, une bisque? demanda Georgina, prenant l'assiette tendue devant elle.

— Tu ne connais pas? dit Eugène.

Il se frotta les mains d'un air rayonnant, puis, regardant sa femme :

— Tu vas voir.

Georgina goûta du bout des lèvres.

— Eh bien? fit le mari triomphalement.

— Je n'aime pas ça, dit Georgina.

— Tu n'aimes pas?...

— Non. C'est d'un poivré! Ça vous emporte la bouche.

— Parbleu! c'est ce qu'il faut.

— Pas pour moi.

Elle repoussa doucement l'assiette.

— C'était bien la peine... s'écria Eugène avec dépit. Moi qui me faisais une fête...

Tout son plaisir était gâté, toute sa bonne humeur disparue. Autant tout à l'heure il se promettait de joie de ce souper intime et impromptu, autant il en ressentait à présent d'ennui et de désenchantement; il n'avait plus qu'un désir: en finir au plus vite et s'en aller. En effet, à quoi bon souper, puisque sa femme n'aimait *rien*? Détester la bisque!... Il aurait dû s'en douter. Est-ce que les femmes ont du goût? se connaissent en quelque chose?

Gentiment, câlinement, Georgina s'excusait, s'efforçait de le consoler; cette douceur, loin de le calmer, ne servait qu'à l'exaspérer davantage. Il fit une scène, ne ménagea point les reproches à sa femme, si bien que tous deux sortirent de chez Brébant brouillés et ne s'adressant plus la parole.

Jamais bisque — heureusement — n'avait amené pareil résultat.

Ils se boudèrent huit jours; et, si le neuvième ils se départirent de leur silence, ce fut devant un ami qui vint les voir, lui pour incriminer sa femme, elle pour se justifier.

L'ami prit naturellement parti pour la femme contre le mari.

— On est libre, dit-il, de ne pas aimer un plat.

— Assurément, répliqua Eugène sur un ton qui disait tout net qu'il n'octroyait point semblable liberté à sa femme. Seulement a-t-on le droit de dire qu'on n'aime pas une chose lorsqu'on n'y a pas goûté?

— J'y ai goûté, repartit sèchement Georgina.

— Non! non! cent fois non!

— Comme *vous voudrez*.

L'ami s'interposa et la discussion en resta là. Mais à dater de ce jour, la jeune femme ne cessa d'être en butte aux sarcasmes de son mari et de s'entendre reprocher son aversion pour la bisque. Eugène ne pensait qu'à cela, ne parlait que de cela; devant tout le monde, à tout propos, il entamait le récit du malencontreux souper. Ce devint pour lui une obsession, une idée fixe, dont rien ne pouvait le détourner, de vouloir que sa femme aimât la bisque, que comme lui elle en raffolât, elle s'en pourléchât. De l'irritation il tomba dans la mélancolie; des reproches il en vint aux prières. « Je t'en prie, lui disait-il d'une voix pitoyable, essaie; tu verras que tu t'y feras. J'en suis sûr; les goûts changent. Lorsque j'étais enfant, je détestais les huîtres; aujourd'hui je les adore. »

Ces objurgations d'un accent si touchant qui se renouvelaient presque chaque jour remuèrent le cœur de la sensible Georgina. Elle consentit

à tenter une deuxième épreuve qui ne réussit pas davantage que la première : décidément la bisque déplaisait. Elle ne se rebuta pas néanmoins. Par pitié pour ce despote monomane, elle se laissait de bonne grâce emmener au restaurant, s'efforçait d'avaler sans grimace deux ou trois cuillerées du mets pimenté, tandis que lui, anxieux, la dévorant du regard, l'interrogeait de ce seul mot : « Eh bien ? » ajoutant invariablement après la réponse toujours négative de la patiente : « Tu t'y feras, comme moi pour les huîtres. »

Et en effet, elle s'y fit.

Après combien d'essais, de luttes, de dégoûts surmontés, seule, la pauvrette le savait. Mais enfin ça y était ; le résultat si ardemment souhaité était atteint. Eugène rayonnait, exultait : il avait conquis sa femme.

Dès lors ce ne fut plus que parties fines et fins soupers, tête-à-tête exquis, liesses, délices de toutes sortes. Et des deux époux, c'était *Bichette* la plus ardente, la plus aiguillonnée, la plus affamée et affolée de bisque, truffes et autres divins et « *vénériqs* » ingrédients. De la minute suprême dans son existence où elle avait mordu au coulis d'écrevisses, elle était devenue un maître... et une maîtresse. Toutes les hardiesses, tous les raffinements venaient d'elle. De quel appétit elle était douée, la gourmande ! Et

que son coup de fourchette distançait celui du mari! C'était à croire vraiment que celui-ci était, non le professeur, mais l'élève. Eugène, du reste, était loin de s'en plaindre, mais c'était lui à cette heure qui avait besoin d'être stimulé. Un soir il toucha à peine du bout des dents au plat qu'on lui présentait; une autre fois il n'eut pas la force d'y goûter. Bientôt l'appétit tomba, l'estomac devint hargneux, se révolta. Il dut consulter.

— Vous avez une gastrite, lui dit le médecin. Excès de nourriture succulente et épicée. Il faut vous mettre à un régime rigoureux: lait pur, et rien que cela.

Eugène fit une grimace.

— Pendant longtemps? demanda-t-il.

— Au moins six mois.

— Diable!

Le malheureux rentra chez lui, très affecté. *Bichette* l'attendait anxieusement.

— Eh bien?

— Lait pur pendant six mois, répondit-il dans un soupir.

Il s'attendrit, s'apitoya sur lui et sur sa femme.

— Pauvre enfant, lui dit-il en l'embrassant au front d'une façon toute paternelle, plus de bisque...

Il soupira de nouveau, et cherchant à s'égayer :

— Baste! tu t'y feras, n'est-ce pas? Tu as

appris à l'aimer, tu apprendras à la désaimer. Eh bien! non, elle ne s'y fit pas.

Malgré sa volonté très réelle de revenir à son premier régime, elle ne put réagir. Son estomac, qu'elle avait violenté pour l'amener au piment, n'arrivait pas à s'en sevrer; il réclamait la bisque, avec obstination, avec frénésie. Et plus elle voulait imposer silence à ce goulu, plus il criait et se démenait.

Sa santé s'en ressentit bientôt. Un cercle bleuté cerna ses grands yeux; une flamme sombre y parut, s'y implanta; son visage s'émacia, son teint devint plombé. En quelques semaines elle changea au point que tout le monde le remarqua et qu'on en parla à Eugène, qui crut couper court au mal en bourrant Georgina de quina Laroche et de fer dyalisé Bravais!

Ce fut un ami du mari qui, le premier, pénétra la maladie de la jeune femme. En pareil cas c'est toujours un ami qui est clairvoyant. « Tiens, tiens, pensa-t-il, serait-ce là la cause? » Il poussa une reconnaissance pour s'assurer qu'il ne faisait point fausse route et voir où il établirait ses batteries. En moins de cinq minutes il était renseigné et prêt pour l'attaque; en moins de cinq semaines il avait fait une brèche suffisante pour donner l'assaut. Cela du reste se passa le mieux du monde : à la première écrevisse la place se

rendit, sous la seule condition qu'on lui en amènerait d'autres; ce qui sur-le-champ fut accepté et exécuté. Et chaque semaine, il y eut reprise d'hostilités, mort d'écrevisses et nouvelle capitulation. Jamais bisques ne parurent plus succulentes à *Bichette,* d'un ragoût plus exquis; jamais régal offert par le mari n'avait eu ce montant, chatouillé le palais aussi béatement. Et puis, avec le nouveau convive, nulle crainte à concevoir pour les repas futurs; nul danger de diète ou de lait pur. Un estomac cuirassé, un appétit formidable.

Cependant Eugène se rétablissait. Un jour il eut de son docteur permission de faire un extra. Vite il en profita pour mener sa femme dîner en cabinet particulier. Comme bien vous pensez, le festin s'ouvrait par une bisque *recommandée.* Mais, à la vue de la bisque, Georgina avait froncé le sourcil.

— Qu'est-ce que cela ?

Son ton, comme son regard, était sévère.

— Une bisque ! cria Eugène d'une voix victorieusement retentissante; une bisque, comme celles dont tu te régalais !

— Je croyais que ce vous était interdit ?

— Eh ! non; c'est fini, et je peux...

Bichette l'interrompit d'un mot qui lui retira tout aplomb.

— Et les rechutes?

— Mais... balbutia-t-il, cherchant une réponse.

Elle, elle continuait froidement :

— Vous n'y pensez pas? Moi, j'y songe. S'il vous plaît de retomber malade, libre à vous; mais je vous certifie que je n'y aiderai pas.

— Pour une fois!... bégaya le malheureux homme, implorant sa femme d'un regard; puis, d'un accent à la fois passionné et pitoyable :

— Ça ne te dit donc plus rien, la bisque?

Elle ne daigna pas répondre, mais il lui monta aux lèvres un sourire de profonde et insultante pitié, tandis que lui, devant ce silence, répétait : « Ça ne te dit donc plus rien? »

Alors, regardant son mari bien en face, elle prononça lentement :

— Ça me dit que c'est le fruit défendu... à certains maris.

Toujours les Femmes!

TOUJOURS LES FEMMES !

A Gaston Prévost.

Le dîner avait été très gai. On n'était qu'un petit nombre de convives, tous intimes, se connaissant de longue date, ce qui explique le tour qu'avait pris la conversation dès le milieu du repas. La présence des dames, dont une nouvelle mariée, n'avait pas arrêté l'élan, et, après les événements de la semaine racontés rapidement, les pièces nouvelles, les soirées, les bals blancs ou bigarrés, on avait vite abordé l'éternelle question des femmes, autrement dit de l'amour.

Aussitôt tout le monde avait pris feu, et la bataille s'était engagée sur toute la ligne, les hommes attaquant, les femmes ripostant.

— Ce qu'il y a de désolant chez les femmes, dit un jeune homme, c'est qu'à moins d'un merveilleux instinct qui n'est pas départi à tout le

monde, on ne sait jamais comment se comporter avec elles.

Toutes les dames se récrièrent.

— Par exemple !

Une d'elles ajouta :

— Il n'y a qu'à faire ce que nous voulons.

— Mais, même à cette condition, répondit un monsieur d'une quarantaine d'années, je ne jurerais pas de réussir.

— Et puis, poursuivit le jeune homme, reste à deviner quelle est cette volonté.

— Ah ! voilà ! fit une jeune veuve, une blonde adorable aux yeux noirs magiques, avec un sourire inquiétant.

— Le fait est, lança un troisième convive du sexe dit *sexe fort*, que votre volonté, mesdames, ne se laisse pas pénétrer aisément. « Non » sur vos lèvres signifie souvent « oui », et réciproquement.

— N'écoutez pas le mot sur nos lèvres, lisez-le dans nos yeux. Et puis il y a un proverbe qui dit : « C'est le ton qui fait la chanson. »

— C'est une affaire d'oreille alors ? Si on n'est pas musicien ?

— Il est évident qu'en ce cas il n'y a point d'harmonie possible.

Mais une grosse dame sentimentale protesta.

— Est-il si difficile de s'entendre ? Et, s'il y a

malentendu, pourquoi devrait-on s'en prendre à nous plutôt qu'à vous autres, messieurs? J'avoue pour ma part — et je parle en ce moment sans prévention ni esprit de parti — que l'homme me paraît être plus *sphinx* que la femme, par cette raison qu'étant de beaucoup moins sensible qu'elle il reste maître de lui et sait dissimuler ses impressions. Nous, au contraire, nous sommes à la merci de notre cœur : il nous trahit, nous livre ; vous ne le savez que trop.

Elle soupira.

— Pardon, dit le jeune homme qui avait déjà pris la parole, je crois, madame, que la question est restée la même, que vous n'avez fait que lui donner une forme nouvelle en substituant le mot *cœur* au mot *volonté*.

— C'est que pour nous c'est une même chose.

— Assurément. Mais que veut votre cœur ? Là gît le point délicat, irrésoluble, désespérant.

— Oh ! fit la grosse dame sentimentale scandalisée.

— Mais oui. Tenez ; permettez-moi de vous conter ce qui est arrivé à un de mes amis. Il avait alors vingt-cinq ans. Il était riche, si toutefois on est riche de nos jours avec vingt mille livres de rente. Avec cela gentil garçon, bien fait, intelligent, aimable, chantant fort agréablement et valsant à ravir.

— Ce qu'il faut pour tourner la tête aux femmes ?

— Surtout aux femmes qui valsent. Mon ami, que j'appellerai Victor si vous le voulez bien, ne tarda pas à s'en apercevoir. Il avait rencontré plusieurs fois dans le monde une demoiselle, qui avait, à quelques mois près, le même âge que lui. Cette demoiselle était d'une très grande beauté, très lancée et assez libre avec les hommes.

— Qu'entendez-vous par : assez libre ?

— J'entends qu'elle se comportait volontiers comme une femme mariée.

— Qui se comporte mal.

— Non. On ne lui connaissait point d'amant. Mais sa façon d'être, son air dégagé, sa désinvolture faisaient douter de sa vertu, et quelqu'un résuma d'un mot l'opinion générale. Un soir qu'elle achevait l'air de *Mignon*, accompagnée par un attaché d'ambassade, comme on demandait à ce quelqu'un pourquoi Mlle X… qui n'avait pas de voix s'obstinait à chanter, celui-ci répondit, désignant d'un regard l'attaché d'ambassade : « Pour se faire accompagner… au delà du piano. »

— Ce qui était ?

— Pas tout à fait. Je vous ai dit que mon ami s'était trouvé en soirée avec cette personne

assez fréquemment ; il avait dansé, chanté des duos avec elle, et il lui avait semblé...

— Qu'elle était amoureuse de lui? C'est bien ça, les hommes!

— Dame! lorsqu'une femme vous regarde d'un certain air, qu'elle vous permet certaines privautés, vous fait respirer son bouquet, en attache une fleur à votre boutonnière, lorsque en valsant cette femme appuie sa tête contre l'épaule de son cavalier, il y a bien des chances pour qu'il en soit ainsi.

— Alors qu'advint-il?

— Ceci : que Victor alla de l'avant, et qu'un beau jour...

— Aïe!

— Que voulez-vous? Mon ami pensait, comme madame, que « non » sur les lèvres est « oui » dans les yeux et dans le cœur. Il en acquit rapidement la preuve.

— Vous voyez que nous ne sommes pas impénétrables.

— Attendez, de grâce. Voici donc notre audacieux maître de la place. Six mois se passent. Un matin, comme il déjeunait dans sa chambre d'une tasse de thé et d'une rôtie, son domestique lui annonce la visite de M. X... (le père de la demoiselle).

— Faites entrer.

M. X... paraît. Et à son air grave, à sa redingote boutonnée haut (on les portait alors très ouvertes) mon ami devine sur-le-champ que ce n'est pas là une visite banale.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur?... commença-t-il.

M. X... l'interrompit.

— Monsieur, j'irai droit au fait : vous êtes l'amant de ma fille; si, comme je l'espère, vous êtes un galant homme, vous l'épouserez.

— Ah! ah! fit Victor. Et si je n'étais pas ce que vous espérez?

— Alors, répliqua M. X... sur un ton très élevé, nous en appellerions aux tribunaux. Ma fille a été séduite par vous; il n'y a pas à nier : j'ai des témoins du *crime*.

— Pas possible?

— Monsieur, quand j'avance une chose...

— Je ne mets pas en doute votre parole. Comment, vous avez des témoins du?... En ce cas ils vous ont raconté comme les choses se passaient.

— Je ne comprends pas.

— Je vais tâcher de me faire comprendre. Vous m'accusez d'avoir séduit mademoiselle votre fille.

— Oui, monsieur, et indignement!

— Indignement? reprit Victor d'un air

innocent plein d'impertinence; je pensais le contraire. Comme on s'abuse! Eh bien! si vos témoins ont été véridiques, il vous ont affirmé que la *victime* ne se trouvait sans doute point suffisamment... *assassinée,* puisque c'est elle-même qui prenait soin de fixer au *meurtrier* l'heure et le lieu du prochain *guet-apens.*

— C'est une infamie! cria M. X...

— Ne nous emportons pas; vous désirez en appeler à la justice : nous nous expliquerons sans colère devant elle.

Et Victor congédia cet honnête homme de père.

— Il a bien fait, s'écrièrent en chœur tous les convives; cette demoiselle X... était une franche coquine, d'accord avec monsieur son papa. Tout le monde donnera raison à votre ami.

— Hélas! c'est ce qui vous trompe : tout le monde ne lui a pas donné raison. M. X... tint sa parole : il y eut un procès qui fit un scandale énorme, et, par une de ces erreurs incompréhensibles, qui sont heureusement une exception, le tribunal condamna le *séducteur* à payer à la plaignante une somme de cent mille francs à titre de dommages-intérêts. Le pire de l'affaire, c'est que la famille X... sut manœuvrer de telle sorte que l'infortuné condamné fut regardé

comme un homme abominable, sans foi, sans honneur, et qu'un peu plus tard, ayant voulu se marier, deux fois il fut refusé, ce qui le dégoûta des joies du foyer et le décida à demeurer garçon.

— A quelque chose malheur est bon, dit un monsieur.

— Et la demoiselle? demanda une dame.

— Oh! la demoiselle... Trois mois après, elle épousait...

— Un imbécile?

— Un malin. Une telle femme est un porte-bonheur. Vous voyez, mesdames, qu'on ne vous connaît pas si aisément : voilà un garçon qui pensait avoir rencontré une bonne fortune et qui s'était heurté à un chantage.

Alors la discussion recommença de plus belle. Cette histoire ne démontrait rien, sinon que l'ami en question avait la guigne. Les femmes comme Mlle X... n'étaient qu'un *accident* dans le monde. On releva le mot, on plaisanta là-dessus. La dame de tempérament opulent et mélancolique qui avait déclaré que les hommes sont *sphinx* prétendit que Victor avait mérité en partie son infortune. On se récria, et elle s'expliqua. Si ce M. Victor avait eu des femmes une meilleure opinion, s'il n'avait pas cru, comme tous ses pareils, que les femmes ont été créées pour le

bon plaisir de l'homme, qu'on a le droit de les courtiser malhonnêtement, de les séduire à tout bout de champ, il n'aurait pas eu la pensée que M[lle] X... fût éprise de lui, ou en tous cas il l'eût respectée. Ce lui serait une leçon : à l'avenir il saurait ce qu'il en coûte d'être trop aimable avec de pauvres êtres sans défense.

Tout le clan féminin opina de la tête.

— C'est vrai, très vrai ; il faut que l'homme apprenne à respecter la femme.

Mais le jeune homme avait repris la parole.

— L'histoire de mon ami ne s'arrête pas là. Quelques années se sont écoulées. Victor se sent seul, désœuvré, il s'ennuie. C'est encore un homme jeune, mais ce n'est plus un jeune homme ; le besoin d'occuper sa vie, d'y mettre un intérêt, l'a saisi brusquement. Il a renoncé au mariage, l'amour commence à le lasser, d'ailleurs il le redoute ; il ne lui reste guère que l'ambition. Il vise le conseil général. Il est instruit, intelligent, mais ce n'est pas un obstacle insurmontable. L'important, c'est d'avoir des influences locales.

Or il y avait dans le département un gros raffineur, plusieurs fois millionnaire, sans l'appui de qui nul candidat n'avait chance de réussir. « Allez le voir, dit-on à Victor, tâchez d'être patronné par lui, et rappelez-

vous qu'il ne se conduit que par sa femme. »

—Bon, fit quelqu'un, le dénouement se devine.

—Mon ami se rendit chez le raffineur, fut présenté à madame, une petite et mignonne créature, toute jolie, toute rose, avec des airs de colibri à la fois vifs et câlins, sollicita et obtint la permission de revenir, et enfin arracha au mari la promesse que celui-ci soutiendrait sa candidature.

Tout marchait à merveille : mari, femme, s'employaient pour lui, lorsqu'un jour qu'il se trouvait en tête-à-tête avec la femme, cette dernière rompit brusquement la conversation pour demander au visiteur quel était ce procès auquel il avait été mêlé et qui avait eu jadis si grand retentissement. Le pauvre diable rougit, pâlit, balbutia quelques phrases embarrassées; mais la dame le rassura, prit même soin de lui dire des choses aimables et obligeantes : qu'elle avait de lui la plus haute opinion, qu'elle ne croyait pas un mot des sots rapports qui lui avaient été faits, qu'elle l'estimait extrêmement, bref, elle conclut en l'assurant de toute sa sympathie. La conversation en resta là; mais, lorsqu'il prit congé, Victor sentit une petite main, douce et moite, trembler dans la sienne et la lui serrer plus amicalement que ne le permettaient peut-être les convenances.

« Ah! ça, se dit-il dès qu'il fut sorti, est-ce que?... Non. C'est une très honnête femme ; on la cite comme le modèle des épouses : n'allons pas une seconde fois faire fausse route! Elle a voulu simplement se faire pardonner sa question quelque peu indiscrète. »

Cependant il restait perplexe. Puis, ayant continué ses visites sans remarquer nul indice de nature à aggraver ses soupçons, il se rassura et se gourmanda d'avoir l'imagination si chaude, si déshonnête, à l'endroit du beau sexe.

Cinq jours le séparaient du grand jour de l'élection : le raffineur l'avait assuré d'un triomphe éclatant; il crut devoir faire une dernière visite.

De nouveau le narrateur fut interrompu par un monsieur qui lui cria :

— Je vous en prie, laissez-moi conter cette visite. Je n'y assistais point, mais je vous certifie que j'en ferai le récit le plus exact.

— Volontiers.

— Eh bien! la dame est seule. Votre ami est introduit dans un petit salon, où règne une demi-obscurité, rideaux tirés, volets presque clos, car au dehors la chaleur est suffocante et le temps orageux.

— Du tout : le temps est frais et il tombe une petite pluie fine.

— Mais la veille il y a eu de l'orage dans l'air : la preuve, c'est que le petit colibri s'en ressent encore; il est un peu pâle, nerveux, agité, prêt à pleurer ou à rire sans propos. Un cercle bleuté cerne ses yeux charmants et languissants. Etendu sur une chaise longue, c'est à peine s'il a la force de se soulever lorsque Victor paraît. Il sourit pourtant, avance sa petite main fièvreuse, et dans le léger mouvement qu'il a fait, son peignoir a découvert...

— Hum! hum!... fit quelqu'un, pour avertir le conteur de ne point se laisser emporter par la situation.

— Ne craignez rien, répliqua celui-ci; je n'irai pas au delà de la cheville, car c'est cela seulement que le peignoir a montré aux yeux du visiteur. La jambe d'ailleurs est protégée par un fin bas de soie. Ah! par exemple, j'ignore la couleur du bas.

— Qu'importe? lança une dame, soyez sûr qu'elle était bien choisie. Les femmes s'entendent aux nuances.

— Et les hommes fort peu. Aussi Victor n'a-t-il rien remarqué, ni le bas de soie, ni les regards alanguis, ni le malaise croissant de celle dont toute la personne l'implore. Et cependant le petit colibri a eu une crise de nerfs, une syncope; n'est-il pas vrai?

Le jeune homme fit signe de la tête que oui.

— Ce que voyant, continua le monsieur, Victor a bravement sonné la femme de chambre.

— Bravement? dit une dame. Vous avez des euphémismes, messieurs, lorsqu'il s'agit de vous!

— Ah! que voilà bien les femmes! Une première fois ce garçon a eu tort en se montrant hardi, il a tort une deuxième en étant réservé.

— Eh! sans doute, tout est relatif. J'espère que ce nigaud n'a pas été nommé?

— Il n'a pas eu trois voix.

— A la bonne heure! On ne fait pas conseiller général qui aurait besoin de conseil à toute minute.

— Mais... commença le jeune homme.

La jolie veuve impétueusement lui coupa la parole.

— Ne défendez pas votre ami : c'est un maladroit et un ignorant. J'admets qu'il y ait quelque obscurité dans nos désirs, mais il était évident que Mlle X..., qui n'avait pas de mari, en souhaitait un, ce que ne pouvait désirer madame la raffineuse qui de ce côté était pourvue. Il ne faut ni grande finesse ni profonde expérience pour savoir que le regard des demoiselles n'a pas la même signification que celui des femmes mariées : le premier dit : « Épousez-moi! » le second : « Adorez-moi! »

— Et celui des veuves? interrogea le jeune homme.

— Ma foi, vous en demandez trop, répondit-elle. Ce regard-là, jouez-le à pile ou face : si c'est pile, adorez; et, si c'est face... — Elle hésita une seconde, puis poursuivit crânement : — Retournez la pièce!

La Mort du Scarabée

LA MORT DU SCARABÉE

A Maurice Davanne.

— Oh! mon oncle, dit le petit Emile en s'installant sur les genoux de celui-ci, raconte-moi une histoire, dis?

L'oncle, un jeune homme de vingt-huit ans, bon enfant, sourit, et entama sans préambule le récit suivant :

Dans le jardin d'un de mes amis vivait une rose...

— Une fleur, ça vit donc? demanda Emile.

— Mais oui, fit la maman. Puis, se reprenant aussitôt en bonne chrétienne qui ne peut accorder une âme aux plantes, alors que le grand docteur saint Thomas d'Aquin en refusait une aux bêtes : — C'est-à-dire que ça ne vit pas comme nous.

— Comment alors, ça vit ?

— Voyons, repartit la mère, répondant à la façon des traditions autoritaires de l'Eglise, n'interromps pas toujours ainsi et écoute.

L'enfant se tut, et l'oncle recommença.

Dans le jardin d'un de mes amis vivait une rose. Elle était belle, plus belle que toutes ses compagnes ; et, comme elle était coquette, elle le savait.

— Qu'est-ce que c'est que ça, que d'être coquette ? demanda de rechef Emile.

La mère lança un regard sévère à l'incorrigible questionneur.

— Eh bien ! dit le grand-père, c'est se regarder dans la glace, comme fait Emile lorsqu'il a son beau costume neuf.

— Je continue, dit l'oncle.

La rose était donc coquette, ce qui lui valait, plus encore que sa beauté, les hommages et les galanteries des papillons d'alentour.

Or, dans ce même jardin, se trouvait un scarabée, brave garçon, modeste et timide malgré son vêtement éclatant, qui, ayant regardé la rose, en devint éperdument amoureux. Et chaque matin, à l'heure où la fleur s'éveillait, chaque

soir, au moment où, frileuse, elle s'enveloppait dans ses pétales de velours rouge, il était là, planté devant elle, le cœur palpitant, la dévorant des yeux. Si bien qu'un beau jour la jolie rose finit par remarquer notre amoureux, et que, devinant un galant dans ce personnage immobilisé, en extase devant sa beauté, elle lui adressa la parole en ces termes :

« Beau scarabée, à l'air mélancolique, que faites-vous là, ne remuant tête ni patte, plus sombre en votre cuirasse d'or et d'émeraude qu'une citrouille sous son enveloppe rouillée, et muet comme une carpe sortie de l'eau ? Dormez-vous ou êtes-vous éveillé ?

Le scarabée soupira.

— Je vois que vous ne dormez pas, puisque vous soupirez. A moins, continua-t-elie malicieusement, que vous ne rêviez ?

— Je rêve, en effet, murmura le scarabée, mais je rêve éveillé.

— Je m'en doutais, fit la rose. Alors, d'une voix insinuante, minaudant et prenant des airs penchés : — Et peut-on savoir ce qui vous fait ainsi rêver?

L'insecte rougit et de nouveau soupira.

— Madame, répondit-il en homme qui sait ses auteurs et les cite à propos, si je vous le disais, peut-être en ririez-vous ?

— Moi ?... Eh ! qui vous donne si méchante opinion de mon cœur ?

— Oh ! madame, je pense de votre cœur tout le bien imaginable.

— En ce cas, qui vous retient de parler ? Craignez-vous que je ne bavarde ? Je sais garder un secret.

— Eh bien ! madame... — Le scarabée fit une pause et reprit avec un gros effort : — J'aime !

— Je l'aurais parié, repartit d'un ton dégagé la rose, qui vraisemblablement à ces mots aurait joué de l'éventail, si les roses en avaient un. — Et le nom de la belle est-il un mystère ? Ne me le direz-vous pas ?

— Ce nom, je brûle et tremble tout à la fois de vous l'apprendre.

— Oui-da ! Connaîtrais-je la personne par hasard ? »

Ici le narrateur fut interrompu par le grand-père, qui dit :

— Mon cher, ton marivaudage est un peu long. Ne pourrais-tu, en faveur de ce pauvre diable de scarabée, plus intéressant que hardi, abréger la résistance de la dulcinée ?

— Ceci, mon père, riposta celui qui venait d'être interpellé, est de tous points contraire aux usages du beau monde, dont notre rose faisait

partie. Mais, puisque tel est ton désir, je fais taire les usages, et j'obéis.

Le soupirant a vu couronner sa flamme. La rose lui a dit qu'il ne lui était pas indifférent et s'est même laissé dérober un baiser en récompense d'un madrigal, car notre scarabée est poète à ses heures et tourne assez galamment les compliments rimés.

Mais voici qu'un matin une troupe d'enfants s'abattit dans le jardin, et, criant, gesticulant, courant, s'en vint vers les deux amis.

Justement, en cet instant, le scarabée achevait de lire à la rose un sonnet qu'il avait écrit à son intention la nuit dernière (car les poètes et les amoureux ne dorment jamais) et dans lequel il lui donnait les plus doux noms, l'appelait

L'étoile de mes yeux et l'écho de mon âme,

— ce qui menait tout droit à jurer

Une éternelle flamme, —

et, en terminant, défiait toutes les roses des jardins de posséder jamais la millième partie des attraits de celle qu'il adorait. Aussi la fleur, enchantée, tout entière à la joie de s'entendre louer de la sorte et uniquement occupée de vou-

loir paraître s'en défendre, ne s'aperçut pas qu'un des méchants gamins s'était approché sournoisement et s'apprêtait à capturer l'infortuné poète.

Tout à coup elle avisa deux énormes pinces — les deux doigts du malfaiteur ; — elle les sentit frôler son corsage, puis s'y enfoncer; elle comprit soudain le danger, voulut jeter un cri ; mais il était trop tard : son bien-aimé venait de lui être arraché, tandis qu'une voix, terrible, criait ces mots : « Je le tiens! je le tiens!... Auguste!... Victor!... Venez voir!... »

Puis le ravisseur s'enfuit avec sa proie vers ses camarades.

Ceux-ci de leur côté étaient accourus.

— Qu'est-ce que c'est?... Montre!...

— Attendez!... Qu'il ne s'envole pas!

Charles desserra lentement la main qui tenait étroitement enfermé le prisonnier au risque de l'écraser, saisit celui-ci et l'exhiba à tous ces regards curieux et impatients.

Ce furent des exclamations, des cris de joie.

— Oh! qu'il est beau!... Passe un peu!... Regarde : il a le ventre tout rouge!... Et tout doré!... Prends-garde de l'abîmer.

Le scarabée passait de main en main, heurté, bousculé, froissé. Un maladroit le laissa tomber. Aussitôt on se précipita, on se rua sur lui, les

mains étendues, lourdes, brutalement appesanties, l'une le roulant, l'aplatissant dans la poussière, l'autre lui assénant un grand coup de casquette, toutes le meurtrissant, féroces, impitoyables dans cette chasse de faibles, géants pour ce faible! Le pauvre insecte fut enfin ressaisi triomphalement; et comme sa belle cuirasse d'or qui étincelait au soleil était terne et toute poudreuse, Charles prit un peu de salive sur le bout de son doigt et le frotta énergiquement.

Alors un des bambins s'écria :

— Il faut le mettre dans une boîte.

L'idée fut trouvée bonne. On alla quérir une boîte; on y enferma le scarabée.

Le soir un cousin de Charles dînait à la maison.

C'était un grand garçon de dix-sept ans, qui faisait ses classes de philosophie et collectionnait des insectes.

Dès qu'il arriva, Charles courut à lui.

— Viens voir le scarabée que j'ai pris dans le jardin.

Il entr'ouvrit la boîte.

— N'est-ce pas qu'il est beau?

— C'est une cétoine dorée, dit le cousin, qui, en entomologiste fier de sa supériorité de savant, ajouta : — famille des lamellicornes... vit sur les roses.

— Oui ; c'est là que nous l'avons trouvé.

— Eh bien ! reprit le cousin, que comptez-vous en faire ?

— Le garder, tiens !

— En ce cas, il faut le piquer.

— Oui, oui, il faut le piquer, répéta joyeusement toute la bande enfantine.

— Donnez-moi une épingle.

On en apporta une, la plus grosse qu'on put trouver ; et le cousin, prenant délicatement l'insecte entre son pouce et son index, le traversa de part en part ; puis il planta l'épingle au fond de la boîte, referma le couvercle, et tout fut dit.

Ainsi suspendu, percé de ce gros épieu en fer, le pauvre scarabée agitait dans le vide ses petites pattes. Le sang suintait sur son dos, perlait sur son ventre, à l'endroit des deux plaies. Et en lui-même il disait : « Qu'ai-je fait à ces méchants enfants pour qu'ils me torturent de la sorte ? Ce bâton de fer dont ils m'ont transpercé immobilise tout mon être, le tient suspendu, et je ne peux même pas appuyer ni reposer mes chairs meurtries ; tantôt le corps me brûle, tantôt un froid de glace me saisit, plus affreux cent fois que le feu qui me dévorait l'instant d'auparavant. Je souffre mille morts et ne peux mourir. Ah ! les cruels, n'ont-ils donc d'autre plaisir que le spectacle de mon supplice ? »

Puis il pensait au désespoir de sa chère rose, aux larmes qu'elle devait répandre. « Je n'ai même pu lui faire mes adieux ; ils m'ont séparé d'elle si brusquement ! Que leur avais-je fait enfin ? »

Il tentait alors de se débarrasser de cette terrible épingle qui le clouait sans le tuer par le milieu du corps, mais chaque effort accroissait ses souffrances, et la douleur le forçait bientôt à redevenir immobile.

Il passa la nuit dans cette géhenne, tantôt luttant désespérément pour atteindre le sol de sa prison, tantôt stupide de douleur, raidi comme un cadavre.

Le lendemain matin, les enfants l'aperçurent blotti dans un coin de la boîte. Le malheureux était parvenu à glisser jusqu'au bas de l'épingle, puis, s'arcboutant de ses six pattes, se raidissant, se démenant, surmontant le mal de damné qu'il endurait, élargissant ses plaies, il avait employé toute la nuit à arracher l'épingle du carton où elle était fichée, mais il n'avait pu l'arracher de son corps ; et il allait pesamment par toute la boîte, traînant sa barre de fer, cherchant une ouverture par où s'évader. Epuisé par le sang qu'il perdait, à bout de forces, n'en pouvant plus, il s'était enfin arrêté là, dans ce coin, et y était resté.

Quand les enfants virent que le scarabée était arrivé à se dégager, il se mirent dans une grande colère.

— Sale bête!... Il a voulu se sauver!... Attends, va!

Ils le hissèrent de nouveau jusqu'au milieu de l'épingle, mais la plaie agrandie ne maintenait plus l'insecte; trois fois il retomba. Alors furieusement ils arrachèrent l'épingle et la lui enfoncèrent dans un autre endroit du corps.

— Bouge maintenant! cria l'un d'eux.

Et le couvercle se referma sur ce martyr muet.

Il ne bougea plus. De temps à autre il faisait mouvoir ses petites pattes, chaque jour plus engourdies, puis retombait dans son inertie. Tous les matins, les bambins blonds et frisés venaient en souriant le visiter et se récréer de sa longue agonie. Au bout de huit jours il vivait encore, mais il ne remuait plus que faiblement les deux pattes de devant; le dixième, il en allongea une et ne la replia point.

Les enfants retirèrent alors le cadavre de la boîte, et Victor ayant fait la remarque que le premier trou dont on l'avait percé l'avait tout abîmé et qu'il n'était plus beau, on résolut de s'en défaire, et on le jeta par la fenêtre.

Voilà mon histoire, dit l'oncle.

Emile pleurait à chaudes larmes. La mère, au risque de redoubler le chagrin de son fils, voulut tirer la moralité.

— Ceci, mon enfant, te montre qu'il ne faut jamais faire de mal aux animaux, si petits qu'ils soient, si insensibles qu'ils paraissent être.

— Et, continua l'oncle, ceci te prouve encore, mon petit, qu'il ne faut pas aimer de rose quand on est scarabée, ni de femme...

— Allons, allons, monsieur le sermonneur, interrompit le grand-père, en ce moment vous tirez votre poudre aux moineaux. Pour parler ainsi, attends donc qu'Emile soit en âge de t'entendre; et lorsqu'il aura atteint cet âge tu feras aussi bien de te taire, car ton neveu t'entendra, mais il ne t'écoutera plus.

Une Représentation extraordinaire

UNE REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE

A Johanni Perronnet.

I

En 188..., Pastourel était amoureux de Marietta.

Pastourel était comédien, Marietta danseuse. Tous deux, engagés au théâtre de l'Ambigu, faisaient chaque soir, l'un, par sa prestance et sa voix de stentor, les délices des hautes galeries, l'autre, par la plénitude de son maillot et la rondeur de ses jambes, la joie du duc de ***.

Le comédien n'avait que son cœur à offrir à la danseuse, le duc avait bien autre chose ; mais Marietta était une femme à sentiment : sans hésiter, elle prit le tout. Le duc la couvrit de bijoux, qu'elle garda, et Pastourel de baisers, qu'elle rendit.

Cela se passait dans les environs de février.

Vers la fin de mai, un beau matin, Pastourel vit arriver chez lui Marietta.

— Ah! dit-il en l'apercevant, la bonne blague! Tu as donc pu t'échapper?

— Oui, répondit-elle d'un ton caverneux, l'air fatal.

— Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que tu étudies la tragédie à présent?

— Je viens d'avoir une scène avec le duc.

— Pauvre chatte! dit Pastourel en l'attirant à lui; tu viens chercher des consolations auprès de moi?... Tu en trouveras, va!... Ne sois donc pas triste comme ça; faut laisser cette tête-là aux gens du monde, c'est à ça qu'on les reconnaît. Allons... voyons... secoue-toi un peu; pense à ta fête, à la partie organisée avec les amis... la semaine prochaine... Ça tient toujours, hein?

Marietta hocha douloureusement la tête.

— Ah! ça, reprit Pastourel, pas de bêtise! Ce n'est pas une raison parce que tu t'es prise de bec avec ton oiseau, pour qu'on renonce à s'amuser. D'abord j'y tiens, moi, à cette partie-là.

— Et moi donc! fit Marietta dans un soupir

— Alors?

— Alors... — Elle le regarda bien en face. — Qui est-ce qui paiera?

Et elle lui confia que depuis plus d'un mois l'amour de l'*oiseau de nuit*, comme Pastourel ap-

pelait irrévérencieusement le duc, ne battait plus que d'une aile; qu'il devenait jaloux, grondeur, insupportable; qu'à chaque demande d'argent il objectait des raisons, imposait des conditions, quelquefois même opposait des refus; bref, qu'elle en avait assez, de son amant, et qu'elle était résolue à l'éconduire.

— Donne-lui ses huit jours, dit Pastourel.

— Pas un! répliqua-t-elle.

Le duc lui faisait une vie d'enfer; elle n'y tenait plus. Elle préférait encore renoncer à sa partie de plaisir... et Dieu sait si ce projet lui tenait au cœur! C'était une idée couvée, caressée depuis son enfance — une toquade, quoi! — d'aller à Robinson; et jamais elle n'avait pu la mettre à exécution. Le destin ne le voulait pas. Comme le paysan de Nadaud, qui mourut sans voir Carcassonne, elle, elle mourrait sans voir Robinson.

Elle s'attendrit à cette pensée; elle devint lugubre. Pastourel s'épuisait en consolations, en conseils.

— Ah! dit-elle tout à coup, si tu étais gentil? En définitive, qu'est-ce qu'il faut? Dix louis; pas plus. Je ne t'ai jamais rien demandé; eh bien! je te demande cela.

— Hein?... Tu veux que je vous conduise à Robinson, toi et nos amis?

— Voilà tout.

Elle se faisait tendre, câline; elle appuyait sa jolie petite tête sur la forte épaule du comédien. En vain Pastourel lui jurait que cela lui était impossible, que, certes, il aurait été trop heureux d'être agréable à *sa petite femme idolâtrée*, mais qu'il n'avait pas un écu en poche; elle n'en était que plus pressante, que plus attachée à son désir. Elle finit par lui déclarer qu'une plus longue résistance lui serait une preuve qu'il ne l'aimait plus, et qu'alors... autant se dire adieu tout de suite.

Déjà elle était près de la porte.

Ah! Pastourel, que ne la lui laissas-tu franchir, cette porte? Mais tu étais amoureux : tu retins l'exigeante par le bras, et tu promis tout ce qu'on voulut.

II

Fontarey est une petite ville de deux mille cinq cents à trois mille âmes, sans commerce ni industrie, calme, silencieuse, inanimée, ne connaissant d'autres distractions que les promenades sur le Cours en été et les parties de loto en famille pendant l'hiver. Aussi un certain émoi se remarqua-t-il chez la population de la petite ville, lorsqu'un matin à son réveil elle aperçut les murs couverts de plusieurs affiches énormes

de toutes couleurs, portant, chacune, écrite en gros caractères, l'inscription suivante :

Dimanche 3 Juin 188...

REPRESENTATION EXTRAORDINAIRE

Loïsa la Dentellière

OU

Victime et Boureau (*sic*)

Drame en vers en cinq actes et six tableaux

DE... etc., etc.

Suivaient les noms des artistes, tous en vedette, avec l'indication des différents théâtres de Paris auxquels chacun avait l'honneur d'appartenir.

C'était la première fois que Fontarey allait avoir la comédie dans ses murs. Qui donc avait eu cette bonne pensée.

Qui?... Eh! parbleu, notre ami Pastourel, qui,

après avoir inutilement battu le pavé de Paris à la poursuite des dix louis exigés par Marietta, éreinté, désespéré, s'était soudainement souvenu d'un sien cousin qui habitait Fontarey et avait maintes fois sollicité le comédien de venir donner là-bas une représentation extraordinaire, lui promettant succès prodigieux et recette fabuleuse. Pastourel avait écrit au cousin. Le cousin avait répondu. Tout irait à merveille : Melpomène serait logée chez Uranie. Une sorte de grange, où l'on distribuait les prix des écoles, serait la salle de spectacle ; l'estrade formerait la scène ; quelques solives et quelques rouleaux de papier feraient un décor fort convenable. Un grenier supérieur servirait de loges et de foyer pour les artistes. Le cousin répondait de tout, déclarant que dès aujourd'hui il se mettait à l'œuvre et aurait terminé pour l'arrivée des comédiens.

Le dimanche matin, Pastourel et ses camarades firent leur entrée dans la petite ville. Fontarey, très ému, vit défiler cette troupe de héros *errants et bigarrés,* comme dit Voltaire,

Portant avec habits dorés
Diamants faux et linge sale ;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant, trois fois la semaine,
L'univers pour gagner du pain.

On se rendit au théâtre, dont on visita l'installation. Le cousin fut chaudement complimenté. Seul, un nommé Michelin ne se montra point satisfait. A titre d'ancien artiste du théâtre de l'Odéon, infatué de sa beauté (il était beau comme le Phœbus de Notre-Dame de Paris, et tout aussi bête), il s'éleva avec aigreur contre la communauté des loges, refusa de la partager et fit transporter sa malle sur la scène, dans l'espace laissé libre entre le mur et la toile de fond.

Cependant le soir arrive; l'heure du spectacle a sonné; la foule assiège le théâtre. Pastourel est rayonnant. On fera au moins six cents francs, et il n'y a que deux cent cinquante francs de frais.

Pan! Pan! Pan!

On va commencer. La salle est comble; plus une place à donner; on refuse du monde. La recette dépasse huit cents.

Pan! Pan! Pan!

Au rideau!

La toile se lève; le silence s'établit dans la salle. C'est commencé. Comme ça marche! Comme on applaudit! C'est un immense succès. Sûrement on redemandera une deuxième représentation.

Attention! Voici l'acte décisif, le clou de la pièce. En scène, la jeune dentellière, Loïsa, échevelée, tordant ses mains, jure à son incré-

dule amant qu'elle n'est pas coupable, qu'il ne faut pas toujours admettre les apparences, que telle femme semble criminelle qui est plus pure que l'eau de roche, etc..., etc... Derrière la toile, Michelin, le beau Michelin, court, très court vêtu, s'apprête à endosser un nouveau costume; il se baisse pour le prendre dans sa malle, mais il n'a pas bien calculé la trajectoire qu'a le droit de parcourir la courbe de ses reins, et, au moment où Loïsa, à l'apogée de la douleur, lance dans un cri d'angoisse ces deux vers :

Toi, qui de mes secrets eus toujours connaissance,
Parais; fais à ses yeux briller mon innocence!

la toile de fond crève et laisse apparaître aux regards des Fontareysois ahuris une... face cintrée, joufflue, et tout à fait inattendue.

Un rire immense secoue toute la salle. Bientôt pourtant quelques murmures se font entendre; ils grossissent, ils gagnent chaque rangée de spectateurs. L'hilarité a disparu; c'est la colère maintenant qui fouette cette foule. On crie à l'horreur, à l'abomination, à l'insulte. Les pères, les maris sont debout et gesticulent d'un air menaçant; les mères se jettent devant leurs filles; les *demoiselles* sont rouges et très animées. Le bénéficiaire vient faire des excuses; on le hue,

on refuse de l'entendre. De minute en minute l'indignation grandit ; il faut que l'autorité intervienne, prenne fait et cause pour le public et déclare qu'on va rendre l'argent.

On dut s'exécuter. La recette s'en alla comme elle était venue.

Pauvre Pastourel !

La Fin d'Isidore

LA FIN D'ISIDORE

A Jules Lévy.

I

Constance Duneau restait inconsolable. Isidore (feu M. Duneau) venait de la quitter pour un monde meilleur; et, afin de tromper sa douleur et d'atténuer sa solitude, elle avait — pauvre femme! — fait mouler en cire le portrait du défunt, en pied et de grandeur naturelle. Il lui semblait qu'ainsi son Isidore pouvait encore la voir, l'entendre; elle lui parlait, lissait soigneusement ses cheveux, refaisait le nœud de sa cravate, lui demandait s'il était content. C'était une grande consolation : il était si ressemblant!

Presque un an s'était écoulé depuis la mort de cet être adoré, et le temps, ce grand médecin, n'avait apporté aucun allègement au chagrin de Constance. Sa santé s'altéra, ses amis s'inquié-

tèrent. On parla d'un voyage : justement elle avait une parente à Naples... Mais au premier mot Constance se récria : « Abandonner Isidore? Jamais!... » Et, en disant cela, elle entourait le mannequin de ses bras, le couvrait de larmes et de baisers. Néanmoins, à force de sollicitations, d'objurgations, on finit par la décider.

Ah! ce fut un jour bien triste que celui des adieux! Elle ne pouvait s'arracher des bras d'Isidore. « Allons, lui disait-on, soyez raisonnable; partez. » Elle revenait toujours au défunt.

— Pauvre ami! Comme je serai loin de lui! Comme il va s'ennuyer pendant mon absence!

Et à sa bonne :

— Adèle, vous aurez bien soin de monsieur, n'est-ce pas?... Vous me le promettez?

— Eh! oui, répétait la bonne, j'en aurai soin; mais partez.

— Encore un dernier adieu, dit la veuve.

Elle se précipita sur Isidore; mais sa tendresse avait été trop vive, son élan trop passionné : Isidore chut à terre.

— Ah! mon Dieu, s'écria Constance pendant qu'on relevait l'infortuné, il s'est fait une bosse au front!

II

Un matin que, fidèle à sa parole, Adèle époussetait son maître, la poste lui apporta une lettre d'Italie.

— Ah! dit-elle, madame qui m'annonce son retour probablement. Dame! depuis trois mois qu'elle a quitté...

La fin de la phrase fut remplacée par un coup de plumeau irrespectueux sur le nez d'Isidore.

Adèle ne s'était point trompée : madame revenait, mais elle ne revenait pas seule; depuis dix jours elle était l'épouse du Napolitain *il signor Paolo Fritti*. La lettre se terminait par ces mots : « Vous devez comprendre combien il m'est difficile de garder monsieur; voyez à vous en défaire le plus tôt possible, mais d'*une façon honorable.* »

— En v'là une nouvelle, s'écria la bonne. Qu'est-ce qu'elle entend par une façon honorable? J' vas le vendre à un marchand de bric-à-brac.

Le soir même Isidore quittait le domicile conjugal, et, trois jours après, Constance y introduisait *il signor Paolo Fritti*.

III

La foire aux jambons et au pain d'épice attire chaque année une foule considérable; elle offre aux curieux un spectacle des plus étranges; et Paolo, désireux de connaître les différentes physionomies de la capitale, y avait entraîné sa femme.

Ils allaient, tous deux, bras dessus bras dessous, quand leur attention fut attirée par la voix d'un petit homme, qui, armé d'une longue baguette, pépiait sur un ton faux et aigu : « *Entrrez*, messieurs! *Entrrez*, mesdames! Visitez le nouveau musée Curtius! la galerie complète des personnages des temps présents et passés! »

— Entrons, dit Paolo.

— Entrons, répéta Constance.

Voici nos deux époux au milieu des héros et des héroïnes. Le petit homme, tenant toujours sa baguette à la main, désigne chaque personnage et fait un court boniment. « Celui-ci, Socrate, qui a bu la ciguë... Celui-là, le grand Frédéric, l'ami de M. de Voltaire. » Il se découvre. « Celle-ci, la Dubarry, qui mérita d'avoir le cou coupé à cause de ses débordements... Cet autre... Attention! Cet autre est Mangin! le grand Mangin!

le seul, le vrai, l'authentique! Le voici couvert de son casque, tenant en main ses fameux crayons! Portrait fait d'après nature! Portrait de la plus grande ressemblance et de la plus haute vérité! »

Mais un cri s'est fait entendre. Pâle, défaillante, Constance a détourné la tête... Dans Mangin elle a reconnu Isidore.

— Sortons, balbutie-t-elle.

Dehors, elle recouvre ses esprits, se remet de son trouble; à Paolo qui l'interroge avec sollicitude, elle répond : « Ce n'est rien... un étourdissement; rentrons. »

Dès qu'elle est seule dans sa chambre, elle fait venir Adèle.

— Malheureuse! lui dit-elle, qu'avez-vous fait de monsieur?

— Mais, madame...

— Est-ce ainsi que vous m'avez obéi?

Elle lui raconte le cruel spectacle qu'elle vient de voir : Mangin sous les traits d'Isidore! Pauvre ami! C'est une profanation! Je ne veux pas qu'il reste là, vous entendez? Voici de l'argent; courez et ramenez-le.

Isidore rentra donc chez lui, mais pour se voir relégué dans un affreux petit cabinet sans air, sans jour, enfoui sous les vieilles robes de Constance.

Cependant, celle-ci ne vivait plus, elle était dans des transes perpétuelles. Si bien caché que fût Isidore, le hasard pouvait conduire Paolo dans le cabinet : s'ils allaient tout à coup se trouver face à face, stupéfaits, indignés ? Horrible !... Que faire?

Adèle eut une idée.

— Si on portait monsieur à une usine ? On en ferait de la cire à frotter.

Constance en soupirant acquiesça à cette idée; et c'est sous cette dernière forme que, pour la seconde fois, Isidore reprit possession de son domicile. Mais il tenait sa vengeance. Grâce à lui, le parquet devint si luisant, si glissant, qu'au premier pas que fit *il signor Paolo Fritti* en pénétrant dans la chambre conjugale, il s'étala tout de son long, et si malencontreusement que depuis cette chute tout mouvement lui est rigoureusement interdit.

La Solution

LA SOLUTION

A Georges Lamouroux.

I

— Quel gentil garçon ! dit quelqu'un ; doux, rangé et studieux !...

— Oui, fit le médecin, mais il a un vice qui ne pardonne point.

Chacune des personnes présentes regarda le médecin avec stupeur.

— Un vice ?

— Il travaille trop, poursuivit l'homme de l'art. Je l'ai déjà averti, mais inutilement. Il passe la moitié de ses nuits, et souvent la nuit entière, penché sur ses livres, absorbé dans les problèmes les plus abstraits de la destinée humaine. Ajoutez à cela que son tempérament nervoso-lymphatique le prédispose à la névropathie

cérébro-cardiaque et par suite à l'illuminisme : il deviendra fou ou il mourra subitement.

Le médecin n'avait pas achevé de parler qu'un cri se faisait entendre, strident, déchirant, et qu'une jeune fille s'affaissait lourdement sur elle-même.

On se précipita, le médecin le premier, tandis que quelqu'un lui glissait à l'oreille : « Vous avez fait là un joli coup, docteur ; ne saviez-vous point que Mlle Henriette aime M. Camille ? »

II

Oh ! certes, elle l'aimait, ce Camille, avec qui elle avait été élevée.

Ses premières pensées, ses premières émotions d'enfant avaient été pour lui ; si loin que sa mémoire fouillât dans le passé et que son cœur s'interrogeât, c'était lui toujours qui s'y montrait. Il avait eu son premier sourire, amené sa première larme. Elle était déjà jalouse de son ardeur pour l'étude ; avec une coquetterie, qui n'était au fond qu'une extrême tendresse, elle lui reprochait d'aimer mieux ses livres qu'elle. Cette nature divinatrice innée chez la femme, et qui chez celle-ci se manifeste avant le développement et la conscience du sexe, lui avait fait pressentir l'ennemi dans cet inconnu redoutable caché en

ces pages et sous ces mots mystérieux, dont elle ignorait et maudissait le charme, et qui lui prenait tout entier le cœur du petit Camille. « Que trouves-tu donc de si beau là-dedans? » lui demandait-elle souvent avec un gros chagrin. Et Camille, sans lever les yeux de dessus son livre, lui répondait : « Si tu savais comme c'est amusant de lire? » Et au fur et à mesure qu'il avait grandi, que les années l'avaient fait adolescent, puis jeune homme, ce désir d'apprendre et de savoir s'était développé chez lui et changé en un impérieux besoin.

Elle, elle était devenue une grande belle jeune fille, simple, aimable, avec une grâce avenante, un visage ovale charmant, de longs cheveux, un doux regard plein de franchise, semblable au portrait que Gœthe nous a tracé de sa Dorothée, sauf que celle-ci portait ses belles tresses roulées et retenues par des épingles d'argent, tandis qu'Henriette laissait les siennes retomber sur son dos.

Comment Camille s'avisa-t-il un jour de regarder Henriette, de remarquer la couleur de ses yeux, plus suave que celle de la pervenche, et sa taille souple, et ses doigts effilés, et ses petits pieds mignons? Comment vit-il qu'elle était jolie comme un ange et en fut-il occupé au point d'en négliger ses chères lectures? L'amour

appelle l'amour; et, tout savant qu'il était, il avait vingt ans.

Entre son cœur et celui d'Henriette l'accord fut bientôt fait. Fût-ce une parole ou un regard qui décida du moment suprême? Qui le dira? Et du reste qu'importe? Ils s'aimaient, ils s'étaient fiancés; qu'est-il besoin de chercher autre chose? Dès lors Camille partagea son temps entre l'étude et la jeune fille. Ce fut une douce existence, qui devait mener à une autre plus douce encore, quand la bénédiction paternelle et la consécration divine, descendues sur leurs fronts d'amants, les auraient faits époux. Henriette restait bien encore un peu jalouse des gros in-folio; mais Camille savait si bien la rassurer, la plaisanter doucement de sa défiance, lui ramener la joie au cœur, que la chère ombrageuse oubliait vite son souci. Et puis, n'aimant au monde que Camille, elle le jugeait sur ses propres sentiments et se disait que Camille n'aimait qu'elle. Elle se laissa donc bercer par le bonheur, elle s'y endormit.

La sinistre prédiction du médecin, à laquelle elle était loin de s'attendre, l'atteignit en plein cœur. Elle crut qu'elle allait mourir. Pendant huit jours elle demeura dans un état voisin de l'anéantissement; et lorsque le sentiment lui revint, elle n'eut plus qu'une pensée, qu'un but :

arracher celui qu'elle aimait à la science, c'est-à-dire à la mort. Sans doute, il lui faudrait lutter, beaucoup, longtemps, car elle comprenait à présent quelle maîtresse c'était que la science, puisque Camille, averti qu'il jouait sa vie dans cette existence de labeurs et de recherches, n'y avait point renoncé. Mais elle ne désespérait pas : l'amour a la force, ayant la foi, et la ténacité, étant l'infini. Camille du reste n'opposa aucune résistance. Emu par la douleur et les prières de sa fiancée, touché d'un amour que la mort avait été, par sa faute, sur le point de lui ravir, Camille pleura avec Henriette et lui fit tous les serments qu'elle exigeait. Résolu à tenir sa parole, et sachant qu'il est moins aisé de se modérer que de s'abstenir, se disant en outre qu'il n'avait nul besoin d'être savant pour être heureux, il rompit complètement avec l'étude. Quand parfois la tentation du travail le prenait, il levait les yeux sur la jeune fille ; et si la vue de la douce et chère enfant qui lui souriait ne parvenait point à détruire la tentation, elle lui donnait du moins la force d'y résister.

Au bout de trois mois, Henriette crut l'avoir reconquis tout entier. Elle ne soupçonnait pas quelle flamme brûlait cette âme ardente, éprise d'abstraction, assoiffée d'inconnu. L'homme est visiblement fait pour penser, a dit Pascal. Une

fois qu'on a en soi éveillé la pensée, rien désormais ne peut l'endormir. La pensée prend possession de l'être humain, qui dès lors ne connaît ni repos ni trêve; elle enfourche en quelque sorte le corps, le pousse en avant, l'éperonne et le chevauche jusqu'à ce qu'il tombe pour ne se plus relever.

Camille retourna à ses livres et à ses recherches spéculatives. Il s'y replongea avec plus d'emportement que par le passé, comme s'il eût voulu se venger de son long désœuvrement, se faire pardonner une désertion qu'il ne s'expliquait plus.

Et pourtant il avait juré, et pourtant il aimait Henriette.

III

Une nuit qu'il travaillait dans sa bibliothèque, Camille s'aperçut que sa lampe se mourait. Il allait se lever pour la remplir, lorsque près de lui un léger bruit, ressemblant à un soupir étouffé, lui fit retourner la tête. Mais il ne vit rien. Il crut s'être trompé et avança la main vers la lampe pour l'emporter; en cet instant le même bruit se répéta très distinctement, quoique toujours aussi faible. Surpris, il fit deux fois du regard le tour de la pièce, mais sans découvrir dans la demi-obscurité qui l'enveloppait autre

chose que les volumes dormant poudreux sur les rayons, debout ou couchés, chacun à sa place, sa table de travail surchargée de livres et de papiers, et l'âtre éteint de sa cheminée, malgré le froid et la neige qui tombait au dehors. « Allons, pensa-t-il, je rêve. »

Mais soudain il entrevit dans un des angles de la bibliothèque quelque chose de confus, une sorte de flocon blanc, vaporeux et lumineux, qui oscillait lentement, sans bouger de place. Bientôt le flocon s'accentua, s'étendit, sembla se détacher de la muraille ; une image se forma, d'abord un peu trouble, puis plus précise, et Camille distingua enfin une forme humaine, revêtue d'une longue tunique blanche, avec une figure de femme admirablement jeune et belle, où brillaient deux yeux d'un éclat incomparable.

Le jeune homme était resté cloué à sa place, l'œil fixé sur la vision. Un frisson lui courait par tout le corps. L'émotion, la stupeur, la sensation d'une puissance fascinatrice paralysait ses membres, enchaînait sa langue, immobilisait son regard. Pourtant il fit un effort sur lui-même, et d'une voix mal assurée il balbutia :

— Qui es-tu ?

— Le génie de ta destinée, répondit le fantôme.

— Et que me veux-tu ?

— Réaliser le souhait que tu formeras.

Camille tressaillit.

— Le souhait que je formerai ? répéta-t-il à haute voix, répondant plus à sa pensée qu'à l'Esprit qu'il avait devant lui.

— Oui, reprit le fantôme, je peux à ton choix te rendre riche, puissant, aimé à jamais de celle que tu aimes, de cette Henriette qui a failli mourir à cause de toi.

— Henriette!... murmura Camille en passant la main sur son front.

A cette heure solennelle, où le bien le plus cher dépendait du mot qu'il allait prononcer, il l'avait oubliée. Il fut pris d'un douloureux remords, et la pensée d'une telle ingratitude étreignit son cœur, le poigna. Une deuxième fois il passa la main sur son front, comme pour y ramener le souvenir de sa fiancée; puis il ouvrit la bouche pour crier au fantôme : « Parbleu, oui ! l'amour... l'amour éternel d'Henriette... c'est cela que je veux!... » Mais au même instant une force supérieure à sa volonté arrêta ce cri sur ses lèvres; une voix intérieure s'éleva en lui qui disait : « L'amour, le bonheur, est-ce donc là le dernier mot de la destinée humaine ? » Il se sentit pâlir, tenta d'étouffer cette voix inattendue de ses deux poings comprimés sur sa poitrine, mais toujours la phrase revenait, plus pressante et plus dis-

tincte : « Est-ce donc là le dernier mot de la destinée humaine? »

Un grand tumulte se faisait en lui, auquel il tentait d'échapper; le sang lui battait aux tempes; tout maintenant, en lui et autour de lui, chantait le refrain maudit. Alors, vaincu, malgré lui, sans en avoir conscience, il se leva, se tourna vers le blanc fantôme, et dans une sorte de rictus à la fois farouche et angoissé il jeta ces mots :

— Ce que je souhaite? Connaître ce qui n'a été donné à aucun mortel de savoir jusqu'ici : ce qu'il y a au delà!

Le fantôme se taisait, le regardant avec une douceur infinie.

— Ne m'entends-tu pas? cria Camille.

— Si, repartit l'Esprit; mais n'as-tu donc d'autre désir à former?

— Non! Vivre heureux ou misérable, aimé ou délaissé, que m'importe! Ce qu'il me faut, c'est le le secret de l'éternité!... Oh! oui, savoir!... savoir!...

Et, ce disant, il tendit impétueusement les bras vers le fantôme. Celui-ci s'avança, et, étendant à son tour le bras vers le jeune homme :

— Puisque ton âme ne connaît que ce vœu, dit-il doucement, que ce vœu soit exaucé.

En même temps il le toucha au front. Subitement le regard de Camille grandit démesurément;

ses lèvres s'agitèrent dans l'effort d'une dernière parole, puis ses jambes fléchirent, et il retomba assis sur son fauteuil, les bras inertes, la tête droite, à peine inclinée sur l'épaule gauche, l'œil fixe et plein d'épouvante.

Camille n'avait plus rien à apprendre. Fidèle à sa promesse, l'Esprit avait pour lui déchiré le voile qui couvre l'inconnu redoutable; mais aussi, comme toujours, l'éternité n'avait livré son secret qu'à la tombe.

Un Cas singulier

UN CAS SINGULIER

A Paul Hugounet.

Beauvillain avait été marié trois fois, et trois fois il s'en était cruellement repenti. Cela le désespérait d'être... confondu avec tant d'autres, et il se serait parfois battu de bon cœur, ce qui prouve qu'il avait des sentiments généreux, puisque au lieu de s'en prendre au *corps du délit*, il s'en prenait à lui-même, et que le bâton que beaucoup eussent levé sur madame leur épouse ne tombait que sur son dos. Bâton, d'ailleurs... entendons-nous : c'est moralement qu'il se fustigeait. Il se mettait l'esprit à la torture pour découvrir la cause de tant d'infortunes, et n'y parvenait point. Ce ne pouvait être la faute de son physique ; il était gentil garçon — ni le fruit d'un caractère maussade, acariâtre ; il était doux comme un agneau — ni le résultat d'une jalousie tracassière qui, prétendant tenir l'amour

sous les verrous, le fait envoler par les fenêtres; car sa confiance était sans bornes. Etait-ce donc guignon? il n'était pas mal chanceux — justice? il perdait au jeu suffisamment pour conjurer le sort — bêtise? il avait de l'esprit; et d'ailleurs les femmes sont-elles si friandes d'atticisme? En fait de bons mots, elles ne goûtent guère que les mauvais.

Donc Beauvillain n'y comprenait rien. Un instant il se crut sur la voie de la vérité. Les trois femmes qu'il avait successivement épousées étaient brunes : qui sait si la couleur des cheveux n'entrait pas pour partie dans la fidélité de l'épouse? Il publia sur ce sujet une plaquette : *De l'importance de la couleur du cheveu chez la femme dans le mariage*, avec ce sous-titre : *Simple conseil aux célibataires.* C'était absurde. Mais quel esprit ne bat la campagne? Du reste sa théorie était basée sur un fait personnel, qui ne manquait pas de consistance.

Lassé (ce qui se comprend) des unions légitimes, il venait de demander à une liaison ce bonheur, cette sécurité qui l'avait fui jusqu'alors, et cette sécurité, il l'avait trouvée; ce bonheur, il le goûtait. Or sa maîtresse était blonde, blonde comme les blés; d'où cette conclusion : les brunes sont volages, les blondes sont fidèles. Il en fut si

bien convaincu qu'il épousa sa maîtresse. Crac! un an après, il était redevenu... perplexe. Sa quatrième femme le trompait à elle seule plus que les trois premières additionnées. Ainsi *la couleur du cheveu* n'avait aucune influence. Il en eut bientôt une preuve manifeste.

Veuf (il avait au moins cette aubaine) une quatrième fois, il fit la connaissance d'une brune, créature superbe, dont il s'éprit à première vue. Il commença sa cour, une cour acharnée, mais, hélas! sans le moindre succès. La brune voulait être épousée, ce que n'entendait pas notre homme. Passer par la porte de la mairie n'était plus son fait, car il la connaissait d'ores, cette porte, et la savait mauvaise pour lui, s'y étant fait quelques bosses au front. Il tint bon, la belle aussi, et cela eût pu durer longtemps sans une faiblesse imprévue de l'impassible brune, qui la jeta subitement dans les bras de Beauvillain. D'où provenait cette faiblesse? Bien fin qui le dira. La brune elle-même eût été sans doute en peine de l'expliquer car en général les femmes ne réfléchissent qu'après s'être décidées.

La voici donc la maîtresse de Beauvillain. Elle l'aime, elle lui garde sa foi; mais elle cache dans son cœur un âpre désir — certes des plus légitimes — celui d'être élevée à la dignité d'épouse.

— Enfin, dit-elle un jour à son séducteur, pourquoi refuses-tu de m'épouser?

— Parce que.

— As-tu un reproche à m'adresser?

— Pas un.

— Alors?

Il se tait; puis, comme elle insiste :

— Cela me porte malheur, répond-il.

— Bah! Est-ce que?

Il incline déjà la tête en signe d'affirmation, lorsqu'une inspiration, comme il en arrive aux bienheureux, illumine soudain son esprit.

— Mes femmes me font toujours veuf.

Ce fut au tour de la maîtresse à garder le silence. La perspective de quitter de cette sorte l'homme qu'on aime n'a rien d'attrayant, et tenter un tel aléa donne à réfléchir. C'est que c'était la vérité que ce Beauvillain avait enterré quatre femmes! Elle ne voulait pas être la cinquième. Et pourtant elle le fut. Le désir chez elle l'emporta sur la crainte, et elle reçut au pied des autels la consécration de son amour. Hélas! ce fut tant pis pour elle. Beauvillain l'avait prévenue : elle le fit veuf, mais auparavant elle l'avait fait cocu.

— Parbleu, c'est trop fort! se dit Beauvillain, et j'en aurai le cœur net.

Sans perdre un instant, il se mit en campagne,

et, après quelques semaines de siège, il pénétrait dans le cœur d'une jeune veuve. Vraiment la destinée lui était étrange. Aurélie, comme la belle brune, comme, avant celle-ci, la blonde couleur des blés, lui demeura religieusement attachée. Mais à cette heure notre héros n'avait cure d'affection conjugale; ce qui lui importait, ce qu'il lui fallait à tout prix, c'était la solution du problème de sa destinée. Il s'attela à cette recherche avec une ardeur de savant, poursuivit sans relâche son expérimentation, mit tout en œuvre pour amener Aurélie à une faute. Il se montra pour elle dur, soupçonneux, injuste; il lui fit connaître ses amis, et les plus aimables, les lui vanta, lui ménagea des tête-à-tête. Qu'advint-il? Que la fidélité d'Aurélie alla croissant : elle tournait au caniche.

— Bon, pensa Beauvillain, elle ne me trompera pas; la première phase de l'expérience est complète ; passons à la seconde.

La seconde, c'était le mariage. Cette fois il dicta ses conditions : il épousait Aurélie, mais sous le sceau du secret; personne ne devait savoir quel lien sacré les attachait l'un à l'autre.

Aurélie jura, devint Mme Beauvillain, et continua à se montrer aussi soucieuse de l'honneur de son mari qu'elle l'avait été du bonheur de son amant. « Sacrebleu! s'écria Beauvillain, je

ne saurai jamais!... A moins que... » Il réfléchit pendant une minute. « J'ai trouvé! Evidemment cela tient à ce qu'on ignore mon mariage. *On prend la femme d'un ami; on respecte sa maîtresse.* »

Enfin! Il avait résolu la question, déchiffré l'énigme qui torturait son esprit! Il se voyait au comble de ses vœux.

Mais voici que cinq mois après, Aurélie, la vertueuse Aurélie, se faisait enlever, tout comme une princesse, par un commis de nouveauté!

Ainsi Beauvillain n'avait rien déchiffré du tout.

Mais alors?...

Ami lecteur, il est une épigramme de Piron, où, parlant de l'écrivain actif, fécond, dont la plume enfante chaque jour quelque œuvre nouvelle, le poète nous le montre devenu membre de l'Académie, se carrant grassement, paresseusement, dans son fauteuil, où il ne tarde pas à s'endormir, pour ne plus faire qu'un somme; et Piron termine en disant :

Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Un Monsieur bien élevé

UN MONSIEUR BIEN ÉLEVÉ

A Fernand Samuel.

Propriétaire du domaine du Clossan, un des principaux vignobles du département de l'Hérault, Ernest Viala cherchait à placer ses vins.

Un jour qu'il se trouvait de passage à Paris, il rencontra sur le boulevard un de ses anciens camarades de collège et naturellement lui fit ses offres. L'ami les déclina, mais il lui indiqua un richard de sa connaissance, dont la cave, quoique bien garnie, gardait toujours une place à de nouveaux crus. « Présente-toi de ma part, lui dit-il; seulement, comme M. Duravel est dans les affaires, que dans la journée on ne sait où le prendre et qu'il sort tous les soirs, tu n'as chance de le rencontrer qu'au moment de son déjeuner. Il se met à table à midi ; sois chez lui à midi moins dix. »

Ernest remercia avec effusion, et le lende-

main, à l'heure dite, il sonnait à la porte du commerçant.

Voyant qu'on ne venait pas lui ouvrir : « *Té!* mon bon, se dit-il, tu crus avoir sonné, tu te trompas. » Et il tira de nouveau la poignée du timbre, mais cette deuxième fois sans plus de succès.

— *Quésaco?* fit-il. Est-on sourd là-dedans?

Il avançait la main, décidé à carillonner jusqu'à ce que quelqu'un parût, lorsqu'il remarqua que la porte était entr'ouverte.

— *Té, vé!* je vais entrer.

Et il entra.

Il traversa l'antichambre, une antichambre vaste et luxueusement décorée, et il alla droit à la première porte qui s'offrait à lui. Il frappa; ne recevant pas de réponse, il entre-bâilla cette porte, aperçut une salle à manger et en franchit le seuil. Il vit la table servie et deux couverts se faisant face. Il attendit quelques instants, espérant qu'un domestique se montrerait; mais il en fut pour son espoir. Alors, afin d'éveiller l'attention et d'avertir de sa présence, il fit du bruit : il marcha, se moucha, toussa. Personne ne vint. Il perdit patience, poussa une deuxième porte et pénétra dans une pièce qui était un petit salon.

Là, il attendit encore, recommençant le manège de tout à l'heure, piétinant, lançant quelques

« hum! hum! » demandant à haute voix s'il y avait quelqu'un.

— *Eh bé!* allons jusqu'au bout, se dit-il.

Il souleva une portière qui séparait le petit salon d'un second plus grand, ne s'arrêta point dans cette dernière pièce et se dirigea hardiment vers une troisième porte, dont il tourna brusquement le bouton et qu'il ouvrit toute grande d'un trait.

Et soudain il se trouva face à face avec une dame, qui — *proh pudor!* — se disposait à changer de chemise. Elle en tenait une entre ses dents et l'autre dans ses deux mains, suspendue au-dessus de sa tête. Pour comble de malheur, la vue de Viala arracha un cri à la dame, ce qui lui fit desserrer les dents et laisser choir sur le tapis le léger et unique vêtement qui la protégeait tant bien que mal contre les regards de l'indiscret visiteur.

Ernest était demeuré sur le pas de la porte, interdit, assez décontenancé. Mais bientôt, recouvrant son assurance, il s'inclina respectueusement, le chapeau à la main, et, dans une attitude correcte et aisée tout à la fois, comme il sied à un homme du monde :

— Pardon, dit-il avec son accent sonore de Méridional; est-ce à monsieur ou madame Duravel que j'ai l'honneur de parler?

La Casquette du Papa Nizet

LA CASQUETTE DU PAPA NIZET

A Gabriel Marc.

Quand je vins m'installer dans le charmant petit village de D..., situé à quelques lieues de Paris, il y avait deux ans déjà que le bonhomme Nizet habitait le pays.

La maison que j'avais louée touchait à la sienne; nos deux jardins, deux longues bandes de terre étroites, étaient contigus, séparés par un mur, haut d'à peu près deux mètres, terminé en hérisson, et dont le faîte était surmonté d'un treillage peint en vert, où couraient toutes sortes de plantes grimpantes. La clôture donnant sur la rue était formée d'un mur d'appui bas et supportant également un treillage où des lierres commençaient à grimper.

La première fois que je le vis, c'était un dimanche matin. Il était à peine sept heures; j'étais accoudé à ma fenêtre, en train de humer

l'air frais, de me griser de ces senteurs pénétrantes et exquises qui sourdent de terre à la pointe du jour. Lui, disposait du fumier au pied d'un massif de rosiers. Ma vue plongeait directement dans son jardin, et machinalement je l'examinai, m'intéressant à son travail. C'était un homme qui paraissait approcher de la soixantaine, grand, sec, nerveux, le dos légèrement voûté, la figure osseuse, avec un nez d'aigle, une large bouche, le menton anguleux et saillant. La face glabre, colorée, était traversée de deux sourcils grisonnants, épais et rudes, sous lesquels disparaissaient deux yeux caves dont je distinguais mal la couleur et l'expression. Il était vêtu d'un mauvais paletot marron, fermé en haut seulement par un bouton, avait aux pieds des sabots garnis de paille et sur la tête une casquette à oreillons, en peau de castor ou de vison, vieillie, usée, et solidement enfoncée au ras des sourcils. De son tire-fient il piquait le fumier dans sa brouette, l'étendait avec soin, par couches égales, s'interrompant de temps à autre pour observer une tige, pincer un bouton mal venu ou écraser entre ses doigts une chenille.

Ayant levé les yeux par hasard, il m'aperçut, porta vivement la main à sa casquette comme pour mieux l'assurer sur son front, me considéra quelques secondes en dessous, d'un air inquiet,

puis brusquement changea sa brouette de place et se remit à l'ouvrage en me tournant le dos obstinément. Lorsqu'il eut achevé son massif, il obliqua sournoisement la tête de mon côté, et, me surprenant immobile à mon poste, il me lança un coup d'œil soupçonneux et se dirigea vers sa maison. Au moment où il y arrivait, une vieille femme se montra sur le pas de la porte; il s'approcha d'elle et lui parla bas à l'oreille, avec volubilité. A coup sûr il s'agissait de ma personne, car les regards de la vieille se portèrent sur moi et m'enveloppèrent d'un examen rapide, puis elle chuchota au bonhomme quelques mots en secouant la tête d'un geste négatif, le contredisant apparemment. Et alors tous deux rentrèrent.

Je pensai : « Voilà un original et un sauvage que mon voisinage irrite; » puis je l'oubliai. De trois jours je ne l'aperçus point, mais une après-midi, au retour d'une promenade faite après mon déjeuner, en passant devant sa porte, je l'avisai de nouveau, debout au milieu de son jardin. Nos regards se croisèrent, et immédiatement, de même que la première fois, il fit volte-face et me tourna le dos. Cette impolitesse, venant de ce rustre, me laissa indifférent, mais ce qui me frappa et occupa davantage ma pensée, c'est que malgré la chaleur écrasante, qui le tenait en

bras de chemise, col déboutonné, il avait encore sur sa tête sa chaude casquette de fourrure. Le lendemain, en plein midi, même bizarrerie incompréhensible; bref, chaque fois que je le vis, quelle que fût l'heure ou la température, ce fut toujours coiffé de ce casque velu, étouffant, qui adhérait à son crâne comme une perruque, l'embéguinait étroitement, lui mangeait le front, la moitié des joues, parfois le haut des sourcils.

Point n'est besoin, je pense, de dire que nos rapports ne s'étaient pas modifiés : mon voisin semblait mettre à m'éviter autant de soin que moi j'en prenais peu de sa présence, lorsqu'il se trouvait dans son jardin. Cette indifférence que je lui marquais finit par l'enhardir; il osa s'offrir à ma vue autrement que de dos. Peu à peu il s'apprivoisa, échangea avec moi un bonjour, puis quelques courts propos; l'année suivante, je lui fis cadeau de la rose Rubens qui manquait à sa belle collection de rosiers, et dès lors nous devînmes bons amis.

Cet homme que j'avais jugé fantasque, insociable, était au contraire l'être le plus doux et le plus docile qu'on puisse imaginer. On le maniait comme un enfant. Seulement il ne riait jamais, et quand il vous parlait ou vous écoutait, son regard, d'ailleurs candide, vous fuyait constamment sous une mobilité excessive des

paupières. La fameuse casquette en poil de vison emprisonnait toujours sa tête, et ma curiosité surexcitée se tenait à quatre pour ne point interroger le papa Nizet. Si je m'abstins, ce ne fut certes pas par discrétion, mais de crainte de le mettre en colère et de me brouiller avec lui, ce qui m'ôtait tout espoir de connaître la vérité. En effet, j'avais observé que son regard, bien qu'il évitât le mien, ne me perdait pas de vue, et que chaque fois que je guignais du coin de l'œil la casquette, il s'en apercevait aussitôt et rompait net l'entretien.

J'avais bien tenté de faire jaser la vieille femme, servante — je le savais aujourd'hui — de mon original, mais celle-ci, contrairement aux autres personnes de son sexe et de sa condition, était discrète et éludait adroitement toutes mes questions.

Un incident fut sur le point de lever mes doutes. M. Nizet était occupé un matin à palisser les lierres de la façade de son jardin, lorsqu'un bruit de pas rythmés et pesants lui fit redresser la tête machinalement. Mais il n'eut pas plus tôt vu qui passait que déjà sa main était à sa casquette, maintenant l'éternel couvre-chef, la paume bien à plat sur le front, comme pour le mieux voiler sous un double bandeau. Une expression de frayeur et d'angoisse immobilisait

ses traits, et il restait, la face pâle, bouleversée, les bras inertes, l'œil fixé sur les deux allants, qui n'étaient autres que le brigadier de gendarmerie et un de ses hommes.

Mon voisin était donc un malfaiteur? Mais en ce cas c'était sa figure qu'il eût dû cacher, son grand nez d'aigle, ses yeux, sa bouche, son menton, et il ne s'en était pas préoccupé; il n'avait songé qu'au front. Défiance inexplicable. A moins qu'une balafre... Parbleu! oui, c'était cela. Le signe dénonciateur s'étalait entre les sourcils et les cheveux, et ce qu'il importait de soustraire à tout regard, c'était la cicatrice horrible. Pourtant, puisqu'elle disparaissait déjà sous la visière collante de la casquette, pourquoi ce mouvement de précaution? Peut-être un geste involontaire, instinctif.

Malgré ces présomptions, je n'étais pas persuadé. D'abord il me répugnait de m'affirmer à moi-même que ce vieillard, d'existence paisible, de cœur simple, qui vivait au milieu de ses roses, fût un faussaire ou un assassin. Et puis un criminel de profession, loin de se conduire comme M. Nizet venait de le faire, eût su maîtriser et conserver son impassibilité : il eût redoublé de sang-froid.

Le pharmacien de D..., dont je fis la connaissance à cette époque et que je ne manquai pas

de questionner, ne put rien m'apprendre, sinon que tout le monde dans le pays s'était préoccupé comme moi de cette casquette mystérieuse et surprenante, qu'on avait là-dessus bâti une foule de suppositions plus ou moins vraisemblables, que même l'autorité s'était émue un instant, puis qu'on avait fini, comme il arrive toujours, par ne plus songer à tout cela.

— Mais, dis-je au pharmacien, c'est que jamais il ne la retire, sa casquette... mais jamais, vous m'entendez? Je ne serais pas étonné qu'il couchât avec. (J'appris plus tard que c'était la vérité.)

— Eh bien ! monsieur, c'est ce que les enfants lui jettent au nez chaque fois qu'ils le rencontrent, ce qui n'est pas fréquent du reste. Vous savez? Les gamins, ça remarque tout. Aussi, ils ne le manquent pas. « *Eh! papa Nizet, èc qu' vous couchais avec?* »

— Et que répond le papa Nizet?

— Il entre dans des colères terribles, leur montre le poing, les poursuit à coups de pierre. Mais les monstres ont des jambes, et quand la pierre arrive, ils sont déjà loin, narguant de nouveau le bonhomme de leur refrain habituel : « *Ec qu' vous couchais avec?* »

— Oh ! décidément, il faut que je sache !...

— Vous aurez de la peine.

— Je suis entêté et patient. Je saurai.

Et je sus. Après combien de flatteries, de cajoleries, de complaisances, de bassesses auprès de la vieille servante, c'est ce qu'il serait sans intérêt de rapporter ici. Mais enfin, un beau matin que son maître était en train de repiquer des reines-marguerites, je lui dénouai la langue. Voici ce que me raconta la vieille Rosalie.

M. Nizet tenait auprès des Halles, un commerce de bonneterie. La maison, fondée en 1827, avantageusement connue, plus tard agrandie et transportée rue Turbigo, avait nombreuse clientèle. Tout le monde dans le quartier vous eût conduit les yeux fermés *Au Grand Cadet Roussel*. On achetait là de confiance, sachant qu'on ne serait point trompé. M. Nizet était un si brave homme! Et sa femme était si aimable, si avenante avec les pratiques! Quel dommage que la pauvre petite dame n'eût pas plus de santé! A chaque instant malade, obligée de se droguer, de garder le lit. Heureusement Rosalie était là pour faire aller le ménage. Active, intelligente, robuste malgré ses cinquante ans, on pouvait se reposer sur elle; elle avait élevé madame Nizet et était toute dévouée à ses maîtres. Et elle ne plaignait sa peine, Rosalie! La maison était lourde, avec les commis qui prenaient leurs repas au magasin

et deux enfants à gouverner, à conduire à l'école, à aller rechercher. Mais, outre l'affection qu'elle portait à la malade, ce qui lui mettait du cœur au ventre, c'était la bonne entente qui se voyait entre les époux. Entre eux jamais un mot.

Cependant, avec les années, les enfants grandissaient. Madeleine, l'aînée, entrait dans sa seizième année, et Auguste qui courait sur ses quinze ans, venait d'être casé dans une grande maison de blanc. Hélas! cette année-là devait voir le commencement des soucis et des chagrins de la famille. Auguste ne s'était pas plu dans sa place et en était sorti au bout de quatre mois, et sa sœur avait pris un chaud et froid, qui s'était jeté sur sa poitrine et y était resté. Si elle avait été plus vaillante, les médecins seraient peut-être arrivés à la tirer de là — quoique, suivant l'expression de la vieille Rosalie, quand la mort est quelque part, elle y soit bien — mais elle tenait de sa mère, la pauvre petite, elle n'avait ni force, ni couleur, et, malgré tout l'argent qu'on dépensa pour elle, malgré tous les médecins qu'elle vit et tous les remèdes qu'elle avala, on ne put la remettre sur pied. Elle alla toussant, s'affaiblissant, jusqu'au jour où le bon Dieu, las de la voir souffrir, la rappela à lui.

Ce fut un désespoir profond. Le père et la mère comprenaient bien que c'était la joie de la

maison qui s'en était allée. Si encore l'enfant qui restait eût comblé le vide affreux, ramené un peu de bonheur dans ces deux pauvres cœurs brisés ! Mais, loin d'être une consolation, le petit misérable n'était pour ses parents qu'un surcroît de chagrins et d'inquiétudes. En dix-huit mois il avait fait cinq ou six places, sans demeurer dans aucune ; il avait été chassé de la dernière, et n'avait plus voulu qu'on lui en cherchât d'autre. M. Nizet avait dû le prendre avec lui et l'occuper dans sa boutique. Mais quand on a contracté des habitudes de paresse et d'indépendance, ce n'est pas l'autorité paternelle qui fera ce que n'a pu faire l'autorité d'un patron. Auguste continua à fainéanter. On le rencontrait plus souvent dehors qu'au magasin, flânant, les deux mains dans les poches, une mince cigarette aux lèvres. Il passait des après-midi entières au café, à jouer au billard ou aux cartes, en compagnie de garnements qui, la partie finie, l'entraînaient Dieu sait où. Un matin, son père le croisa sur le trottoir, traînant à son bras une gourgandine effroyable. Et il n'avait pas dix-huit ans ! Il restait quelquefois deux, trois jours sans paraître, et quand il rentrait, il puait le vin, les liqueurs, la tabagie !

Exhortations, menaces, prières, le pauvre père avait tout épuisé sans résultat ; quant à la mère, que pouvait-elle ? Pleurer… dépérir. C'est

ce qu'elle faisait. Un dernier coup devait la frapper au cœur. Son bandit de fils força la caisse du magasin et s'enfuit avec deux mille francs qui s'y trouvaient. Ce fut sa mort. Quarante jours après cette abomination, M. Nizet conduisait sa femme au cimetière.

En cet endroit de son récit la vieille Rosalie tira de sa poche son mouchoir et s'essuya les yeux à différentes reprises, puis elle poursuivit :

— Ah! monsieur, il y a des gens sur lesquels on dirait que le sort prend plaisir à s'acharner. Il y avait trois mois que le pauvre cher homme était veuf; il ignorait ce qu'était devenu son fils et n'en avait plus entendu parler, lorsqu'un soir... Il pouvait être dix heures et demie, on venait de fermer le magasin, j'étais dans l'arrière-boutique, finissant de ranger ma vaisselle et de tout mettre en ordre. J'avais éteint le gaz et allumé ma bougie pour monter me coucher, quand un bruit de voix partant de l'entresol m'arrêta court, en me faisant dresser l'oreille. Deux voix grondaient au-dessus de ma tête, tantôt sourdes, tantôt furieuses, avec des éclats de colère où roulaient des jurons. Puis c'était un piétinement continu, saccadé, des chaises remuées violemment, de formidables coups de poing assénés sur les meubles. Je ne sais quel pressentiment m'avertit. Quatre à quatre je grimpai l'escalier,

et, sans m'attarder à écouter, sans frapper, j'ouvris brusquement la porte et j'entrai.

C'était lui. Je l'avais deviné. Il se tenait devant son père, debout, les mains enfoncées dans les poches de son habit, le chapeau sur la tête, un vieux chapeau tout pelé, tout graisseux, qu'entourait un crêpe fripé et roussi. Sa pâle figure de voyou apparaissait sinistre, avec ses yeux ardoise, ses lèvres minces et blanches, son menton où se montraient deux touffes de barbe naissante, d'une teinte fauve. Quand il me vit, il me jeta un regard mauvais. « Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi? » me cria-t-il; puis se tournant de nouveau vers son père : « Eh bien! voyons, c't argent? » et sur un geste de M. Nizet, qu'il comprit : « Non, non!... c'est tout mon argent qu'il me faut, tout ce qui me revient de ma mère, qui m'appartient! » Il fit un pas en avant et je m'aperçus qu'il était ivre.

M. Nizet avait répondu : « Quand vous serez majeur, je vous l'ai dit, pas avant. » Là-dessus l'autre blêmit encore davantage, et, la voix étranglée, il se mit à injurier son père, lâchant les mots les plus effroyables, les plus orduriers, les poings crispés, menaçants. M. Nizet, très pâle, lui aussi, et très calme, répétait : « Sortez!... Sortez!... Je vous l'ordonne! » Mais il avançait toujours vers son malheureux père, le bravant,

l'agonisant de sottises, fichant des coups de pied dans les meubles, vociférant de plus en plus : « J' veux mon argent ! J' veux mon argent ! — Vous ne l'aurez pas ! — Ah ! je l'aurai pas ?... Vous ne voulez pas me le donner ?... Dites, vous ne le voulez pas ?... Prénez-garde !... Vous ne le voulez pas ?... » Ne recevant plus de réponse, il recula de deux pas, plongea brusquement la main droite dans sa poche, et alors... Oh ! alors, ce qui se passa... — dussé-je vivre mille ans — je ne l'oublierai jamais ! Il avait sorti un revolver et ajustait son père au front. Tremblante, affolée, je m'élançai et lui saisis le bras au moment où le coup partait. La balle s'enfonça dans le mur ; mais M. Nizet était tombé raide à terre. Je courus à mon pauvre maître, appelant au secours, criant à l'assassin ! Lui, s'était enfui.

Ce ne fut qu'au bout de vingt minutes que je parvins à faire reprendre connaissance à celui que j'avais cru mort. Il ne se rappelait rien, me regardait d'un œil hébété qui semblait dire : « Qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » Je l'avais assis dans un fauteuil, lui présentais à boire un peu d'eau sucrée avec de la fleur d'orange ; il se laissait faire comme un petit enfant, ne parlant toujours pas, mais ne cessant de me regarder de son même œil morne et inquiet. Tout à coup il poussa un cri terrible, porta

les mains à son front — la mémoire était revenue, hélas! — puis tout aussitôt il se précipita vers la glace, où il se contempla avec une expression d'horreur et d'effroi qui me figea le sang, et je le vis palper longuement de ses doigts le milieu de son front. Alors, venant à moi sans que ses doigts eussent quitté leur place, et d'une voix basse, craintive : « Rosalie... Rosalie... comme ça, est-ce que ça se voit encore?... — Quoi donc, monsieur? » Pour toute réponse, il s'empara d'un de mes doigts, l'appuya là où les siens s'étaient posés. « Tu le sens, n'est-ce pas?... Tu le sens bien? » Cette fois j'eus peur de comprendre. Pourtant je répétai : « Mais quoi donc, monsieur? » D'une voix plus basse encore, si faible que je devinai plutôt que je n'entendis : « Le trou, balbutia-t-il. Eh bien! il faut le cacher... le cacher soigneusement... à tout le monde... On le guillotinerait! »

— Pauvre homme! m'écriai-je, interrompant Rosalie, il était fou!

— Oui, monsieur, il était fou. Voilà le secret de la casquette du papa Nizet.

Ludo est mort

LUDO EST MORT

A Henri Boutet.

Tous ceux qui ont entendu Ludo se rappellent encore ce grand musicien, ce pianiste admirable et étonnant, dont le talent prestigieux, plein de verve, de brio, de vigueur, enlevait un auditoire et qui exécutait un morceau comme Rubens brossait une toile. Pendant trente ans il tint Paris — que dis-je ? — il tint la France, l'Europe, le monde entier, sous le charme. Un beau jour, il disparut. L'artiste, fortuné, rassasié de succès, se lassa du bruit et de l'agitation de la gloire, et se choisit une retraite calme et paisible pour y vivre reposé ses derniers jours. C'était aux environs de Paris, à Saint-Mandé, une charmante propriété, gaie, riante, ensoleillée. Les années passèrent : Paris oublia celui qui avait cherché l'oubli.

Ceci dit, arrivons à notre histoire.

Un matin de mai — de la fin de mai — vers dix heures, une jeune personne de vingt à vingt-deux ans, vêtue d'un mignon chapeau printanier et d'une robe de soie claire, quelque peu fripée, chaussée de hautes bottines de chevreau, çà et là tachées de légères mouchetures de boue, relevant d'une main sa jupe, de l'autre tenant une ombrelle, gravissait lestement les étages d'une maison du faubourg Poissonnière. Arrivée au cinquième, elle s'arrêta, jeta un rapide coup d'œil sur sa toilette, fouilla dans sa poche et en sortit une clef, qu'elle introduisit dans la serrure de la porte de droite. La porte ouverte, elle retira la clef et entra.

— Enfin, te v'là! dit une voix rude, à l'accent enroué et mâle; c'est heureux! D'où viens-tu comme ça?

Sans se troubler, aimable, souriante, la jeune personne répondit :

— Tu te demandais ce que j'étais devenue, hein?

— Dame! il y a de quoi. Depuis hier trois heures de l'après-midi que tu as décampé! Si c'est une conduite pour une demoiselle qui se respecte.

— Oh! il n'y a pas de ma faute, va, maman.

Elle passa devant la vieille femme, poussa la porte entre-bâillée du petit salon, jeta son

ombrelle sur un fauteuil, son mantelet et son chapeau sur un autre, puis se campa devant la glace où elle se contempla de près, attentivement, tout en rajustant sa coiffure.

— Eh bien! Antonia, quand tu voudras bien me dire ce qui t'est arrivé!...

— Eh bien! voilà. Comme je sortais de chez nous pour aller me promener aux Champs-Elysées, j'ai rencontré M. Ludo, qui m'a emmenée faire de la musique chez lui, à Saint-Mandé.

La mère coula un regard en dessous à sa fille.

— Et elle a duré toute la nuit, c'te musique?

— Oh! non, maman. Mais, comme il pleuvait et que j'ai laissé passer l'heure du dernier train, M. Ludo m'a gardée.

Un deuxième regard, réfléchi, soupçonneux, glissa lentement sur Antonia.

— J' croyais qu'il était mort, Ludo? Il vit donc toujours?

— M. Ludo? fit Antonia, éclatant d'un petit rire nerveux au timbre argentin. Mais oui, il vit. Et rudement bien portant encore!

Mais son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. C'était que c'était bien possible que Ludo fût mort! Depuis le temps qu'on n'en parlait plus! Ah! sapristi! Si c'était pourtant? Eh bien! ce serait du propre! Dans la journée tout

allait être rapporté à Ernert; oh! ça, bien sûr! Jour et nuit, elle espionnait sa fille, la mère Mondragon, pour le compte de cet imbécile qui s'avisait d'être jaloux et de vouloir être aimé, non pour son argent, mais pour ses agréments extérieurs! Idiot!...

L'inquiétude la talonnait, le doute entrait plus avant en elle; elle se creusait le cerveau, fouillait dans sa mémoire, faisait appel à tous ses souvenirs. Et, en dépit de sa volonté, elle n'arrivait pas à se rappeler si le vieux musicien était encore de ce monde. « Oh! zut! pensa-t-elle; s'il est mort, tant *pire!* »

Une heure après le déjeuner Ernest survint.

Antonia entendit sa mère qui, dès la porte d'entrée, causait bas avec lui. Evidemment elle lui racontait la chose. Puis Mme Mondragon introduisit l'adorateur et se retira discrètement, en maman bien apprise. Alors elle se montra.

— Eh bien! ma chère Antonia, il paraît que vous vous êtes trouvée hier en bonne fortune...

Elle le regarda, un peu perplexe, se disant tout bas: « Ça y est; il était mort. »

— Vous avez donc fait de la musique avec Ludo toute l'après-midi, et même une partie de la nuit? Ah! j'envie votre bonheur, savez-vous? Un pareil musicien!

« Allons, se dit cette fois Antonia, il est vivant. »

— Figurez-vous, poursuivit Ernest, que je m'imaginais qu'il était mort !

Décidément, elle ne saurait rien. Mais *ça avait pris*, c'était l'important.

— Voyons, détaillez-moi un peu votre soirée.

Elle sourit avec gentillesse, et, bonne fille, se mit à énumérer tous les morceaux qu'ils avaient joués, Ludo et elle : sonates de Beethoven, marches de Schubert, impromptus de Chopin, fantaisies de Schumann ; que sais-je ?... Ernest écoutait, l'air béat, dodelinant de la tête, approuvant en connaisseur, hanté par des réminiscences mélodiques qui se pressaient sur ses lèvres et que complaisamment, prétentieusement, il sifflait entre ses dents d'un ton faux et poussif de serinette édentée.

Il était si fier que sa maîtresse eût approché le grand homme, et dans une telle intimité ! Cela réveillait son amour, l'exaltait, le rehaussait dans sa propre estime : il lui semblait qu'à cette heure il était quelqu'un. Il serra dans ses bras Antonia avec une émotion qu'il ne se connaissait plus.

Le soir, à son cercle, il raconta l'heureuse aubaine de Mlle Mondragon, amplifiant, quêtant des félicitations, qu'il agréait avec une feinte modestie, et qu'il alla tout chaud, le lendemain, communiquer à « la charmante » qui les lui avait values.

Inexplicable surprise ! il fut très mal reçu, traité de bavard et d'indiscret. Il se retira tout penaud, ne comprenant rien à ces injustes reproches. Elle, restée seule, se livrait à toute sa mauvaise humeur ; elle s'agaçait, claquait des doigts, allant, venant dans une exaspération croissante, invectivant son amant, déclamant contre tous les hommes. Elle brisa un vase en verre de Bohême, répondit à la mère Mondragon : « Tu m'embêtes ! » Puis, brusquement, en un tour de main, elle noua son chapeau, prit ses gants.

— Tu sors ?

— Tu le vois bien.

Et elle fila, ressassant en elle-même et sans fin cette obsédante question qui l'étouffait : « Est-il ou n'est-il pas mort ? »

Elle rentra à sept heures, éreintée, furibonde, sans avoir pu éclaircir ses doutes. Des amies qu'elle avait interrogées, les unes avaient dit oui, les autres non. Elle se remit en campagne le lendemain, le surlendemain, toute une semaine. Au bout de ce temps elle n'était guère plus avancée qu'au premier jour. Partout, sans cesse, des réponses se contredisant. Elle s'avoua qu'elle n'avait qn'une chose à faire : se rendre à Saint-Mandé. Elle prit le train, demanda la maison de M. Ludo.

— M. Ludo ?

— Oui... M. Ludo, le musicien... le fameux pianiste...

— Oh ! j' connais ben... mais il n'habite plus ici.

— Ah !... Et... vous ne pourriez pas me dire s'il est mort ?

— Pour ça, j' n'en sais rien, ma p'tite dame.

Alors elle renonça à être tirée d'incertitude.

Mais voici qu'un matin, Ernest arrive, et d'un ton grave, contristé :

— Ludo est mort, dit-il.

En même temps, il tire de sa poche un journal, l'étale sous les yeux d'Antonia, qui, avidement, d'une voix que l'émotion et la précipitation font trembler, commence à lire : « *Hier, dans la journée, Ludo, le célèbre pianiste, a succombé à...* » Elle ne prend point le temps de poursuivre. Un cri s'est échappé de sa poitrine, cri de joie, de sécurité, de victoire :

— Ah ! quel bonheur !

— Quoi ! dit Ernest indigné ; est-ce là votre reconnaissance pour ce vieillard... ce génie ?...

Diable ! Elle s'est coupée. Que faire ? Elle courbe la tête, et, rougissante, honteuse, en phrases craintives, hachées, décousues, elle confesse que la nuit qu'elle a couché chez Ludo, celui-ci a voulu... la... la... la violenter. Ernest bondit.

Le misérable !... A son âge !... Et si près de sa fin !... Mais pourquoi Antonia s'est-elle tue aussi longtemps ? Comment le lendemain même n'a-t-elle pas versé ce secret pesant dans le sein de Mme Mondragon ?

— C'était ma mère, dit pudiquement la jeune fille.

Devant cette parole admirable de délicatesse, Ernest joint les mains, tombe à genoux. Et quand il se relève, c'est pour presser cet ange contre son cœur, lui jurer qu'elle n'aura pas affaire à un ingrat ; la preuve c'est qu'il court de ce pas lui acheter cette parure de cinq mille francs, dont elle a tant envie et qu'il lui a méchamment refusée jusqu'ici.

Et il ramasse son chapeau, et il se précipite au dehors, et il descend l'escalier quatre à quatre, radieux, transporté, délirant, criant à haute voix, pour se mieux convaincre de son bonheur : « Elle a résisté à Ludo ! »

Le Rendez-vous

LE RENDEZ-VOUS

A Auguste Jancourt.

Enfin il avait obtenu un rendez-vous.

Il y avait un an qu'il avait rencontré cette femme, qu'il en était devenu fou ; dix mois qu'il s'était fait présenter chez elle et avait été de prime-saut accueilli par le mari ; il y en avait cinq qu'elle lui avait tout promis, mais qu'elle l'ajournait, remettant de lendemain en lendemain ; prétextant des obstacles, invoquant des scrupules. Cette longue résistance avait naturellement accru ses désirs, exaspéré sa passion ; il se sentait désespérément possédé de cette Gabrielle, comme jadis de pauvres diables du *mal des ardents*. Une soif immense de voluptés l'avait assailli, le suffoquait, le faisait délirer.

Ce supplice allait donc finir ! Sa lèvre altérée sentait approcher d'elle la coupe enchantée où elle allait tremper et s'assouvir, boire à longs

traits l'ivresse, s'y noyer, s'y anéantir. De possédé il allait devenir possesseur! Ah! quelle revanche à prendre! Il l'envisageait avec fougue, la mesurait avec orgueil. Sa pensée l'emportait vers le passé, le ramenait vers l'avenir, reliant l'un à l'autre, s'échelonnant par étapes du point de départ au point d'arrivée, ne pouvant séparer la certitude joyeuse du triomphe prochain du souvenir douloureux des défaites successivement subies. Le succès lui portait au cerveau; il se sentait doublement grisé, par l'amour, par l'amour-propre.

Si tendrement qu'il aime une femme, si dévoué qu'il soit à ses caprices et soumis à ses ordres, l'homme n'est point fâché de pouvoir relever le front et prendre l'attitude et le ton du maître : il y a du Satan en lui; mais Satan ne se redresse qu'après le premier coup de dent donné par Ève dans la pomme; en lui présentant le fruit, il rampe devant elle. D'où ce mot d'une dame au baron de Besenval : « Messieurs, vous arrivez toujours en esclaves, et vous vous en allez en tyrans. »

De la nuit il ne ferma l'œil. Jusqu'au dernier moment il trembla, craignant un contre-ordre. Tant de fois déjà la peureuse s'était ravisée. Mais non : le contre-ordre n'était pas venu; l'heure avait sonné; et, frisé, parfumé, pomponné, ganté

de frais, un sourire aux lèvres, une flamme dans les yeux, il se mit en route.

Il faisait un temps superbe, une claire journée de fin d'octobre, un peu froide, mais tout ensoleillée. Il marchait rapidement, le front haut, humant l'air qui le fouettait au visage, ne regardant, ne voyant rien, tout à ses pensées, tout à son bonheur. Tout à coup il glissa ; je ne sais sur quoi s'était posé son pied, mais un peu plus, il était à terre. Était-ce un présage de mauvais augure? Superstitieux, un Romain aurait rebroussé chemin. Heureusement notre ami avait l'âme plus moderne : il fut irrité plus qu'ému de ce faux pas, et n'en garda nulle impression fâcheuse. Peut-être en ce moment se souvint-il d'un accident semblable arrivé longtemps auparavant à un autre conquérant, qui, en abordant le sol qu'il venait soumettre, roula, lui, tout de son long dans la poussière et n'en remporta pas moins une éclatante victoire; mais probablement aussi il ignorait que Guillaume le Bâtard partait pour la conquête de l'Angleterre avec un étendard bénit du pape et un cheveu de saint Pierre. Il est vrai qu'il s'agissait d'un royaume à emporter d'assaut, tandis que lui, Théophile, n'avait qu'à prendre possession d'une femme qui se livrait, et qu'en pareil cas un cheveu, même de saint Pierre, devient un talisman inutile puisqu'on

chemine en pays désarmé ou reste une arme insuffisante s'il faut livrer combat.

Toujours est-il que l'amoureux jeune homme, loin de ralentir le pas, le pressa et arriva en avance de quelques minutes.

Il s'élance, gravit les étages, arrive à la porte. D'une main tremblante il appuie sur le timbre. En même temps il a jeté un dernier coup d'œil sur sa toilette ; l'impression a été bonne, paraît-il, car un imperceptible sourire de fatuité a couru sur ses lèvres : il a tiré ses manchettes, rajusté sa cravate, lissé et frisé la pointe de ses moustaches. Un pas se fait entendre ; son cœur bondit. La porte lui est ouverte, et la femme de chambre le mène au sanctuaire, où l'aimée l'attend, nonchalante, à demi-renversée sur une ottomane. Il s'incline respectueusement, tandis qu'elle se soulève à moitié et lui tend la main ; mais dès que la chambrière a disparu, qu'ils sont seuls tous les deux, il se précipite sur la main mignonne qu'on a laissé retomber ; il s'en empare, se baisse jusqu'à elle, la couvre de baisers. On fait mine de résister, mais mollement, en souriant, l'œil alangui ; et la défense n'aboutit qu'à découvrir le poignet, un petit poignet aristocratique, fin, délicat, que traverse une adorable veine bleutée, et qui devient à son tour la proie de l'amoureux envahisseur.

O moment divin ! Minute exquise, délirante ! Il est là, à genoux devant elle, éperdu, pressant, tandis qu'elle est toute frissonnante d'émoi et d'amour. Dans le silence qui les environne, une même voix monte de leur cœur à leur bouche ; ils l'entendent, il l'écoutent, ils lui répondent sans parler, inertes, oppressés, dans une sorte d'inanimation extatique, de *nirwana*, les mains dans les mains, les yeux sur les yeux. La lumière du jour, tamisée par les grands rideaux de damas nacarat, doublés de satin crème très pâle, pénètre discrètement, trop peu pour effaroucher la pudeur, assez pour accroître le désir. Le feu très doux du foyer a attiédi l'atmosphère du boudoir, développé le parfum des fleurs et aussi celui plus suave et plus troublant de la *carissima* qui s'abandonne. Il se rapproche, il tend les bras, il l'enlace ; elle reste sans force et sans voix, la poitrine haletante, le regard mourant. Elle a rejeté sa tête en arrière, puis, comme sous une charge de voluptés trop lourde à porter, elle l'a laissée retomber sur sa poitrine.

Soudain elle s'est redressée, le regard fixe, dur, la narine dilatée. Il s'est soulevé de terre pour se hausser jusqu'à sa lèvre. D'un geste elle l'a arrêté, s'est détournée.

— Qu'y a-t-il ?... Gabrielle !...

De nouveau il étend les bras pour l'entourer.

— Laissez-moi !

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?... Parlez, je vous en supplie !

Pour toute réponse elle lui lance un regard terrible.

— Ne m'approchez pas !

Elle s'est levée, a marché vers la fenêtre, l'a ouverte toute grande.

Interdit, stupide, il lui a dit :

— Vous avez trop chaud?

Elle a répondu :

— Probablement.

Puis elle a tiré de sa poche un petit flacon d'odeurs, l'a longuement respiré, en a versé le contenu dans son mouchoir de batiste, aux chiffres fastueusement brodés d'or et de soie, s'en est imbibé le nez, bassiné les tempes. Lui, anxieux, d'une voix navrée, lui a demandé si elle était souffrante.

— Vous le voyez bien.

— Mais non... j'ignorais... Qu'avez-vous ?

— Rien !

— Vous venez de me dire...

Elle a lancé un « ah ! » impétueux, exaspéré, et elle est allée s'accouder à la fenêtre.

Il veut s'approcher, la rejoindre, lui parler ; il ne réussit qu'à ajouter à l'irritation de la belle. Alors, voyant que toute tentative est vaine, qu'il

est devenu un objet d'horreur et de dégoût, il se résigne.

— Je vois que vous désirez être seule, dit-il, je me retire. Adieu.

— Adieu.

— Même plus une poignée de main ?

Sans se retourner, étreignant plus fortement encore son mouchoir sur ses narines, elle lui a tendu deux doigts. Il a serré en soupirant ces deux doigts inertes, indifférents, a arrêté une dernière fois son regard sur celle qui l'éconduit si étrangement, et est parti.

Dès qu'il est sorti, elle sonne sa femme de chambre.

— Une pelle... du sucre... Brûlez partout.

Puis elle a commandé son coupé et est allée faire un tour au Bois.

Quand Gabrielle revint, son mari était là, criant, pestant, d'une humeur intraitable. Elle, au contraire, arrivait souriante, enjouée; le grand air, la distraction avait chassé de son esprit toute... *impression* fâcheuse.

— Eh! bon Dieu, dit-elle, qu'avez-vous à vous démener de la sorte?

— J'ai, dit-il d'un ton bourru, que je n'ai jamais été plus mal servi qu'avec cinq domestiques, que la vie n'est plus possible à Paris avec un gouvernement comme celui que nous

avons! Tout va à la diable : on n'éclaire plus, on ne balaie plus, les rues sont des réceptacles d'immondices. Quand je pense que tout à l'heure en rentrant, j'ai failli mettre le pied...

Il aperçut sur les lèvres de sa femme un sourire indéfinissable.

— Ça te fait rire?... Il n'y a pourtant pas là...

— Qui sait ? fit-elle.

Elle se tut un instant, semblant hésiter, mais elle poursuivit :

— On assure que cela porte bonheur, et je le crois; seulement — elle regarda son mari bien en face — on ne s'en doute jamais.

Le Legs

LE LEGS

A Paul Ginisty.

Il était resté veuf, avec un enfant, un petit garçon de quatre ans et trois mois.

Sa boutique, située à une des extrémités de la ville, dans une méchante rue, noire, étroite, mal pavée, une rue qui descendait en tire-bouchon, avec un trottoir large d'environ trente-cinq centimètres, plus délabré et plus boueux encore que la chaussée, offrait un aspect morne et lamentable, qui contristait le regard. La peinture, noire jadis, disparaissait, écaillée, effacée peu à peu par la poussière et par la pluie, rongée de crasse et de vétusté. Le long du linteau régnait un cordon de petits balais de lavande desséchée, qui pendaient, tête en bas, minables et comme honteux d'étaler en plein vent leur nudité grelottante de squelettes; et dans la montre dormaient mille objets disparates

et vilains, les uns tenus par un crochet en fil de fer, les autres empilés pêle-mêle dans des bocaux de verre, d'un blanc douteux. Sur les vitres de la devanture était écrit en gros caractères d'une ocre éteinte : DROGUERIE-HERBORISTERIE, et sur celle de la porte, une petite porte bâtarde et basse : *H. Peloı,* ce qui signifiait *H. Pelou,* la moitié de la dernière lettre ayant été mangée par le temps.

H. Pelou avait alors trente-six ans. Rien qu'à voir son allure, lente, appesantie, on devinait un homme qui toute sa vie avait été malheureux. Et en effet la destinée avait été cruelle au pauvre diable. Comme lui-même, il le disait lugubrement, il n'avait jamais eu de chance. Enfant, il avait traîné la misère, rudoyé, brutalisé par un père qui ivrognait tous les jours de la semaine, battu par sa mère, qu'exaspérait une existence de chien et qui s'autorisait de l'inconduite de son homme pour rouler de cabaret en cabaret avec le premier venu. Plus tard il avait continué à en voir de dures, criant souvent la faim et couchant des soirs à la belle étoile. Pourtant il était plein d'énergie, de bonne volonté, de courage ; il était prêt à tout faire, ne rechignait à rien. Mais l'ouvrage ne voulait point de lui. Trouvait-il à s'employer ? Crac ! le patron faisait bientôt de mauvaises affaires et se

voyait obligé de le congédier. Et ce ne fut pas une fois, mais dix fois, vingt fois, que ça lui arriva. Qu'est-ce que vous voulez? Le guignon!

Au régiment, le sort ne se montra pas pour lui plus clément. Il était de toutes les corvées, et quand une punition avait à tomber sur quelqu'un, il se trouvait toujours là, à point nommé, pour la happer au passage. Non que ce fût un mauvais soldat, loin de là; mais l'autorité — comme toute chose ici-bas — est faillible, sujette à se fourvoyer, et Pelou était la victime prédestinée à démontrer constamment cette vérité péremptoire.

Son temps fini et son congé en poche, il se remit à chercher du travail. Il fit différents métiers, tous plus rudes les uns que les autres, tous aussi peu rétribués. Puis il quitta Paris, entra comme homme de peine chez un apothicaire de Versailles, où il demeura deux ans et d'où il fut chassé, parce que le patron, s'étant trompé, l'envoya porter à une vieille dame respectable des médicaments destinés à un valétudinaire peu recommandable. Il revint à Paris, s'établit commissionnaire; mais un matin de verglas, comme il courait chargé d'une lettre très pressée, il glissa, tomba et se cassa la jambe. On le transporta à l'hôpital. Le chirurgien de service ce jour-là, retenu auprès d'un client, ne

vint pas; ce fut un des internes qui fit l'opération, et de telle sorte que l'infortuné commissionnaire — trois mois après — sortit de l'hôpital, traînant la jambe, affligé pour le restant de ses jours d'une claudication. Néanmoins cette infirmité ne l'empêcha pas de faire la conquête d'une jeune veuve, qui lui offrit avec son cœur et sa main un fonds de droguerie et herboristerie à Saint-Germain-en-Laye.

Pelou put se croire heureux. La vente, sans aller fort, donnait au ménage de quoi vivre; Mme Pelou était gentille, d'humeur douce et facile; ils attendaient un bébé. Mais le guignon, ce satané guignon, qui pas à pas suivait H. Pelou depuis sa naissance, mit de nouveau la main sur notre homme. L'enfant vint au monde en tuant la mère. Ce fut un coup terrible pour le droguiste. Sans le petit être qui braillait là, dans son berceau, à côté de lui, il eût laissé tout aller au diable, vaincu, brisé par cette force mystérieuse et implacable qui s'acharnait ainsi, sentant bien que maintenant elle ne le lâcherait plus, l'écraserait chaque jour davantage.

Aujourd'hui il vivait apaisé. Quatre années déjà avaient passé sur son deuil : le temps avait fait son œuvre. L'homme commence par se rebeller et finit par se plier à toutes les nécessités; son corps, pourvu que le mal ne soit pas

à l'état aigu, accepte et se résigne, glissant peu à peu à une passivité, à une habitude de souffrance tout animales. Le veuf, inconsciemment, comme la brute, s'était soumis. Il avait la tranquillité; son être, assoupi dans l'engourdissement d'une existence niaise, monotone et machinale, fonctionnait automatiquement, sans chagrin ni pensée.

Toutefois un sentiment passionné, profond, remuait ce cœur momifié, impressionnait ce cerveau abêti. Pelou idolâtrait son fils. Ce bambin, de face joufflue et molle, au teint de pivoine, aux grands yeux balourds et nigauds, saillant de l'orbite comme deux gemmes non polies, le ravissait. Rien à ses yeux n'était beau, spirituel, bien fait, comme son Théodore. Quand il passait ses mains dans la chevelure dorée du petit — véritable buisson d'épines, fouillis inextricable de poils rudes, hérissés, enchevêtrés — il sentait un frisson lui courir sur la peau; un attendrissement singulier lui venait, et, emporté par la violence de l'amour paternel, il saisissait à pleins bras la tête du marmot, la criblait de baisers furieux et humides. Sous cette averse furibonde l'enfant se redressait, se débattait, piaillant, rageur, envoyant des coups de pied à tort et à travers. Et le père, enthousiasmé, le lâchait après une dernière étreinte sur son cœur.

Après tout, c'était le seul intérêt que le brave homme eût dans la vie, la seule affection qui lui restât. Là étaient son âme, son courage, sa force, sa confiance en l'avenir. Sans Théodore qu'eût-il fait sur terre? Il avait, pendues aux murs de sa chambre, des photographies du petit, qu'il ne se lassait jamais de regarder — photographies incolores, piquées, mal venues, horribles comme celles que se paie l'ouvrier, obligé de compter avec un sou — mais que Pelou trouvait admirables. Économe jusqu'à l'avarice pour lui-même, il devenait prodigue quand il s'agissait de son fils. C'était à tout moment un jouet, un gâteau, un sucre d'orge. Ah! s'il eût été riche? Théodore serait certainement mort d'une indigestion de tartes à la crème et de chaussons aux pommes!

Cette pensée d'une fortune ultérieure qui lui permettrait de satisfaire tous les caprices de son « môme », d'aller même au-devant des désirs de celui-ci, le tracassait perpétuellement. Ainsi que tous les gens qui ont vécu de privations et connu les mauvais jours, il n'imaginait point de bonheur comparable aux joies que procure l'argent. Être riche représentait pour lui le souverain bien : beaucoup de personnes diront qu'il n'avait pas tort. D'ailleurs — autre phénomène propre aux natures sur lesquelles l'adversité s'est

appesantie — il était persuadé que Théodore n'aurait pas comme lui la force de supporter la misère, de soutenir les luttes sombres, effroyables, d'où l'indigent sort rarement vainqueur, et toujours meurtri, broyé, le corps affaibli, la volonté et l'énergie diminuées. Non, certes, le petit ne résisterait pas à cela !

Pour arracher son enfant à ce gouffre noir, il économisait, économisait, économisait. Il avait de la sorte, grâce à cette parcimonie rigoureuse et constante, pu mettre de côté un billet de mille francs. Mais cela en trente-quatre mois ! Il supputait avec angoisse le nombre d'années qu'il lui faudrait pour réaliser, non une fortune, mais un modeste avoir, une somme de dix mille francs. Tous les soirs, avant de se coucher, il refaisait ce calcul, comptait sur ses doigts : 1,000 francs, 34 mois ou 2 ans 10 mois ; — 2,000 francs, 5 ans 8 mois ; — 3,000... 4,000... 5,000... Vingt-huit ans et quatre mois pour aller à dix mille ! Il laissait tomber ses bras avec accablement. Puis il se disait que peut-être il s'était trompé, qu'assurément c'était moins ; et il recommençait, et il arrivait, nâvré, au même chiffre d'années. Au lieu de se réjouir de pouvoir épargner, il se désespérait de ne pas thésauriser davantage. Et sa conclusion invariable était que sans un hasard impossible, c'en était fait du bonheur de Théodore.

Or ce hasard advint.

Un oncle de feu Mme Pelou décéda à Lyon, laissant un legs à son petit neveu. Et quel legs! Une maison aux Terreaux, l'un des plus beaux quartiers de la ville, une maison qui valait quatre-vingt-dix mille francs et rapportait net par an quatre mille deux cent quarante-trois francs et soixante et quinze centimes!

Pelou, en recevant la lettre d'avis du notaire, faillit devenir fou de joie. Il lisait, relisait, n'osant en croire ses yeux. Mais non; c'était bien écrit, d'une écriture moulée, sur une feuille portant l'en-tête imposant de : *Étude de Me Lucien Chavassat, notaire.* Quel rêve! quel enchantement! Il y avait bien un léger revers à la médaille : le legs n'attribuait à Théodore que la nu-propriété de l'immeuble; l'usufruit était réservé à la domestique du défunt, une femme de cinquante ans. Qu'importe? C'était à un moment donné la fortune. Seulement cette fortune à venir, il fallait l'acheter présentement. Il y avait des droits de mutation à payer, et des droits énormes; quelque chose comme cinq mille francs. Pelou en avait mille; il emprunta le surplus, non sans peine, fit des billets à échéances espacées.

C'était maintenant surtout qu'il avait besoin de se restreindre, de compter même avec les

nécessités de la vie. Mais, baste! l'avenir le dédommagerait amplement. Puis il avait repris confiance, voyant bien que la destinée s'était lassée de le traquer et qu'il avait rompu avec le guignon. Il en eut bientôt une nouvelle preuve. Le jour approchait où il aurait à rembourser le premier billet par lui souscrit, un billet de trois cents francs; et il n'en avait que deux cents en caisse! Eh bien! il fit la veille même une rentrée de valeur égale à la somme complémentaire, qui lui permit d'acquitter le billet intégralement. Il est vrai que cette rentrée était destinée à acheter des marchandises dont il avait besoin. Mais il se dit que la droguerie attendrait bien quelque temps, que la clientèle n'était pas si nombreuse, ni si pressée qu'on ne pût la faire patienter.

Vint le deuxième billet. Cette fois Pelou dut renouveler, en soldant seulement les intérêts. Puis les autres défilèrent successivement, encore impayés, encore renouvelés; puis reparurent les premiers billets, augmentés de frais nouveaux. Alors le malheureux homme, pour combler les anciennes dettes, s'endetta davantage, empruntant partout, acceptant des taux usuraires, vidant sa boutique, négligeant ses affaires. Abîmé d'embarras, à bout de ressources, ne sachant comment sortir de ce gouffre qui chaque jour s'élargissait sous ses pieds, il songea tout à coup à une

chose bien simple et dont il ne s'était jamais avisé : réaliser l'immeuble, désintéresser ses créanciers et placer le reste en bonnes et solides valeurs. Il écrivit aussitôt à Me Chavassat de lui trouver un acquéreur. Et il attendit impatiemment, soulagé, plein d'espoir et de sécurité.

Dix jours après, la réponse lui parvenait. Le notaire avait découvert un acquéreur qui offrait vingt-cinq mille francs. Vingt-cinq mille francs, une maison qui en valait quatre-vingt-dix mille, cent mille peut-être à l'heure actuelle ! Pelou bondit. « Jamais !... J'aimerais mieux !... » Et il frappait du pied, indigné, secoué d'une émotion tragique.

Alors il retomba dans le guêpier des usuriers, des huissiers, des agents d'affaires — bande sinistre ! « Mais enfin, s'écriait-il, le cœur brisé, plein de sanglots, il n'y a donc pas un moyen de s'en tirer ? » Il alla consulter le notaire de la ville, qui lui dit :

— Pourquoi n'hypothéquez-vous pas ?

— J'peux donc ?

— Mais certainement. L'immeuble appartient à votre fils mineur ? Eh bien ! faites-vous autoriser par le conseil de famille.

— Ah ! monsieur, vous me sauvez la vie !

Il assembla au plus vite le conseil, exposa sa situation et obtint de donner hypothèque jusqu'à

concurrence de huit mille francs. C'était, à un millier de francs près, ce qu'il devait.

Il se crut tiré d'affaire. Hélas, une année ne s'était pas écoulée qu'il n'avait plus le sou. Les intérêts des huit mille francs, son loyer, les dépenses journalières, si chétives qu'il les eût faites, avaient tout absorbé. La droguerie n'allait plus. Lassés d'être mal servis, quelquefois de nè l'être point du tout, les clients un à un s'en étaient allés.

Maintenant la boutique vide, déserte, avec sa montre nue, ses comptoirs mornes, poussiéreux, gras d'humidité, avec son sol de briques sales, fendues, vacillant sous le pied, absentes par endroits, avec ses murs délabrés, son plafond crevé et moisi, d'où pendaient agglutinées des centaines de toiles d'araignée, apparaissait comme un trou sinistre et béant. La porte demeurait fermée tout le jour, les bois déjetés, le pêne rouillé, fonctionnant avec difficulté, la vitre terne, malpropre, mouchetée de taches grisâtres que la pluie transformait en bavures bigarrées, d'une teinte plus sombre. L'enseigne n'existait pour ainsi dire plus; l'ocre s'était oblitérée; la plupart des lettres avaient été emportées. Du nom de H. Pelou, il n'en restait que trois; un jambage de l'H manquait. Seuls, les petits balais de lavande continuaient

à balancer lamentablement au vent leur carcasse sèche et désolée.

Dans la chambre à coucher même dénûment. Les meubles avaient été dispersés, les uns au Mont-de-Piété, les autres vendus à des brocanteurs. C'était la solitude, la misère noire, la fin. Pelou le sentait nettement. A quoi bon lutter encore? L'issue restait la même, fatale et prochaine. Une nouvelle hypothèque, y fût-il autorisé, lui ferait un an; une vente?... Aujourd'hui que l'immeuble était grevé, il en aurait moins que par le passé. Les écus du reste lui fondraient dans les mains; peu à peu le prix de la maison s'en irait, mangé; et alors?... Puis c'en était fait à tout jamais de ses illusions, de sa foi dans l'avenir; il était né sous une mauvaise étoile, il mourrait sous cet astre funeste; rien ne devait lui réussir, non plus qu'à son fils, hélas! Le petit aussi avait la guigne; comme son père, il serait éternellement malheureux, accablé par la destinée.

Un soir, l'infortuné prit son parti.

Il alla chercher au fond d'un tiroir de sa boutique une vingtaine de têtes de pavots, qu'il fit bouillir deux heures, dans deux litres d'eau, puis qu'il laissa refroidir. Alors il déshabilla le petit, le coucha dans son lit, l'arrangea doucement, tendrement, comme une mère aurait fait,

relevant l'oreiller, bordant les draps avec soin; ensuite il emplit un verre de la décoction préparée, le sucra abondamment avec du miel et l'apporta à Théodore en lui disant :

— Bois ça, petit; c'est bon et ça t' fera du bien.

Et quand l'enfant eut bu, il l'embrassa longuement... longuement... saisit le pot où flottaient des têtes de pavots et le vida d'un trait. Puis il retourna auprès de son fils, s'assit contre le lit, tranquille, le regard vague, tenant dans ses larges mains qui tremblaient légèrement la petite main rose et moite du gamin. Et de temps à autre, il se penchait et murmurait :

— Dors, petit... dors...

Vers une heure du matin, ses lèvres s'agitèrent une dernière fois.

— Dors, petit...

Mais c'était si faible, et le petit dormait si profondément.

— Dors...

Sa tête se renversa violemment en arrière et demeura immobile.

Lui aussi s'était endormi, du sommeil éternel et bienfaisant.

La Dernière Heure de l'Année

LA DERNIÈRE HEURE DE L'ANNÉE

A Georges Douay.

Voici longtemps qu'on parle du diable, si longtemps qu'on finit par n'y plus ajouter foi ; et moi tout le premier, je me sentais devenir incrédule, et j'allais peut-être à tout jamais nier la monarchie diabolique, qui se compose, comme on le sait, de soixante-douze princes et de sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six sujets, lorsque Béelzébuth en personne se présenta devant moi. Comment la chose se fit et ce qui s'ensuivit, je vais vous l'apprendre.

J'étais seul au coin de mon feu, étendu dans mon fauteuil, rêvant, évoquant tour à tour les souvenirs joyeux ou tristes, les événements favorables ou funestes de l'année qui allait disparaître, car onze coups argentins venaient de tinter à ma pendule, et c'était le trente et un décembre.

Ma pensée m'avait emporté au loin; j'étais plongé dans d'interminables songeries, lorsqu'il me sembla qu'on grattait à la porte. Le bruit était si faible que je l'entendis comme à travers un songe et qu'il ne me détourna point de mes méditations; mais il se renouvela bientôt, plus fort cette seconde fois que la première; je sortis de mon assoupissement et prêtai l'oreille. On frappait deux coups secs, nettement accentués. Sans me retourner, je criai d'entrer. N'avais-je point crié assez haut? Mon visiteur nocturne était-il quelque peu dur d'oreilles? Toujours est-il que la porte ne tourna point sur ses gonds, qu'aucun bruit de pas ne se fit entendre, et que je dus répéter mon invitation sur un ton plus élevé. Toujours même silence. Surpris, je relevai la tête, et j'avoue qu'un léger frisson parcourut tout mon corps, lorsque je vis devant moi un personnage de petite taille, affublé du pourpoint de velours et de la toque à plume d'aigle.

— Qui es-tu? Que veux-tu?

Je ne sais ce qui me poussait à le traiter si cavalièrement : je devinais sous ce costume un être du monde fantastique, car j'avais remarqué ses pieds emprisonnés dans la chaussure maudite, l'infâme soulier à la poulaine. Ma voix tremblait; déjà je me signais, quand l'inconnu prit soin de me rassurer.

— N'aie point peur, me dit-il ; ai-je l'air si terrible ?

Il me regardait en souriant.

— Mais que me voulez-vous? (Je ne lui disais plus : *tu*.)

— Te montrer un spectacle comme tu n'en as encore vu, et comme il ne te sera plus donné d'en revoir en ce monde.

— Vous êtes donc ?...

— Chut ! fit-il en m'interrompant, on n'aurait qu'à le croire.

J'allais répliquer, mais il ne m'en laissa pas le temps ; et, avant même que j'eusse ouvert la bouche, j'étais enlevé de mon fauteuil, et je voyageais par les airs avec une rapidité... *infernale*. C'est le cas de le dire. Ma frayeur m'avait repris ; peut-être même ne m'avait-elle jamais quitté. Quoiqu'il m'en coûtât de presser le diable sur mon cœur, comme bien vous pensez, je l'étreignais dans mes bras de toutes mes forces, car nous allions au-dessus des nuages, et j'appréhendais à tout instant de choir de si haut et de me rompre le cou. Je vous fais grâce des péripéties de cette course aérienne. Soudain mon compagnon se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

— Attention ; regarde, écoute.

Nous étions arrivés.

Ce qu'alors je vis me sembla appartenir au

domaine des songes. Machinalement j'écarquillai les yeux, je me pinçai le bras, pour me bien persuader que j'étais éveillé. Imaginez une salle immense, plus encore que vous ne le supposez, et dans cette salle des milliers de personnes, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, les unes se promenant, les autres assises, toutes parlant à la fois, sans que jamais les voix se confondissent.

— Où suis-je ? murmurai-je.

Béelzébuth posa un doigt sur sa bouche.

— Regarde, écoute, me dit-il pour la seconde fois.

Il passa son bras sous le mien et m'entraîna au milieu de la foule. Le premier individu que nous croisâmes était un gros homme, à la mine opulente ; il marchait, mordant un cigare, le chapeau sur la tête, les mains dans les poches.

— Il n'est guère poli, dis-je à Béelzébuth.

— C'est un financier, me répondit-il. Approchons-nous.

Nous fîmes quelques pas ; le financier parlait tout haut. « Cette année, disait-il, j'ai commencé par perdre deux millions huit cent mille francs à la Bourse ; je n'ai pas payé ; on m'a exécuté. Je me suis relevé de ce coup de désastre ; j'ai fondé un chemin de fer, j'ai remué des millions, il m'en est resté dix aux mains ; de mes mains je

les ai fait passer dans mon coffre-fort; je me suis construit un hôtel au cœur de Paris, j'y ai donné des fêtes princières; j'ai ruiné plus de six cents familles et entretenu six danseuses; il faut qu'en mil huit cent quatre-vingt-cinq je mette douze cents ménages sur la paille et vingt donzelles dans le velours. » Ce projet le fit sourire; je le vis grimacer, jeter son cigare et en allumer un autre.

— A celui-ci, me dit Béelzébuth.

C'était un grand maigre : yeux gris, nez d'autour, lèvres minces et blêmes. « J'ai présidé les assises et fait tomber trois têtes. Que l'an prochain Dieu m'en accorde autant, et j'aurai la croix de commandeur. »

Il continua son chemin et son discours, et je me trouvai auprès d'un avocat, qui lissait complaisamment ses favoris en s'exprimant ainsi : « J'ai sauvé trente gredins; que j'en rende le triple à la société, et je suis assuré de mon élection. »

Lui aussi souriait à cette idée. J'étais stupéfait, indigné. Le diable me poussa vers une jeune femme qui s'éventait avec une grâce parfaite. Voici les réflexions que je l'entendis faire. « Je l'aurai; il faut que je l'aie; c'est de toute nécessité. J'enverrai mon mari me l'acheter pas plus tard que demain. Ce collier sera charmant à

mon cou : Mme R..., qui est ma meilleure amie, en suffoquera de dépit. Assurément je l'aurai ; j'en ferais une maladie. Il ne coûte que quatre mille francs ; mon mari a beau prétendre que ses ressources ne lui permettent pas de m'offrir un pareil cadeau ; quand on aime bien sa femme !... Il n'avait qu'à ne pas m'épouser, ou qu'à gagner de l'argent : pourquoi s'est-il fait petit employé à deux mille huit cents francs d'appointements et deux cents de gratification? En définitive, je lui ai apporté en dot vingt mille francs ; il peut bien là-dessus me donner un bijou de deux cents louis. Mais mon mari ne m'aime pas. Ah ! que je suis sotte de ne pas agir comme Mme X... ou Mme Z... ! »

« Bon, pensai-je en moi-même, ce n'est pas encore cette année qui me verra marié. » Je quittai cette arrière-petite-fille d'Ève pour écouter d'autres propos. De tous ceux que j'entendis, j'en ai recueilli un certain nombre dont je rapporterai ici scrupuleusement le sens.

Des officiers appelaient à grands cris une guerre ; des médecins, une épidémie ; des laboureurs, l'un de la pluie, l'autre du soleil. Une femme, récemment veuve, poussait de petits soupirs d'un tel air et sur un tel ton qu'il était difficile de décider si c'était tristesse ou satisfaction. Une jeune fille réclamait un époux, un jeune

homme une... façon d'épouse. Un notaire ronflait, l'air béat; la mine plus réjouie encore, l'œil émérillonné, un moine comptait les bouteilles de son cellier; un marchand se lamentait de n'avoir gagné en un an que ce que son grand-père avait mis dix ans à ramasser; et un avoué ne demandait que conventions de mauvaise foi, ménages mal assortis, litiges, disputes, assignations.

Plus loin, un comédien faisait des vœux pour avoir du succès dans un rôle, et surtout pour que ses camarades n'eussent ni succès ni rôle. Un auteur ignoré, dont il me sembla reconnaître la voix, accusait le ciel d'injustice parce qu'il n'était pas célèbre, et poursuivait Dieu de ses reproches et de ses prières, exigeant que tout Paris courût à la première de ses comédies.

La plupart des gens présents souhaitaient d'avoir de l'or, quelques-uns des honneurs. Dans un coin de la salle, une Eminence supputait ce qu'avait coûté à la France le chapeau de cardinal donné à Dubois (huit millions de numéraire); il se disait lamentablement que le pays n'en était plus à renouveler ces généreuses et saintes prodigalités et conjurait le Tout-Puissant d'intervenir. Dans un autre coin, un politique désespérait de sa fortune, oubliant ce mot de Pontchartrain : « La Providence veille sur ce royaume : à peine le roi a-t-il créé une charge que Dieu

crée sur-le-champ un sot pour l'acheter. » Peut-être se disait-il qu'il n'y avait plus de roi, et par conséquent plus de chance d'espoir : ce qui établissait d'autant mieux son ineptie.

Combien d'autres je vis et j'entendis!

Un rentier sollicitait l'abaissement des impôts; un prodigue, la fin d'un oncle. Des vierges folles travaillaient à... mais on sait à quoi travaillent les vierges folles; et une dévote... non, je me tairai.

Ce qui m'émerveilla le plus fut un diplomate qui se faisait donner de grands coups de pied dans le derrière.

— Eh! monsieur, lui dis-je, pourquoi ces mauvais traitements?

Pour toute réponse il me tourna le dos, me désignant de la main l'endroit où je devais frapper. « S'il y tient, pensai-je, exécutons-nous; » ce que je fis à l'instant. Sa figure me prouva que la commission était à son adresse; son front se plissa, les nerfs de l'œil se contractèrent, sa bouche s'entr'ouvrit dans une expression de souffrance.

— Diable! dit-il, vous tapez ferme. — Puis changeant de ton : — Il n'importe; M. de Talleyrand n'aurait point bronché : je n'arriverai à rien.

— Ma foi, repartis-je, si vous n'avez pas la

vocation, changez : on fait aussi rapidement son chemin en distribuant des coups de pied qu'en en recevant.

J'allais me mêler à d'autres groupes quand minuit sonna. Aussitôt la vision (si c'en était une) s'évanouit ; je me retrouvai chez moi, dans mon fauteuil, contre mon feu qui s'était éteint. Avais-je rêvé? Je n'en crois rien : j'avais bien vu.

« Ainsi, m'écriai-je, tous, tant que nous sommes, nous ne poursuivons que ce que nous croyons être le bonheur et qui sans doute fera notre infortune. » Je me rappelai la parole de saint Augustin : « Les méchants sont plus fâchés d'avoir une mauvaise métairie que de mener une mauvaise vie ; comme si c'était le souverain bien de l'homme d'avoir tout bon, hormis soi-même. » Mais le grand docteur n'avait parlé que pour les méchants : tous les hommes l'étaient-ils donc? car dans cette assemblée, où chacun avait dressé son examen de conscience et formulé ses aspirations, pas un regret, pas un remords d'avoir mal agi, pas un désir de devenir meilleur. Cela me poignait.

— Pardieu ! dis-je en sortant de ma stupeur, je suis bien bon de me désoler : Béelzébuth m'a mené dans son monde ; je ne pouvais rencontrer que des gens pervers ; mais il en est certaine-

ment un autre, où la vertu règne, où, hommes, femmes... C'est égal ; comme ils étaient nombreux là-bas !...

Une Femme Aimante

UNE FEMME AIMANTE

A Félix Galipaux.

— Alfred !... A toi !

— A moi ?... Oui... C'est que... je n'ai rien à vous dire.

— Allons, mon cher, tu ne vas pas nous faire poser, n'est-ce pas ? Chacun a conté son histoire ; nous attendons la tienne.

— Je vous assure...

— Commence, ou je te noie !

Un des convives avait empoigné une carafe de champagne frappé et la tenait suspendue, légèrement inclinée, au-dessus de la tête du récalcitrant.

— Verse, dit Alfred, j'ai toujours rêvé un bain de champagne.

— Tu es insupportable !

— Ce mot me décide ; seulement si mon récit ne vous amuse pas...

— Entendu ! cria-t-on en chœur, en lui coupant la parole.

Alors Alfred débuta en ces termes :

Il y a de cela quelque chose comme vingt-deux ans. Je ne sais si j'avais atteint mon seizième printemps ; peut-être bien qu'il s'en manquait d'une semaine ou deux. Toujours est-il que j'étais très jeune... très jeune et très inexpérimenté. Il est vrai qu'en la circonstance — je peux vous l'affirmer hardiment — mon expérience ne m'aurait pas été de grande utilité, bien résolu que j'eusse été à ne point profiter d'une bonne fortune, qui du reste ne m'était pas offerte. Un peu de patience ; vous allez comprendre.

Comme le tendre Chérubin, j'avais une marraine, mais qui différait notablement de la jolie et charmante comtesse d'Almaviva. Ma marraine, à moi, était à cette époque une personne de... mettons quarante-neuf ans, puisqu'elle en avouait quarante, et trente-neuf l'année d'après. C'était une sorte de virago, de stature imposante, puissante en appas, haute en couleurs et ferme sur ses jarrets. Un léger duvet ombrait sa lèvre supérieure, et elle marchait, parlait, se mouchait, comme un carabinier. Au demeurant, bonne femme, sous des dehors bourrus, sans un

brin de malice ni de méchanceté. Seulement d'une jalousie féroce.

Elle avait épousé, en secondes noces, un mari plus jeune qu'elle d'une dizaine d'années, et elle adorait ce mari — la malheureuse! — et elle en voulait être adorée. Mais, en ce bas monde misérable, la passion est rarement réciproque, et l'énamourée voyait avec un désespoir profond le peu de cas que son Jules faisait de sa flamme et de sa personne. Bien plus : elle apprit qu'elle était trompée effrontément. Oh! alors elle n'y tint plus. Elle accabla l'infidèle de reproches. Chaque jour ce furent des récriminations, des scènes, des emportements, qui tous se terminaient par une averse surabondante de larmes, mêlées de baisers et d'aveux mouillés, tout cela tombant dru comme grêle sur les joues de l'impassible Jules, qui attendait philosophiquement que l'orage eût pris fin, tirait alors son mouchoir de sa poche, s'essuyait avec le plus grand calme, puis prenait son chapeau et filait. Pauvre Félicité!... Ma marraine se nommait Félicité : le sort a parfois de ces ironies!

Cependant l'infortunée dépérissait de douleur et d'amour. Plus son mari la trompait, plus elle brûlait pour le monstre. « Le cœur, a dit Pascal, a ses raisons que la raison ne connaît point; » le cœur des femmes surtout. Celui de ma marraine

était un volcan toujours incandescent, que son légitime propriétaire ne s'occupait jamais d'éteindre. Elle qui s'était promis tant de bonheur de ce mariage d'inclination, qui s'était fait faire de si coquettes... parures de nuit! Ses journées se passaient à contempler tristement ce trousseau inutile, à le sortir de l'armoire, à l'y remettre, avec force soupirs.

Qu'imaginer? Par quel moyen ramener au colombier l'oiseau volage? Elle avait tout tenté sans succès. Mais un jour elle eut une idée; et tout de suite cette idée la rasséréna, lui redonna espoir et confiance. Il ne s'agissait que de faire croire à Jules qu'à son tour elle le trompait : Jules instantanément devenait jaloux — de jaloux, amoureux — d'amoureux, repentant et tendre... et elle avait reconquis son mari. Vous voyez comme c'était simple.

Restait à trouver un complice — pardon — un compère. Il fallait un garçon discret, réservé, à qui ma marraine pût se fier. Elle songea à moi. Je reçus d'elle un mot, me priant de l'aller voir le plus tôt possible. Le lendemain matin je me présentais chez elle. Elle me sauta au cou, et, tout émotionnée, m'entraîna dans sa chambre.

— Ah! mon cher enfant, que je te remercie d'être venu!

— Vous avez à me parler?

— Oui... à te parler... un service... un petit service... Il faut qu'un soir de cette semaine tu viennes dîner avec moi ; il le faut, tu m'entends ?

— Quand vous voudrez, ma marraine.

— Eh bien !... — Elle réfléchit quelques instants. — Après-demain... ici, à six heures précises.

— C'est convenu.

— Tu n'oublieras pas ?... Tu seras exact ?...

— Je vous le promets. C'est là tout ce que vous aviez à me dire ?

— Oui... tout.

Elle respira avec effort, m'embrassa de nouveau et me congédia, après m'avoir recommandé une dernière fois de la mémoire et de la ponctualité.

Le surlendemain, au premier coup de six heures, je sonnais à sa porte. Elle m'attendait, coiffée, gantée, dans une toilette magnifique, plus fastueuse que distinguée. Au regard un peu surpris que je lui jetai, elle répondit :

— Je t'emmène dîner au restaurant. Viens ; nous n'avons pas de temps à perdre.

Elle envoya en toute hâte chercher un fiacre, m'y fit monter, prit place à son tour ; puis, fouette cocher !

Vingt minutes après, la voiture s'arrêtait rue

Montorgueil, devant le restaurateur Philippe. Ma marraine descendit, paya le cocher, et s'engagea avec moi dans le petit escalier sombre qui menait aux salons du premier.

— Le cabinet numéro cinq, dit-elle au garçon de cette voix mâle et décidée qui commandait le respect, et qui l'imposait aussi.

— Ah! c'est madame qui hier?...

Elle lui coupa la parole sèchement.

— Oui, c'est moi.

Elle avait fait retenir un cabinet particulier!

Mon cœur se mit à battre, et timidement je tournai les yeux vers elle; mais en ce moment elle ne paraissait guère occupée de ma chétive personne, et je la suivis en silence, non sans trouble, dans le cabinet où nous avait introduits le garçon.

Cependant celui-ci disposait gravement deux couverts, pendant que ma marraine enlevait son châle — un cachemire des Indes qui lui venait de son premier mari — et le suspendit à une des pâtères; puis il me présenta la carte, en même temps qu'il récitait de son ton monocorde, et comme une leçon apprise: « potage bisque, écrevisses bordelaise, perdreau truffé... »

J'étais demeuré près de la porte, debout, mon chapeau à la main, n'osant risquer le moindre mouvement, l'air très malheureux et très gêné.

J'avais accepté la carte machinalement, et je la gardais bêtement, n'en sachant que faire, la tenant ferme entre le pouce et l'index, l'œil rivé sur le menu, que je feignais d'étudier avec l'intérêt le plus vif, mais dont chaque mot, chaque lettre, dansait devant moi une sarabande effrénée. Et ce qui redoublait ma détresse, mouillait mon front d'une petite sueur moite, faisait tituber mes jambes, c'était le regard du drôle campé en face de moi, la serviette sous le bras, impertubable et correct, un regard dont je sentais peser sur tout mon individu la hautaine pitié et la méprisante ironie.

— Que décide monsieur ?

Ce que je décidais... — c'était facile à deviner — gagner la porte au plus vite et retourner chez mes parents.

Mais ma marraine m'avait enlevé la carte des mains, la parcourait d'un coup d'œil rapide.

— Eh bien! voyons, Alfred, qu'est-ce que tu veux manger ?

A grand'peine j'articulai :

— Mais... ce qui vous fera plaisir, ma *marraine*, —j'appuyai sur le mot, pour m'innocenter aux yeux du garçon —moi, je n'ai pas grand'faim.

— Allons donc! L'appétit te viendra ; et c'est bien le moins que ce soir je t'offre un bon dîner, mon pauvre chéri.

A ces mots qui — je le devinai — avaient amené sur les lèvres de l'homme à la serviette un furtif sourire, je devins de toutes les couleurs.

— Donnez-nous ce qu'il y a de meilleur, dit ma marraine en posant la carte sur la table ; je ne regarde pas au prix.

Le garçon s'inclina et sortit. Mais elle rouvrit immédiatement la porte pour crier :

— N'oubliez pas le champagne !

Elle referma, et je me trouvai seul avec cette... Messaline.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas, dans ce coin, ton chapeau entre les doigts? Voyons, quitte ton pardessus, et viens t'asseoir là, près de moi.

Mécaniquement j'obéis, et vins m'échouer à ses côtés sur la banquette de velours usée et flétrie.

Le garçon apporta la bisque. Félicité emplit une assiette, qu'elle me tendit en disant :

— Tiens ; ça te fera du bien.

J'avançai la main et pris l'assiette. J'étais plus mort que vif.

Et le dîner commença.

Quels plats défilèrent successivement devant moi ? Voilà, je l'avoue, ce que j'ai totalement oublié. Autant qu'il m'en souvient, ils étaient nombreux, et tous farcis de truffes, bourrés de

poivre et de piment. Félicité était cramoisie, autant que j'étais pâle. Pourtant elle n'avait guère fait honneur au repas; mais son ample poitrine se gonflait, sa gorge rebondie haletait. A un moment, je la vis porter brusquement la main à son corsage et détacher, presque arracher, deux boutons. Je pensai : « C'est fait de moi » et bravement je fermai les yeux.

Néanmoins, malgré son agitation croissante et malgré ma peur, le dîner s'acheva sans encombre. Je n'eus pas à défendre une vertu à laquelle ce soir-là je tenais singulièrement. On nous avait servi le café et les liqueurs; et, quoique je commençasse à me rassurer, je me sentais encore au cœur quelque inquiétude. Du coin de l'œil, sans paraître l'observer, j'examinais ma séductrice. Elle était toujours la face allumée, mais son regard avait perdu toute vivacité et tout éclat. Sa personne, affaissée, ramassée sur elle-même, sombrait sur la nappe où elle avait appuyé ses deux coudes; et à toute minute elle se tournait vers la porte, consultait sa montre, soupirait et retombait dans cette torpeur inexplicable. Peut-être, pensai-je, la digestion. De temps à autre elle hochait la tête lamentablement, mâchonnant des bouts de phrases que je n'entendais pas. A huit heures et demie, elle contempla une dernière fois la porte, soupira

plus profondément, puis, le regard vague, la voix éteinte, elle prononça :

— Allons, c'est à recommencer.

Mais soudain, elle se redressa, prêta l'oreille.

— C'est lui !

« Qui, lui? » me demandai-je *in petto*.

Elle d'un bond s'était levée, éperdue, criant :

— N'ouvrez pas!... N'ouvrez pas !... Je vous le défends !...

Et en clamant de la sorte, elle se précipitait vers la porte et l'ouvrait toute grande. Alors dans la baie étroite je vis s'encadrer une tête d'homme, coiffée d'un chapeau de soie.

C'était le mari.

Ma marraine s'était effondrée sur un siège, et y restait, le front entre les mains, tandis que lui s'avançait, très calme et très digne. Arrivé près de moi, il me toisa, puis prononça lentement :

— C'est toi, Alfred, toi, qui détournes une femme mariée de ses devoirs?

— Moi? fis-je, la gorge étranglée, secoué d'une émotion qui paralysait ma langue, me coupait bras et jambes.

Félicité s'était jetée aux pieds de son seigneur et maître, dans un désordre capable de toucher le cœur du justicier le plus inflexible.

— Epargnez-le!... C'est un enfant... Il ne savait pas... Ah! Jules, si vous m'aviez aimée!...

Elle lui prenait les mains, y appuyait ses lèvres.

Il se dégagea sans colère, croisa ses deux bras sur sa poitrine, et continuant à s'adresser à moi :

— Sais-tu que c'est très mal ce que tu as fait ? J'avais confiance en toi, je t'ouvrais ma maison, te laissant seul avec ma femme, ta marraine, sans ombrage, te traitant en ami…

— Mais monsieur ! m'écriai-je.

Je ne pus achever. Comme une bête, je fondis en larmes.

Alors il se tourna vers l'épouse coupable, qui ne cessait de l'implorer, répétant éternellement :

— Ah ! Jules, si vous m'aviez aimée !… Si même vous consentiez à m'aimer encore !…

— Qu'osez-vous me proposer, madame ?… Au moment où je vous surprends en *flagrant délit !* Que penseriez-vous de moi ? Non, non, je vous laisse à votre amant. Mais ne craignez rien : je ne ferai pas d'éclat ; nous nous séparerons à l'amiable.

Elle le regarda, ahurie, épouvantée, la voix lui manquant soudain ; et lui, revenant à moi et me montrant la misérable, écrasée de douleur, par un geste large et compatissant de la main :

— Alfred, cette femme n'a plus que toi au monde pour l'aimer et la protéger.

Cet arrêt réveilla en moi le sentiment : du coup, je recouvrai la parole; brutalement, au mépris de toute courtoisie, de toute politesse, je jetai dans un sanglot déchirant :

— Oh! non... je vous en supplie!

Il sourit, puis d'un ton qui plaisantait, il reprit :

— Allons, calmez-vous, l'un et l'autre. Vous, madame, s'il vous plaît à l'avenir de recommencer cette plaisanterie, veuillez ne plus m'avertir ou déguiser mieux votre écriture. Quant à toi, mon garçon, tu as droit à un dédommagement pour le guet-apens où on t'a fait tomber; ce dédommagement me regarde. Demain tu reviendras dîner en cabinet particulier, mais avec moi cette fois, et tu t'amuseras je t'en réponds.

Jean Cruchot

JEAN CRUCHOT

A Lucien Juge.

Jean Cruchot. Un nom ridicule, qu'il n'aurait pas dû garder. Mais le ridicule n'existait point pour lui; il savait se mettre au-dessus des préjugés, et personne ne pourrait décemment le blâmer d'avoir conservé le nom de ses ancêtres. N'en déplaise à *M. de Balzac,* un nom ne prédestine pas : Jean Cruchot le prouva bien.

Son père avait été négociant en vins; lui, il fut homme de génie. Ni plus ni moins. Peut-être moins, disaient ses envieux; mais c'est là la consécration du génie.

Ce fut à l'âge de douze ans que se décida sa vocation. Un matin, s'étant faufilé dans la pièce où son père avait l'habitude de traiter ses vins pour les bonifier, avant de les livrer aux consommateurs, il suivit toutes les opérations auxquelles il assista avec le plus vif intérêt, et, lors-

qu'il sortit du laboratoire, il s'écria : « Moi aussi je serai chimiste. » On prit cette exclamation pour une parole en l'air, mais à la bosse de la chimie le petit Jean joignait celle de l'entêtement, et, en dépit des observations de son père, qui, homme pratique, estimait médiocrement les professions libérales, il ne démordit pas de son idée et devint chimiste, tout comme il l'avait déclaré.

Bientôt, l'ambition aidant, il se sentit invinciblement attiré vers l'étude des grandes questions politiques et sociales. Tout d'ailleurs l'y poussait : sa nature foncièrement honnête et son esprit éminemment droit s'indignaient de voir le peuple, celui que Voltaire appelait *le sot peuple,* l'esclave de l'erreur, la victime des superstitions ; et l'exemple de la plupart de ses confrères, parvenus au pouvoir, lui était un remords de n'y être point encore.

Oublieux de cette parole d'un membre du Tribunal révolutionnaire : « La République n'a pas besoin de savants, » et sans doute ignorant de la prophétie enthousiaste du docteur Paul Jacobi : « L'avenir est aux médiocrités, » qui l'eût fait hésiter, car il avait de lui la plus haute opinion, il résolut de se consacrer tout entier aux intérêts de la dernière classe. Il se montra assidu à toutes les réunions publiques

ou privées, où se discutaient les problèmes du siècle; il monta à la tribune, il en descendit, il harangua des assemblées pendant des heures entières, écrivit dans les journaux intransigeants du département, enfin il fonda le fameux *Cercle politico-libero-philo-socio-anticlérical*, dont il se fit décerner la présidence. C'est de ce jour que date sa célébrité, qui depuis alla toujours croissant. Mais de ce jour aussi la calomnie s'attacha à lui.

On le taxa d'avarice, parce qu'il préférait donner un conseil plutôt qu'une piécette; mais en cela ne se montrait-il pas profond économiste, sachant que l'ouvrier a plus besoin de lumières que d'argent, et que mieux vaut faire la charité à l'esprit qu'au corps? Et puis il n'était, à proprement parler, que le dépositaire de sa fortune qui appartenait au peuple : ses nombreuses publications humanitaires lui coûtaient gros chaque année, et, bien que millionnaire, il devait agir avec parcimonie, dans l'intérêt même des indigents auxquels s'adressaient ses brochures. L'ennemi menaçant, ce n'était pas la misère, c'était le cléricalisme. Oh! il l'avait bien deviné, lui, Jean Cruchot, avec son instinct d'homme de génie. Le paupérisme provenait simplement du manque de lumières. « Eclairez les masses, et vous verrez!... » disait-il dans son Mânuel; car

il avait fait un manuel à l'usage des enfants du peuple, un manuel où tout ce qui ouvre l'intelligence en bas âge était relaté, duquel le nom de *Dieu* était rigoureusement banni, car l'idée de la divinité n'est point accessible à de jeunes esprits, mais où les mots *Nature, Force, Évolution* revenaient sans cesse, mots malheureusement abstraits et obscurs, mais qu'il n'était pas permis de passer sous silence, attendu qu'ils contiennent la Vérité, et que la Démocratie, fille de cette personne peu vêtue, ne doit triompher que par sa mère. Ce manuel ne se vendait pas, il se donnait... au plus juste prix, pour la somme dérisoire de UN FRANC ! VINGT SOUS ! car la manne républicaine doit être à la portée de toutes les bourses.

Jean Cruchot avait alors quarante-cinq ans. Son père était mort depuis quelques années; il songea à se marier. Le motif qui l'y détermina est demeuré inconnu. Au dire de la *Physiologie,* les raisons qui précipitent un homme dans le mariage sont au nombre de vingt-quatre; mais aucune de celles-ci ne semble applicable à la résolution prise par le savant. Ce ne pouvait être par jeunesse, puisqu'il avait dépassé la quarantaine, ni par ambition, car la jeune fille qu'il épousa n'avait aucune attache dans le monde officiel; encore moins par esprit de

lucre, puisqu'il était riche et qu'il se contenta d'une dot modeste. Par ennui de la vie de garçon? il la connaissait si peu. Il n'est pas davantage permis de supposer que ce fût par folie : il raisonnait tous ses actes; ni par sagesse : il disait à qui le voulait entendre qu'il ne lui manquait rien. Le motif du *yatidi* doit également être écarté : les hommes de science ont autre chose en tête que les joies promises à l'époux. Quoi qu'il en soit, la vérité est qu'il sauta le pas, lui et ses quarante-cinq ans.

Charlotte, sa femme, sans être jolie, avait un charme infini : son regard velouté, une douceur sans pareille. Ce regard-là en disait long : mais Jean Cruchot dans le tête-à-tête n'était pas plus curieux qu'il n'était bavard. Tort grave chez un mari, surtout de quarante-cinq ans qui associe à sa destinée une jeune fille de dix-huit.

Dans les commencements de son mariage, il délaissa volontiers ses alambics et ses cornues. Mais, dit la chanson — et la chanson dit vrai — on revient toujours à ses premières amours. Bientôt le chimiste reparut sous le mari et étouffa celui-ci. Tout savant est homme de théorie. Autre tort grave.

Tout à coup, du jour au lendemain, sans sujet apparent, Jean devint sombre, taciturne, s'absorba de plus en plus dans une pensée secrète.

Ses journées, la moitié de ses nuits, souvent même ses nuits entières, il les passait devant ses fourneaux allumés, attentif à la moindre étincelle qui en jaillissait, anxieux, le regard fixe, l'esprit tendu, semblant guetter quelque chose qui ne se montrait point. Il s'était fait expédier de Paris des appareils de formes bizarres, fabriqués sur des modèles dessinés par lui. Tout à ses expériences, uniquement occupé d'un résultat qui, hélas, se faisait trop attendre, ce chercheur obstiné vivait confiné dans son laboratoire, sans souci des siens ni de lui-même, dans une incurie des choses de l'existence telle que sa femme était obligée de se fâcher pour qu'il prît quelque nourriture. Une fois il demeura trois jours enfermé, sans qu'on pût forcer sa porte.

La vie n'était plus tenable pour Charlotte. Elle n'apercevait plus son mari, même aux heures des repas, car maintenant celui-ci se faisait servir dans son laboratoire.

— Mais enfin, demandait-on à la jeune femme, que fait-il, enfermé à triple tour? Il travaille? A quoi?

— Une grande découverte, paraît-il.

— Mais laquelle?

— Demandez-le-lui. Il m'est, à moi, impossible d'en tirer un mot. Du reste je ne le vois plus.

Le mystère dont s'entourait le savant piqua

la curiosité; ses amis jurèrent qu'ils lui arracheraient son secret.

En effet, ils pénétrèrent par force auprès de lui et le harcelèrent si bien que Jean dut les mettre au courant de son entreprise, la plus gigantesque, dit-il, la plus précieuse de toutes celles tentées jusqu'alors. Quelle œuvre admirable, étonnante, inouïe! Il fallait être Jean Cruchot pour avoir songé à cela! Et le succès était là, sinon immédiat, du moins proche, certain, avec des conséquences incalculables. Plus de doute possible à l'égard des théories matérialistes : à jamais c'en était fait du spiritualisme et de la croyance dans une intelligence suprême créatrice. Ah! on objectait aux athées qu'un Dieu seul avait formé le premier homme et la première femme! Eh bien! lui, Jean Cruchot, il allait prouver qu'il n'est pas besoin d'être Dieu pour cela et qu'on peut par la seule puissance de combinaisons chimiques perpétuer la race humaine.

— Hein? fit chacun, pensant avoir mal entendu.

— Oui, poursuivit Jean Cruchot s'enthousiasmant, bientôt, j'en réponds, je pourrai procréer sans le secours de la femme.

— Sublime! s'écria un des amis; seulement...

— Seulement? répéta le chimiste, l'œil in-

trépide et dédaigneux, le front haut, la lèvre supérieure légèrement frémissante, dans l'attitude d'un athlète sûr de la victoire.

L'ami d'un air dégagé chantonna :

> J'aime mieux ma mie, ô gué,
> J'aime mieux ma mie.

Jean Cruchot foudroya cet imbécile d'un regard de souverain mépris.

Le soir même il se remettait à l'œuvre. Mais il faut croire que le succès était moins proche qu'il ne l'avait affirmé, car il consacra à le poursuivre quinze mois, pendant lesquels il ne franchit un seul jour le seuil de son laboratoire, ni ne vit visage humain. Trois fois il crut que la chimie l'allait rendre père : ce bonheur ne devait pas lui venir de ses fourneaux.

Un matin, on vint le quérir en toute hâte : M[me] Cruchot venait de mettre au monde un gros et bel enfant du sexe masculin. Jean, rouge d'indignation, se rendit sur-le-champ auprès de l'accouchée. Il entra, le poing crispé et la menace à la bouche.

— Madame, que vient-on de m'apprendre ?

— La vérité, mon ami, dit doucement Charlotte.

— Et vous osez l'avouer?

— Non seulement j'ose l'avouer, mais je le fais avec joie.

— C'est trop d'impudence! cria le mari hors de lui; et le tribunal, madame, me rendra raison...

Charlotte l'interrompit, toujours avec douceur.

— Ecoutez-moi d'abord, vous vous fâcherez après.

Mme Cruchot avait raison : il faut s'expliquer avant de s'emporter. Au bout de dix minutes, Jean se jetait tout ému dans les bras de sa femme, la serrait contre son cœur, la couvrait de larmes et de baisers.

— Tu es un ange! lui dit-il.

Le mot paraîtra peut-être choquant dans la bouche d'un athée, mais il faut faire la part de l'émotion et du bonheur. Il embrassa Charlotte une dernière fois et sortit de la chambre comme un fou, pour aller annoncer à tous la grande nouvelle.

— Regardez l'homme le plus heureux de la terre! Enfoncée la religion! Enfoncés les prêtres!

— Quoi?

— Ma découverte...

— Eh bien?

— Ma femme...

— Que lui est-il arrivé ?

— Un garçon.

— Bah ?

— Un enfant superbe, comme ni vous ni moi ne serions capables... Certainement non !...

— Mme Cruchot est accouchée ?

— Accouchée ! fit Jean Cruchot du ton le plus méprisant et en haussant les épaules. Est-ce que j'aurais cette figure-là, si elle était accouchée ? Non, non... Elle est mère, ce qui est bien différent.

« Il est fou, » pensa-t-on. Lui, poursuivait, sans remarquer les regards bizarres qu'on lui jetait de côté.

— C'est un trait de génie ! J'y avais pensé... ma parole d'honneur !

On le laissait pérorer, le plaignant tout bas.

— Malheureusement, pour me punir de mes soupçons injurieux, car j'ai commencé par la calomnier... imbécile que je suis !... Aussi, pour me punir, Charlotte n'a pas voulu me révéler son secret aujourd'hui ; je ne le saurai qu'au second !

Comme on se taisait toujours, il s'interrompit, regarda les personnes qui l'écoutaient, et, n'apercevant autour de lui que des visages attérés, des regards empreints de tristesse et de compassion.

— Ah ça, reprit-il, vous n'avez pas l'air de me comprendre? Je vous dis que ce que je cherchais depuis plus de deux ans, le moyen de faire un enfant artificiellement, ma femme vient de le trouver. Seulement ce n'est point par un agent chimique, c'est par un procédé physique.



FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE

PARIS, IMP. A. LANIER, 14, RUE SÉGUIER

PARIS. — IMP. A. LANIER, 14, RUE SÉGUIER.

